



**BULLETIN  
DES AMIS  
D'ANDRÉ GIDE**

**XXV<sup>e</sup> ANNÉE — VOL. XX  
N<sup>o</sup> 95  
JUILLET 1992**



*Bulletin  
des Amis  
d'André Gide*

N° 95

JUILLET 1992

le  
***Bulletin des Amis d'André Gide***

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,  
dirigée par Claude Martin (1968-1985),  
puis par Daniel Moutote (1985-1988),  
Daniel Durosay (1989-1991)

et

Pierre Masson (1992 → ),

publiée avec l'aide du

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES  
de l'Université Lumière (Lyon)

et le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre,  
est principalement diffusé par abonnement annuel  
ou compris dans les publications servies aux membres de  
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE  
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

\*

Comité de lecture :

Elaine D. CANCELON, Jean CLAUDE, Daniel DUROSAY,  
Alain GOULET, Henri HEINEMANN, Robert MALLET,  
Claude MARTIN, Pierre MASSON, Daniel MOUTOTE

\*

Toute correspondance doit être adressée

relative au BAAG, à

PIERRE MASSON, directeur responsable de la Revue,  
92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers (tél. 41.66.72.51)

relative à l'AAAG, à

HENRI HEINEMANN, secrétaire général de l'Association,  
59, avenue Carnot, 80410 Cayeux-sur-Mer (tél. 22.26.66.58)

# BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE — VOL. XX, N° 95 — JUILLET 1992

Nicole PALOMBA-GARNIER : De l'ambiguïté dans <i>Les Faux-Monnayeurs</i> .....	265
Michel LARIVIÈRE : Une tranche de vie .....	283
Françoise MASSARDIER-KENNEY : <i>Isabelle</i> , ou l'enjeu au féminin .....	295

## Documents

Roger MARTIN du GARD : Une lettre inédite à André Gide, présentée par Roger KEMPF. ....	303
David STEEL : « Pour Lafcadio ». Brumes autour d'une carte postale masquée. ....	307
Jean-Paul TRYSTRAM : Souvenirs sur André Gide. ....	311



## ROBERT LEVESQUE : JOURNAL INÉDIT (suite)

Carnet XX (6 décembre 1936 — 27 février 1937). ....	333
-----------------------------------------------------	-----

Lectures : D. Moutote, <i>André Gide : l'Engagement (1926-1939)</i> [Mechthilde FUHRER]. — É. Deschodt, <i>Gide, le « contemporain capital »</i> [Alain GOULET]. — M. Dambre, « <i>La Symphonie pastorale</i> » d'André Gide [Pierre MASSON]. — A. Suarès, <i>Portraits et préférences : de Benjamin Constant à Arthur Rimbaud</i> [Alain GOULET]. ....	365
---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

Claude MARTIN : Chronique bibliographique. ....	378
-------------------------------------------------	-----

VARIA .....	385
-------------	-----

Hommage à Constantin Th. Dimaras. ....	388
----------------------------------------	-----

Cotisations et abonnements. ....	391
----------------------------------	-----

# ASSOCIATION DES Amis d'André Gide

## COMITÉ D'HONNEUR

Maurice RHEIMS, de l'Académie française,  
Robert ANDRÉ, Jacques BRENNER, Michel BUTOR, Jacques DROUIN,  
Dominique FERNANDEZ, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET,  
Jean MEYER, Robert RICATTE, Roger VRIGNY

## CONSEIL D'ADMINISTRATION

*Président d'honneur* : ÉTIEMBLE

*Président* : Claude MARTIN

*Vice-Président* : Daniel MOUTOTE

*Secrétaire général* : Henri HEINEMANN

*Trésorier* : Jean CLAUDE

*Conseillers* : Claude ABELÈS, Irène de BONSTETTEN, Daniel DUROSAY,  
Alain GOULET, Pierre MASSON, Pascal MERCIER, Bernard MÉTAYER,  
Roger STÉPHANE, Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK  
*Représentant du Comité américain* : Elaine D. CANCALON

## COMITÉ AMÉRICAIN

Catharine S. BROSMAN, Elaine D. CANCALON,  
N. David KEYPOUR, Walter C. PUTNAM

*Responsable* : Elaine D. CANCALON

(Department of Modern Languages, The Florida State University, Tallahassee,  
Fla. 32306, États-Unis)

## CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

*Directeur* : Claude MARTIN  
(3, rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon,  
Tél. 78.59.16.05, Fax : même n°)

# De l'ambiguïté dans *Les Faux-Monnayeurs*

par

NICOLE PALOMBA-GARNIER

Un discours ou un récit ambigu comporte deux ou plusieurs sens entre lesquels il est impossible de choisir. Le choix y est à la fois inévitable (lire, c'est fatalement choisir un sens) et impossible (car l'autre sens possible n'est pas éliminé pour cela). « Expliquer une ambiguïté », donc, ce ne saurait être « résoudre une contradiction ». Le rôle du lecteur n'est pas de trancher, mais de démêler, de déplier le texte, sans lui faire perdre cette espèce d'élasticité, cette tension qui apparaît entre deux significations opposées.

Philippe LEJEUNE, *Exercices d'ambiguïté*  
(Paris : Minard, 1974), p. 5.

## *Du personnage double au personnage trouble*

La notion d'ambiguïté possède deux grands axes sémantiques : le sème dualité, lié au préfixe ambo- (qui signifie « les deux, de part et d'autre »), et le sème duplicité, car, par extension, le mot a pris une valeur péjorative. Le tour de force de Gide consiste à métamorphoser cette notion péjorative en notion méliorative, car dénoncer ou avouer son propre caractère équivoque, c'est une façon de faire preuve d'extrême authenticité.

Dans *Les Faux-Monnayeurs*, l'ambiguïté est érigée en un système variant de l'antithèse à la synthèse. Elle est régie selon plusieurs registres déterminant un très vaste champ d'investigation : tout d'abord, on observe une prégnance du registre *éthique*, qu'il soit d'ordre *religieux*, *sociologique* ou *philosophique* ; puis une dérive vers une pratique ludique de la *logique*, avec les paradoxes, l'illogisme qui déterminent un espace *poétique*, voire esthétique, une zone incertaine, « toute une région ténébreuse »

(*FM*, 348<sup>1</sup>), une zone exorcisée par le langage où l'ambiguïté s'inscrit comme discours du diable.

L'ambiguïté gidienne, qui comporte plusieurs facettes, est repérable grâce à certaines figures touchant aussi bien la forme que le fond, le discours des personnages ou celui de l'auteur. L'utilisation insistante du paradoxe, ou bien la fonction énigmatique de certains propos, de certains personnages, donnent à penser que l'ambiguïté est préméditée, calculée par l'auteur dans un but pédagogique. Ainsi l'ambiguïté s'érige en système de représentation truquée. On peut y déceler l'évolution d'une structure simple et primaire sous-jacente, fondée sur l'antithèse (comme par exemple l'opposition du bien et du mal), en un système synthétique secondaire et complexe (comme la récurrence du paradoxe, par exemple). Ce système met en jeu deux éléments opposés qui fonctionnent comme deux pôles « magnétiques »<sup>2</sup>. La problématique peut ainsi se lire comme métaphore du social, car la zone stratégique en jeu est de l'ordre du relationnel. La résultante de ce va-et-vient perpétuel entre les deux pôles crée une zone d'oscillation dynamique où se trouve focalisé l'essentiel du roman. Une telle dialectique génère un discours au statut particulier, un discours frappé sans cesse de suspicion. L'ironie, la satire affleurent souvent, mais jamais de manière explicite. Le lecteur en état d'alerte prend alors à son compte les incertitudes de l'auteur et cet aspect réflexif du discours instaure un troisième terme entre les deux pôles originels, quelque chose de l'ordre de la curiosité, du questionnement. Bref, par différents procédés rhétoriques et sémantiques, on passe d'une vision dualiste à une vision unificatrice<sup>3</sup>, qui éclate enfin en vision multiple.

---

\* Cette étude a été conçue et présentée dans le cadre d'un séminaire de DEA, dirigée par M. Alain Goulet à l'université de Caen. Nous le remercions pour l'intérêt qu'il a bien voulu lui porter.

1. Les références aux *Faux-Monnayeurs* renvoient à l'édition Gallimard, coll. « Folio », et sont indiquées dans le texte par les numéros des pages entre parenthèses (parfois précédés du sigle *FM*).

2. Selon le mot de Gide dans *Le Journal des Faux-Monnayeurs* (Paris : Gallimard, 1927), p. 91.

3. Il est possible de représenter ce fonctionnement par le schéma suivant :

1° Phase d'opposition : 2 pôles + —

A	non A		neutralité des pôles (rare)
→	←	3 cas	opposition (très marquée) : tension
+	—		attraction : contradiction interne / tension

2° Phase de juxtaposition :

+	—	2 cas	jeu des ambivalences
→	←		opposition négatif / positif

### I. LA VISION DUALISTE

Éléments de la vision dualiste : quand l'ambiguïté recèle la dualité.

« *Un discours ou un récit ambigu comporte deux sens [...] entre lesquels il est impossible de choisir* », écrit Philippe Lejeune.

Dans le texte de Gide, l'unité tend vers la dualité, ce qui est simple vers le double, ce qui est seul vers le couple, le monologue vers le dialogue, ce qui est unique vers la dialectique. Il y a prégnance d'une forte dichotomie sous-jacente relevant d'un net manichéisme obsessionnel.

La forte récurrence des antithèses le prouve. L'opposition des extrêmes, comme celle du bien et du mal, apparaît comme le problème majeur, avec ses variantes philosophiques, comme celle du vrai et du faux : éthiques, comme celle de l'égoïsme et de l'altruisme ; esthétiques (ou météorologiques), comme celle de la clarté et de l'obscurité ; psychologiques, comme celle de la gaieté et de la tristesse. Certaines figures de l'antithèse revêtent un aspect symbolique, comme dans ce discours du vieil Azaïs : « *Nous avons relu ensemble la parabole, et je crois que la bonne semence n'est pas tombée sur un mauvais terrain* » (FM, 232). Apparaissent également des oppositions entre la théorie et la pratique, l'anarchie et le conservatisme, la *discordance* et l'harmonie, mais surtout un constant affrontement de l'esprit et de la matière : « *Tout notre univers est en proie à la discordance, dit La Pérouse [...]. Ah ! comme il faut attendre pour la résolution de l'accord* » (163). Dans le discours d'Édouard, la dualité s'exprime comme un écho : « *Il n'est certes pas un mouvement mystique*

3° Phase d'interpénétration : (superposition partielle)

+      —      zone stratégique d'indétermination

— ←      →

4° Phase de fusion : (superposition totale)

←→

+ = —

A = non A

vision unificatrice : paradoxe / oxymore, etc.

Ici la dualité glisse vers la duplicité, c'est le principe du Même qui contient l'Autre. C'est la fusion / confusion des extrêmes. Puis, les contraires tendent à se séparer, car il y a conflit. Ce qui entraîne la suite du fonctionnement présenté dans la note précédente :

5° Phase : La dualité tend vers la dissociation interne, c'est la phase « schizophrénique ».

← | →

+      —

6° Phase : La dualité crée une nouvelle opposition

←      →

+      —

qui n'ait son répondant matériel » (304). On détecte également une certaine tendance stylistique à la confrontation du négatif et du positif : « Tous trois "en étaient" », et Boris « n'en était pas », dit le narrateur (367) : et Pauline constate que l'on demande « toujours moins » des autres, et de soi, « toujours plus » (270). C'est enfin La Pérouse qui, à la fin du roman, affirme être « très bien » alors que son expression crie qu'il est « affreusement mal » (343). Dans ce dernier exemple, les notions de bien et de mal sont amplifiées par les intensifs « très » et « affreusement », tendant à la limite les deux pôles opposés.

### *Principe de redoublement généralisé*

La vision dualiste s'exprime tout d'abord par un principe de redoublement généralisé (qui pourrait se schématiser par l'équation  $1 = 2$ ).

Cet aspect de la dualité s'exprime essentiellement par la figure du couple et par un effet de duplication des personnages. Celle-ci peut s'exprimer par des jeux phoniques concernant les noms des personnages. Le couple Laura-Sarah est objet du couple Vincent-Passavant qui s'oppose au couple Édouard-Bernard. Elle peut également se réaliser par un redoublement de fonctions : deux écrivains, Édouard et Passavant, fréquentent deux étudiants, Olivier et Bernard, eux-mêmes fils de deux juristes, Molinier et Profitendieu. De plus, le roman fait intervenir deux narrateurs, Édouard dans son journal et le narrateur proprement dit. Ce système de correspondances en miroir instaure un principe d'alter-ego. Est-ce les deux versions d'un même type d'individu ? Ou bien un principe de relativisation du regard porté sur l'autre, une relativisation de la différence entre soi et autrui ?

La duplication des personnages se double d'une *duplication des discours*. On trouve par exemple deux points de vue sur un même personnage. C'est le cas de Profitendieu perçu respectivement par Bernard comme inhumain et par Édouard comme un être sensible. On trouve également deux versions d'une même situation. La vie du couple La Pérouse, différente selon le point de vue du mari et celui de sa femme (343). Remarquons aussi les deux versions d'une même citation de Pascal : « *J'ai versé telle goutte de sang* », selon Olivier, se transforme en « *J'ai versé telle larme pour toi* », selon Armand (279). Il faut mentionner enfin ce symptôme et emblématique carnet de bord où Bernard inscrit « *en regard* » : « *sur la page de droite [...] une opinion, dès que sur la page de gauche, [...] [il] peut inscrire l'opinion contraire* » (192). Ainsi la duplication et la juxtaposition des discours opposés proposent une duplication du sens qui conduit à un *système de polysémie* érigé en doctrine de liberté

d'interprétation. Cet aspect va de l'« épigraphe ambiguë » de Passavant adressée à Olivier : « *De grâce, Orlando, quelques pas de plus. Je ne suis pas encore bien sûr d'oser parfaitement vous comprendre* », « *qu'il était bien libre, après tout, d'interpréter comme il voudrait* » (140), à l'énonciation d'un discours littéraire critique : « *Nos auteurs classiques sont riches de toutes les interprétations qu'ils permettent. Leur précision est d'autant plus admirable qu'elle ne se prétend pas exclusive* », dit Édouard (204-5).

D'autres polysémies résultent de l'ambiguïté de phrases comme celle-ci : « *Bernard est assurément beaucoup trop jeune encore pour prendre la direction d'une intrigue* » (216). On peut se demander de quelle intrigue il s'agit. De l'intrigue entre les personnages, intérieure à la trame du récit ? Ou bien de celle qui est produite par l'auteur en train d'écrire, de gérer son scénario ? Cette adresse du narrateur au lecteur met l'accent sur un autre décalage, la distance entre l'auteur et le narrateur.

Enfin, certains procédés d'ironie (du grec : interrogation) sont aussi révélateurs de la polysémie latente. L'ironie peut être déclarée ouvertement : un « *qu'il est beau* » antiphrastique, lancé à Olivier par Bernard, est expliqué par : « *comment ne pas voir, dans ces mots, malgré ce ton cordial, de l'ironie* » (255). Mais l'ironie peut aussi s'avancer masquée. Le discours moralisant n'est-il pas, lui aussi, fortement ironique ? Voire parodique ? Comment peut-il être sincère ? On entre ici en pleine dialectique où se joue le problème du double et de l'authenticité.

#### *Principe de dédoublement généralisé*

La vision dualiste s'exprime également par un *principe de dédoublement* constant <sup>4</sup>, qui frappe la majeure partie des personnages de Gide.

Cela concerne aussi bien Azaïs, « *qui fait le charitable* » (238), que Douviers qui « *a besoin de corser un peu son personnage un peu mince* » (323), ou même Pauline qui feint de ne pas connaître la liaison de son mari (272). Cet aspect mineur du dédoublement peut prendre des allures pathologiques d'auto-mystification. Certains beaux parleurs, comme Bernard, « *s'écoute[nt] un peu trop parler* » (217) ; certains insomniaques, comme La Pérouse, se regardent un peu trop dormir, et si Bernard

---

4. Le dédoublement est pris comme un principe de division interne alors que le redoublement est pris comme duplication extérieure d'un individu. C'est l'inversion du principe premier  $2 \neq 1$  en un principe second  $1 = 2$  qui va de l'être double (deux versions d'un même) à l'être divisé (deux composantes d'un même). C'est le paradoxe de l'individu, étymologiquement indivisible et cependant divisé.

souffre de la manie du « *dialogue intérieur* », Vincent, lui, souffre de la maladie du monologue extérieur, puisqu'« *il converse avec lui-même* » (361) à la fin du roman. En dernier lieu, on remarquera le principe du double foyer dans la vision du narrateur : un certain don d'ambiguïté lui permet de voir deux ou plusieurs scènes en même temps. À plusieurs reprises, on s'aperçoit qu'il « *suit* » à la fois l'évolution de deux personnages dans deux lieux différents.

Le dédoublement touche aussi le système des genres. Ainsi Boris contiendrait quelques éléments féminins : « *sa voix musicale, sa grâce, son air de fille* » irritent ses camarades de classe. Sarah, elle, est renvoyée à des critères masculins : elle a passé des examens « *tout comme un homme* » (282). Molinier est « *poltron comme une femme* » (291). Relevons la singulière évocation d'une « *femme à barbe* » (365) qui met l'accent sur la naïveté de Boris pour qui une « *femme à poil* » est une femme pourvue de poils au menton. Cet exemple est intéressant car c'est justement autour de la perception sexuelle qu'il y a confusion. Une autre représentation éloquente est cette fameuse Joconde à moustache qui témoigne assez bien du glissement d'un genre à l'autre. Mais le personnage le plus double, le plus bisexué ou asexué est l'ange. Personnage emblématique de la problématique gidienne, il est la pureté inaccessible, il est l'absolu incarné par une figure de l'androgynie. Dans le roman, c'est une sorte de messenger de la vérité. La vérité n'est ni homme, ni femme, elle est entre les deux. Enfin, on s'aperçoit que, de façon ponctuelle mais tout à fait explicite, le genre grammatical est également touché. C'est le mot *aphte* dans la bouche d'Armand qui passe du genre masculin au genre féminin : « *un aphte* » devient « *une aphte* ». Ainsi l'on peut esquisser l'idée d'une androgynie gidienne à travers ces quelques représentations allégoriques et symboliques d'un inconscient du texte qui nous fait percevoir l'usage du double comme indice du non-cloisonnement de la pensée en jeu<sup>5</sup>.

À un autre niveau, la figure du dédoublement est surtout une *représentation métaphorique* (et métonymique) de la création en général, et de l'écriture en particulier. « *Le dédoublement c'est le mode d'être de l'artiste, c'est Armand qui nous donne la définition la plus poussée*<sup>6</sup> » : « *Quoi que je dise ou fasse, toujours une partie de moi reste en arrière, qui regarde l'autre se compromettre, qui l'observe, qui se fiche d'elle et*

5. « Vouloir *tout* écrire signifie qu'on ne sépare pas le bon grain de l'ivraie », écrit Éric Marty (« *Les Faux-Monnayeurs* : roman, mise en abyme, répétition », *André Gide* 8, Paris : Minard, 1987, p. 101).

6. Wolfgang Holdheim, « *Les Faux-Monnayeurs*, roman d'artiste » (*ibid.*, p. 87).

la siffle, ou qui l'applaudit. Quand on est ainsi divisé, comment veux-tu qu'on soit sincère ? J'en viens à ne même plus comprendre ce que veut dire ce mot. » (356). Sur un autre mode, Édouard exprime aussi : « Que cette question de la sincérité est irritante ! [...] Si je me retourne vers moi, je cesse de comprendre ce que ce mot veut dire. Je ne suis jamais ce que je crois que je suis [...]. Rien ne saurait être plus différent de moi, que moi-même » (72-3). Cet extrait du discours sur la sincérité pose en filigrane le problème de la sincérité dans l'écriture, où l'ambiguïté principale réside dans la projection de soi hors de soi par l'artifice de la mise en forme.

#### *De la dualité à la duplicité*

La vision dualiste s'exprime enfin dans la notion de duplicité. L'imposture, l'erreur ou l'illusion sont les composantes essentielles de cet aspect du discours.

Le premier indice de duplicité est le *champ lexical de l'illusion* avec la forte récurrence de l'adjectif « faux » : fausse route, faux-col, faux père, situation fausse, simulacre (de Jarry) et simulation (de tous) sont autant d'éléments représentatifs de la fausse monnaie emblématique des relations humaines, dénoncée par le titre : *Les Faux-Monnayeurs*. Toutes les images ou scènes de dissimulation sont explicitées par des verbes comme cacher, feindre, faire semblant, affecter de, passer pour, paraître, tricher, etc., qui sont légion. Certaines expressions sont même agrémentées d'un jeu de mot, comme par exemple « affecter de l'affectation » (367), ou d'une redondance, comme celle de Pauline qui « fait semblant de croire », ou du vieux La Pérouse qui dit : « Parfois je suis tenté de croire que je me fais illusion et que tout de même, je dors vraiment alors que je ne crois pas dormir » (343-4). Enfin, et surtout, il y a cet incipit du roman, phrase éminemment ambiguë de Bernard : « C'est le moment de croire que j'entends des pas dans le corridor » (11), où le personnage se donne à lire comme un personnage de théâtre, un acteur.

Il faut encore considérer tout le réseau sémantique du théâtre. Partout il est question d'acteurs, de comédie, de jeux et de rôles. Georges joue à Boris la « comédie de l'amitié » et « Laura était née pour les premiers rôles ». On pratique aussi une dénonciation de la mauvaise foi « authentique » : « Je m'échappe sans cesse et ne comprends pas bien, lorsque je me regarde agir, que celui que je vois agir soit le même que celui qui me regarde, et qui s'étonne, et doute qu'il puisse être acteur et contemplateur à la fois » (73), dit Édouard. La thématique du « théâtre » social est surtout évoquée par Armand, qui expose son ambiguïté aux yeux de tous :

« Comme si chacun de nous ne jouait pas, plus ou moins sincèrement et consciemment. La vie, mon vieux, n'est qu'une comédie. Mais la différence entre toi et moi, c'est que moi je sais que je joue » (356).

Le problème crucial est celui de la fausse monnaie dans l'acte créatif. « L'artiste (dépositaire frustré de l'idéal) se tourne en faux-monnayeur par excellence, et en vient à personnifier la réalité même qui l'aliène », écrit W. Holdheim<sup>7</sup>. En effet, la problématique des *Faux-Monnayeurs* réside dans la dénonciation du mensonge (littéraire) par le menteur lui-même (l'écrivain). On peut rapprocher cela de la fameuse parabole d'« *Épiménide le menteur*<sup>8</sup> ».

Si Gide démontre que l'écriture est de la fausse monnaie par la bouche de Strouvilhou (« *Nous vivons sur des sentiments admis et que le lecteur s'imagine éprouver, parce qu'il croit tout ce qu'on imprime ; l'auteur spéculé là-dessus, comme sur des conventions qu'il croit les bases de son art. Ces sentiments sonnent faux comme des jetons, mais ils ont cours. Et comme l'on sait que "la mauvaise monnaie chasse la bonne", celui qui offrirait au public de vraies pièces semblerait nous payer de mots.* » [FM, 319]), il dit aussi que ce qui est dit est faux. Si l'auteur écrit : « Je mens », dit-il la vérité ou bien un mensonge ? C'est le paradoxe du menteur. On ne sait plus où situer l'imposture de l'écrivain, et l'ambiguïté est ainsi démultipliée à l'infini. Ainsi le discours puriste est-il contaminé, soupçonné de faux. Les aphorismes moralisateurs, comme « *Il est bon de suivre sa pente pourvu que ce soit en montant* » (340) ou « *Ce qui est vrai pour l'un n'est pas vrai pour l'autre* » (197), tout, absolument tout apparaît comme suspect, d'abord à cause du paradoxe, mais aussi parce que plus rien ne fonctionne d'une manière univoque, car tout le système est contaminé. « *Le roman présente un esthétisme de mauvaise conscience, doublé d'un moralisme suspect* », écrit encore Holdheim<sup>9</sup>. Que penser alors des jugements de valeur portés par le narrateur sur les personnages, ou de la « *probité* », du « *son pur* » (198) que Bernard considère comme valeur suprême ? « *Je n'apporte pas de doctrine* », écrit Gide, peu de temps avant sa mort, « *je me refuse à donner des conseils*<sup>10</sup> ». Ainsi Gide, dénonçant la « *doxa* », l'opinion publique, dénonce aussi ceux qui la dénoncent dans le discours parodique des « *Nettoyeurs* » formulé par

7. *Ibid.*, p. 88.

8. Alexandre Koyré, *Épiménide le menteur*, Paris : Hermann (« Histoire de la Pensée », n° 1021), 1947.

9. Holdheim, art. cité, p. 93.

10. Claude Martin, *André Gide par lui-même*, Paris : Seuil, « Écrivains de toujours », 1963, p. 182.

Strouvilhou. Contre la « doxa » s'inscrit le paradoxal.

En effet, si chez Gide l'unicité tend constamment vers la dualité, par un principe de retournement la dualité tend vers l'unicité. L'ambiguïté est division au sein du même, mais aussi nivellement des différences et fusion des contraires.

## II. LA VISION UNIFICATRICE

Quand l'ambiguïté naît de la fusion des contraires (inversion de l'équation  $1 = 2$  en  $2 = 1$ , puis  $n = 1$ ).

### *Principe de contamination*

Dans la représentation gidienne, les contraires s'attirent et finissent par se superposer avant de fusionner complètement.

Dans ce système, le stade transitoire est un symptôme étrange de *contamination réciproque des extrêmes*. Cet aspect du problème est une conséquence de la constante réversibilité possible des éléments. Dans un article intitulé « *Les Faux-Monnayeurs*, roman, mise en abyme », Éric Marty, évoquant l'« *écriture infinie* » de Gide, écrit : « *le vrai équivaut le faux, l'envers vaut l'endroit*<sup>11</sup> » : « *Oui, je veux bien. Non, je ne veux pas* », dit Boris qui, à la question « *pourquoi* », répond : « *Il fait trop chaud, il fait trop froid* ». Ainsi le langage ne se fixe pas sur un sens, mais englobe deux sens en une seule réponse. Cet aspect pathologique du discours de Boris s'avère indépassable puisqu'il débouche sur un suicide. C'est peut-être l'aspect le moins riche de cette ambiguïté, car elle est trop offerte, trop systématique. L'aspect le plus subtil, justement celui qui ne s'offre pas, concerne les zones intermédiaires d'interpénétration des pôles, de contamination fluctuante. Ainsi le faux peut devenir vrai, la « *comédie de l'amitié* » que Georges joue à Boris par exemple, se « *contamine* » de sincérité selon le narrateur, et le faux suicide (toujours de Boris), par un effet de circonstances, devient vrai suicide.

Par ce schéma d'inversion, le poltron devient courageux : c'est Boris qui, par sa « *fermeté* », impressionne « *les trois autres* » (371). Ainsi l'on glisse vers le paradoxe : « *Je ne suis sincère que quand je blague* », dit Armand (356), et en fin de parcours « *le Diable et le bon Dieu ne font qu'un* », dit La Pérouse (377). Cette formule lapidaire insiste sur le fait que toute dichotomie tranchée est un leurre de l'esprit.

Comme *le même contient l'autre*, il peut par extension contenir le multiple et même *la totalité*. L'aspiration à l'unité tend vers l'universa-

11. Marty, art. cité, p. 111.

lité et le vieux La Pérouse rêve d'un « accord parfait continu » (163), « tout doit enfin se rendre et se réduire à l'harmonie », énonce Édouard (162), qui d'ailleurs précisait sa pensée : « [Je] ne me sens jamais vivre plus intensément que quand je m'échappe à moi-même pour devenir n'importe qui. Cette force anti-égoïste de décentralisation est telle qu'elle volatilise en moi le sens de la propriété » (73). Ainsi est réalisé un principe de fusion dans un grand tout : c'est le problème de la non-propriété de soi qui est posé. Inversement, Gide décide de tout s'approprier par l'écriture : « Tout ce que je vois, tout ce que j'apprends, tout ce qu'il m'advient depuis quelques mois, je voudrais le faire entrer dans ce roman [...]. J'y veux tout verser sans réserve », écrit-il<sup>12</sup>. Le point de fusion serait donc l'art. Ainsi l'on trouve un emblématique tableau dans la chambre d'Armand : une représentation en abyme du roman lui-même : « Dans un admirable effort de synthèse, l'artiste a concentré sur un seul cheval tous les maux à l'aide desquels la Providence épure l'âme équine » (275).

### Synthèse et rhétorique

Dans l'écriture gidienne, ce sont les figures de rhétorique qui participent à l'effort de synthèse. Tout d'abord, on trouve un effort de synthèse à l'intérieur d'un même mot par le jeu des privatifs qui crée une tension interne non négligeable. Protée est insaisissable, les épouses ne se donnent à leur mari « qu'à contrecœur, qu'à contre-sens » (224) selon le discours de Molinier, qui apparaît à Édouard comme « un pantin disloqué dont les éléments sont disjoints » (224). Strouvilhou fait l'apologie de l'illogisme et dénonce l'antipoésie. Bref, à l'intérieur même de l'unité syntaxique s'opposent les contraires. On trouve cela même dans les expressions anodines comme le mot « contrebasse ». Cependant la figure la plus étonnamment efficace est l'oxymore. Selon M. Isnard, « l'antithèse respecte le principe de contradiction, alors que l'oxymore au contraire viole ce principe<sup>13</sup> ». On est donc dans une stratégie de fusion des extrêmes. Formellement, il s'agit du procédé qui consiste à utiliser un adjectif en complet désaccord logique avec le substantif auquel il se rapporte. Il est question par exemple de la « fierté blessée » de Pauline ou encore de sa « férocité dévouée ». On trouve également d'autres formes

12. Dans *Le Journal des Faux-Monnayeurs*, Paris : Gallimard, 1980, pp. 28 et 30.

13. Marcel Isnard, « Antithèse et oxymoron chez Wordsworth », *Rhétorique et communication*, Actes du congrès de Rouen, 1979, p. 169.

d'oxymores comme dans certains aspects du discours d'Armand : « *J'aime assez être mal installé* » (274-5), ou « *J'aime ce qui me dégoûte* » (355). Ceci produit des ambivalences significatives : Olivier, face à Passavant, reçoit « *comme un éblouissant et douloureux éclair* » (289), et Bernard, après sa nuit avec Sarah, ressent « *exaltation et anéantissement à la fois* » (296). Le jeu consiste donc à mettre en relation étroite un sentiment positif et un sentiment négatif, ce qui produit une nouvelle forme d'ambiguïté. Ainsi la logique même est altérée par son contraire : le paradoxe. Le paradoxe va « *affaiblir le pouvoir de dissociation propre à l'antithèse [...]. La réconciliation se fait ici par un glissement, une rencontre et une sorte de fusion [...]. L'esprit ne se fixe pas, mais il se crée une oscillation [...] entre eux, une oscillation qui engendre un "tertium aliquid", un sens nouveau, réellement né de cette interprétation [des pouvoirs contraires]* », écrit encore M. Isnard<sup>14</sup>. Selon ce principe, on décèle bon nombre d'énoncés à tendance paradoxale, entretenant d'étranges rapports avec le bon sens, comme celui de Pauline : « *plus il se cache, plus il se livre* » (273), ou encore : « *En ne me scandalisant pas tout à l'heure, je crains de vous avoir scandalisé* » (306). Ainsi le narrateur dit de Bernard que « *l'habitude qu'il a prise de la révolte et de l'opposition le pousse à se révolter contre sa révolte même* » (216). Le goût du paradoxe est issu d'un sens aigu de la contradiction. « *En effet, le choc initial qu'entraîne la brusque conscience de la contradiction se révèle salutaire car il crée un désir de mettre fin à cette contradiction et déclenche l'effort de coopération que [l'on] attend du lecteur* », explique M. Isnard<sup>15</sup>.

Dans le texte, la notion de contradiction figure explicitement : « *Comme toutes les femmes, elle est pleine de contradictions* », dit-on de Sophroniska (206), ou encore : « *l'instinct de contradiction l'emporte* » (212) ; et, dans une boutade de Passavant, les orateurs attendent « *le fouet de la contradiction* » pour partir (317). Enfin s'énonce même une théorie de la contradiction : « *J'aime à retourner les problèmes ; [...] j'ai l'esprit ainsi fait qu'ils y tiennent en meilleur équilibre la tête en bas* » (317), dit Strouvillou, personnage subversif par excellence<sup>16</sup>.

Aussi, le culte de la contradiction amène certains personnages à es-

14. *Ibid.*, pp. 171-2.

15. *Ibid.*, p. 171.

16. À ce niveau de l'analyse, il faut souligner le fait que le paradoxe n'est pas présenté par Gide comme paradoxal, mais plutôt comme le résultat d'une évidence et d'une grande lucidité. Il apparaît comme l'étape ultime du bon sens et de la sagesse, comme le point de vue supérieur.

sayer de déterminer une zone limite. Ainsi le discours d'Armand essaie-t-il de supprimer toute démarcation entre les deux pôles antithétiques. Il évoque « un imbécile assez intelligent pour comprendre qu'il est bête » (277), et inversement « la plus grande intelligence [qui] est précisément celle qui souffre le plus de ses limites » (278). La notion de limite détermine une zone stratégique de la plus haute importance : « c'est une arête étroite, sur laquelle mon esprit se promène. Cette ligne de démarcation entre l'être et le non-être, je m'applique à la tracer partout », poursuit-il (279).

### Vers un être dilaté

La recherche du point limite pousse certains personnages aux frontières de l'absurde, aux confins de la résistance humaine. C'est La Pérouse qui, régulièrement et méthodiquement, pose le revolver sur sa tempe mais ne se tue pas, juste pour évaluer la limite de son courage. Une autre limite est paradoxalement évoquée, c'est la limite corporelle. « Ce que l'homme a de plus profond, c'est sa peau », dit Olivier à Bernard qui vient de passer un examen (255). Et Armand, lui, au sujet d'une électrocution par transpiration, recherche le point limite entre la vie et la mort : « Le corps eût-il été plus sec, l'accident n'aurait pas eu lieu. Mais ajoutons la sueur goutte après goutte... Une goutte encore : ça y est. » (278-9). On recherche aussi le point limite entre le bien et le mal : « La limite de la résistance [...], ce que mon père appellerait : la tentation. L'on tient encore [...]. Un tout petit peu plus, la corde claque : on est damné. [...] Un tout petit peu moins : le non-être. [...] Gradation ; gradation ; puis saut brusque... » (279).

La volonté de tester la limite est une volonté de dépasser la limite. Le héros gidien est un être dilaté. Déjà, dans son journal, Édouard parlait de « cette force anti-égoïste de décentralisation » (73). C'est la limite qui peut se disperser dans l'espace : « Édouard n'était pas sorti de trois jours. Une immense joie dilatait son cœur, et même il lui semblait que tout son être flottait [...]. L'amour et le beau temps illimitent ainsi nos contours », dit le narrateur (311), qui ainsi donne au héros gidien une dimension cosmogonique. L'ambiguïté par dilatation devient alors virtualité.

### III. LA VISION MULTIPLE

Quand l'ambiguïté est virtualité (1 = n).

« L'ambiguïté est traitée comme mise en correspondance directe entre une forme unique et plusieurs représentations porteuses de sens, dis-

*jointes et mutuellement exclusives* », écrit Catherine Fuchs<sup>17</sup>.

Cet aspect du problème est dominé par deux figures emblématiques : le polymorphisme de Protée et la symbolique de la fenêtre ouverte. L'art de maîtriser le doute, la prise en compte lucide de la contradiction créent une dynamique particulière : « *Gide est un devenir, un itinéraire, une conscience en mouvement, en genèse illimitée* », écrit Claude Martin<sup>18</sup>.

Ayant déjà déterminé l'espace de l'ambiguïté par cette dynamique, on peut dès lors circonscrire quatre composantes de l'ambiguïté gidienne. *L'ambiguïté à caractère didactique*, c'est l'aspect philosophique de la démarche, comprenant scepticisme, relativisme et existentialisme ; *l'ambiguïté à caractère ludique*, jouant sur les registres de la langue, et plus précisément sur celui de la logique, et *l'ambiguïté à caractère érotique*, maniant à la perfection une stratégie de l'affleurement du sens. Enfin, *l'ambiguïté à caractère poétique* (au sens étymologique), jouant sur le registre de la créativité.

#### *Ambiguïté didactique*

L'ambiguïté didactique repose sur un principe de confrontation de plusieurs discours philosophiques à tendance relativiste. En effet, chaque situation univoque est toujours relativisée par la présence de la tonalité opposée. Le jour des résultats du bac, par exemple, la joie éprouvée par Bernard pour son succès est ternie par le deuil de l'un de ses camarades de classe (331). Et Bernard énonce à Laura une sorte de « théorie de la relativité » : « *Je me disais que rien n'est bon pour tous, mais seulement par rapport à certains, que rien n'est vrai pour tous, mais seulement par rapport à qui le croit tel* » (193). Un certain scepticisme également se dégage de la philosophie gidienne, une certaine morale du doute s'établit progressivement au fil du texte. Outre l'importante occurrence du verbe douter (comme par exemple « *on doutait si vraiment on s'acheminait vers l'hiver* ») propre au narrateur, bon nombre de passages commencent par « *je ne sais* ». Cependant le doute est totalement assumé, car Bernard propose à Laura de prendre « *le doute lui-même comme point d'appui* ». Parce que, dit-il, « *je puis douter de la réalité de tout, mais pas de la réalité de mon doute* » (192). Le doute peut aussi frapper l'individu dans son rapport à lui-même : « *Je n'ai le sentiment que de mes manques* », dit Armand (278).

17. « L'ambiguïté et la paraphrase en linguistique », in *L'Ambiguïté et la paraphrase*, Centre de publication de l'université de Caen, 1988, p. 16.

18. *Op. cit.*, p. 182.

Aussi, en l'absence de certitude, et dans l'incapacité de choisir une direction morale, Bernard « en vient [...] à se féliciter de ne point connaître [son père], et de n'avoir, par conséquent, à chercher la règle morale qu'en lui-même », écrit Gide dans son *Journal des Faux-Monnayeurs* (p. 82). « Mais saura-t-il s'élever jusqu'à accepter, assumer les contradictions de sa trop riche nature ? Jusqu'à chercher, non point à les résoudre, mais à les alimenter, — jusqu'à comprendre que l'ampleur de l'hésitation et la largeur de l'écart font, pour la corde tendue, la puissance du son qu'elle va rendre, et qu'elle ne peut se fixer qu'au point mort », poursuit-il. À cette (très belle) métaphore musicale, proposons en écho cet extrait de l'ouvrage de Simone de Beauvoir, *Pour une Morale de l'ambiguïté*, qui reprend la même idée : « Essayons d'assumer notre fondamentale ambiguïté. C'est dans la connaissance des conditions authentiques de notre vie qu'il nous faut puiser la force de vivre et des raisons d'agir. L'existentialisme s'est défini dès l'abord comme une philosophie de l'ambiguïté ; c'est en affirmant le caractère irréductible de l'ambiguïté que Kierkegaard s'est opposé à Hegel, et de nos jours, c'est par l'ambiguïté que, dans L'Être et le Néant, Sartre définit fondamentalement l'homme, cet être dont l'être est de n'être pas<sup>19</sup>. » En retrouvant le paradoxe, on ne peut nier une certaine parenté entre les préoccupations de Gide et celles de Sartre et de Beauvoir, celle-ci poursuivant : « Pour atteindre sa vérité, l'homme ne doit pas tenter de dissiper l'ambiguïté de son être, mais au contraire accepter de la réaliser<sup>20</sup>. »

### *Ambiguïté ludique*

Chez Gide, la réalisation de l'ambiguïté revêt un aspect ludique, attractif, fascinant. Les jeux sur la forme et sur le sens laissent le lecteur perplexe comme le sont les personnages entre eux. Ainsi Laura, définissant Édouard, explique : « À vrai dire, je ne sais même pas ce que je pense de lui. Il n'est jamais longtemps le même. Il ne s'attache à rien, mais rien n'est plus attachant que sa fuite [...]. Son être se défait et se refait sans cesse. On croit le saisir... c'est Protée. Il prend la forme de ce qu'il aime. » (198). Cet aspect de la fuite entretient le mystère et c'est par ce mystère que les personnages trouvent leur densité, que le lecteur est ainsi sollicité et que le charme s'accomplit. Le principe de la fuite est également réalisé dans la fugue de Bernard qui traverse tout le texte. Par ailleurs, certains faits échappent au narrateur qui ne sait pas, par exemple, si

19. Paris : Gallimard, 1969, p. 13.

20. *Ibid.*, p. 18.

tel personnage a dîné ou pas au moment de l'énonciation.

Certains personnages, comme Bernard encore, échappent à l'intrigue ou au projet initial : on dit de lui qu'il a « *mal tourné* », par rapport à son rôle dans le roman. Enfin, certains éléments échappent au lecteur : on ne saura jamais quelle était la cause du bruit qui harcelait La Pérouse, et l'ange reste également une présence énigmatique : quel sens peut bien avoir l'intervention inopinée du surnaturel dans ce roman qui ne présente aucun autre caractère fantastique, si l'on excepte toutefois le recours au démon ?

Le but est de laisser planer l'incertitude, de propager le doute. Par cette brèche dans le récit, pratiquée au détriment de la vraisemblance ou de la cohérence du roman, toute une partie du sens reste suspendue. Ainsi la curiosité est sans cesse en éveil et l'attention en suspens provoque un phénomène de tension proche du désir (ce désir étant simplement peut-être désir de poursuivre la lecture).

#### *Ambiguïté érotique*

Cependant une zone d'ombre, une zone inconnue, la part de l'indéterminé est ainsi entraperçue, de façon fugitive mais tenace. Le mécanisme dynamisant relèverait alors du domaine du fantasme. C'est ce que Philippe Lejeune démontre, dans ses *Exercices d'ambiguïté*. Par son style allusif et son aspect suggestif, l'ambiguïté gidienne serait, selon lui, une « *parade érotique* ».

« *L'ambiguïté ne doit pas être seulement envisagée comme ruse défensive pour échapper [...], ni même comme arme offensive pour piéger le lecteur [...] : ce ne sont que les aspects complémentaires d'une parade érotique, d'une... représentation. Le frôlement et le retrait, le jeu glissant de tensions opposées, l'éveil d'une curiosité qui ne serait jamais vraiment assouvie, l'emploi de la litote et de l'allusion comme d'une caresse* » se situe bien au-delà « *des recherches intellectuelles ou du drame moral* » mais servirait plutôt « *l'idée de représentation et d'art*<sup>21</sup> ». Par le texte qu'il produit sur Gide, Philippe Lejeune fournit la preuve même que le texte gidien est hautement générateur de fantasmes. L'imagination est sollicitée, et sans doute manipulée à dessein. L'apparition d'une zone marquée par l'obscurité : le narrateur, évoquant les « *régions ténébreuses* » ou les « *sollicitations ténébreuses* » de Boris, établit une relation étrange entre l'ombre, le doute et le douteux. « *C'est l'heure douteuse où le diable fait ses comptes* », dit-il au chapitre I, IV. Un style suggestif,

---

21. Lejeune, *op. cit.*, pp. 9-10.

donc.

Quoi de plus énigmatique que le paradoxe de la surface et de la profondeur, cette sorte d'érotisme voilé en syllogisme à caractère didactique, lorsqu'Olivier, répliquant à Bernard, propose sa propre interprétation du sujet de dissertation portant sur ces mots de La Fontaine : « *Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet* » :

« *J'aurais dit qu'en se peignant lui-même, La Fontaine avait fait le portrait de l'artiste, de celui qui consent à ne prendre du monde que l'extérieur, que la surface, que la fleur. [...] [j'aurais] montré enfin que, pendant que le savant cherche, l'artiste trouve ; que celui qui creuse s'enfonce, et que qui s'enfonce s'aveugle ; que la vérité, c'est l'apparence, que le mystère c'est la forme, et que ce que l'homme a de plus profond, c'est sa peau.* » (255)

Cet énoncé paradoxal serait-il une apologie du sensoriel : la seule réalité existante serait la réalité tangible, voire tactile ? Ou bien est-ce une insistance mise sur le mystère de l'incarnation, de la matière charnelle comme seul réceptacle de la pensée ? Ou peut-être, enfin, n'est-ce qu'un émerveillement devant le miracle qu'est la vie ? Ce n'est peut-être aussi que le simple plaisir du jeu, une provocation pour elle-même : « *le paradoxe choque le sens commun en affirmant que A n'est pas A*, dit M. Isnard, *c'est-à-dire en niant l'évidence, en rejetant "l'opinion admise"* (Lalande). *Parce qu'il ébranle les habitudes, il est l'ennemi de ce que [l'on] appelle "custom", c'est-à-dire la routine perspective qui émousse la sensibilité et tue l'imagination dans l'œuf*<sup>22</sup>. »

### *L'ambiguïté poétique*

L'ambiguïté accorde donc une grande liberté au sens, ce qui peut aboutir à l'indétermination. La pastoresse Vedel, par exemple, « *fait de l'infini avec l'imprécis et l'inachevé* » (233). De plus, un certain parti pris du manque donne aux personnages toute une dimension mythique : « *l'amour n'a voulu de vous qu'incomplète* » (199), dit Bernard à Laura. Ce type de phrase instaure la nécessité du manque initial comme condition préalable à la création (cf. *poesis* = création).

L'ambiguïté à caractère poétique est l'aboutissement de tout le système en jeu. Elle découle d'un savant mélange métaphysique, ludique et sensitif. Elle découle aussi d'une grande liberté prise par rapport à la norme. Cette liberté s'exprime par la symbolique récurrente de la fenêtre ouverte. C'est un départ, une rupture possible avec le déjà-là. « *Par les fe-*

22. Isnard, art. cité, p. 170.

*nêtres ouvertes [...], on voyait les cimes des arbres du jardin sur lequel flottait encore une immense quantité d'été disponible* » (247), écrit Gide. L'ambiguïté met ici en jeu le champ des possibles, c'est le stade virtuel de la création. « *Ouverte, flottait, disponible* », ce lexique de la disponibilité traduit un grand élan vers l'extérieur. L'individu doit rester « *dispos à changer* » dit on aussi plus loin. Enfin, dans une conversation sur ce thème, Édouard explique à Bernard que toute création nécessite une rupture, une perte du sens commun. « *Vivre sans but, c'est laisser disposer de soi l'aventure. [...] En art et en littérature en particulier, ceux-là seuls comptent qui se lancent vers l'inconnu. On ne découvre pas de terre nouvelle sans consentir à perdre de vue, d'abord et longtemps, tout rivage* » (338). De même, si l'on retourne la proposition sarcastique de Strouvilhou : « *seront considérés comme antipoétiques, tout sens, toute signification* » (320), on entend que le principe de poésie doit se fonder sur un certain flottement du sens, une possibilité d'être autre, un non-sens ou une non-signification. La signification n'est ni esthétique, ni poétique, elle est pratique, informative, purement fonctionnelle.

L'ambiguïté poétique est donc liée à une certaine déperdition du sens, elle est peut-être même la particularité de l'écriture poétique. Dans sa lettre dite « *du voyant* », Rimbaud écrit : « *Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement raisonné de tous les sens* ». Dans le cas de Gide, l'ambiguïté réclame une distorsion de la forme, de la formulation logique. « *Je me défie des sentiments qui trouvent leur expression trop vite. [...] Les sentiments neufs ne se coulent pas volontiers dans les formes apprises. Un peu d'invention le forcerait à bégayer* », dit-on de Bernard, qui parle « *un peu trop* » bien (217).

C'est ainsi que Gide manipule à dessein le décalage entre langue et langage avec une très grande maîtrise, et toute son ambiguïté se coule dans cet espace à conquérir. « *L'artiste serait le héros romanesque par excellence, en potentiation — celui qui manifeste l'idée dans une réalité dépourvue de sens, et qui tâche en vain de faire prévaloir la poésie [...] dans un monde irrémédiablement prosaïque* », écrit Holdheim<sup>23</sup>.

Le thème de l'écriture comme reflet de soi devient édifiant. Les carnets de Bernard, le « *miroir qu'avec [lui] il promène* » sont un exemple parlant. Ainsi Édouard, incarnant l'écrivain-type, révèle l'aspect fondamentalement créateur, et même auto-créateur, de toute écriture : « *Rien de ce qui m'advient ne prend pour moi d'existence réelle, tant que je ne l'y vois pas reflété.* » Il reprend une conception très platonicienne de l'univers quand il ajoute : « *Je commence à entrevoir ce que j'appellerai*

23. Art. cité, p. 88.

le "sujet profond" de mon livre. C'est, ce sera sans doute, la rivalité du monde réel et de la représentation que nous nous en faisons. » (201).

*Pour une ambiguïté saine*

L'ambiguïté gidienne répond finalement à quelques principes troubles mis en évidence par l'analyse : un principe de non étanchéité des catégories, avec effacement des repères comme le réel et le fictif, le journal et le récit ; un flottement concernant l'identité des individus (duplication des discours, des genres) ; et suppression de la limite entre l'intérieur et l'extérieur par démultiplication des reflets, gradation qui instaurent un principe de non-contradiction.

Il faut cependant réfuter l'idée d'une pathologie du langage gidien. Si « l'ambiguïté lexicale est un outil de recherche en neuropsychopathologie », selon Catherine Fuchs<sup>24</sup>, notamment pour dépister la schizophrénie, on ne peut nullement la rattacher à l'ambiguïté gidienne. En effet, celle-ci n'est pas l'effet d'un dysfonctionnement du langage, mais au contraire d'une rare maîtrise du langage.

Il y a création d'un langage autre, d'une prose poétique qui frôle constamment les frontières de l'absurde sans jamais y toucher. Car chez Gide, le paradoxe va de soi, il est le degré ultime du bon sens, tout en conservant sa totalité dialectique dynamisante. Ainsi, le rationnel côtoie l'irrationnel, le mystique et le métaphysique. On est en présence d'une « double et incompatible perspective spatiale. [...] Le regard est obligé de choisir un axe [...] — il est empêché [...] ». Il reste perplexe — et fasciné », écrit Philippe Lejeune<sup>25</sup>, qui établit une corrélation entre l'art subtil d'Escher et l'écriture gidienne. Dès lors, faut-il conclure que la seule perspective de sincérité réside dans un procédé de trompe-l'œil ?

La double nature de l'ambiguïté gidienne relève donc d'une double stratégie, qui met en jeu deux principes faussement opposés (par leurs étymons), le symbolique et le diabolique.

---

24. Art. cité, p. 17.

25. *Op. cit.*, p. 10.

# Une tranche de vie

par

MICHEL LARIVIÈRE \*

## Préambule

### *Unheimlich.*

L'invitation que l'on m'a faite de venir vous parler de littérature est étrangement inquiétante.

En effet, il y a bientôt vingt ans je préparais ici même l'agrégation de philosophie. Au programme, il y avait quelqu'un dont *Les Faux-Monnayeurs* se font à un moment donné l'écho : Kant. Souvenez-vous :

Ce qui ne me plaît pas chez Édouard, ce sont les raisons qu'il se donne. Pourquoi cherche-t-il à se persuader, à présent, qu'il conspire au bien de Boris ? Mentir aux autres, passe encore ; mais à soi-même ! Le torrent qui noie un enfant prétend-il lui porter à boire ?... Je ne nie pas qu'il y ait, de par le monde, des actions nobles, généreuses, et même désintéressées ; je dis seulement que derrière le plus beau motif, souvent se cache un diable habile et qui sait tirer gain de ce que l'on croit lui ravir <sup>1</sup>.

*Les Fondements de la Métaphysique des Mœurs* peuvent avoir quelque chose de désespérant pour le psychologue ou le moraliste naïf : ils déclarent inexistantes les actions désintéressées. C'est pourquoi je pense plus profitable de savoir ce que nous faisons, en réalité, que de chercher à savoir ce qu'il nous faudrait faire ou éviter de faire.

Par exemple, ici. Qu'est-ce que je fais ?

Pour répondre à ma question, et avant de parler des *Faux-Mon-*

---

\* Ce texte est celui d'un exposé fait par l'auteur, psychanalyste à Strasbourg, dans le cadre du cours d'agrégation de M. Jean-Pierre Lacassagne sur *Les Faux-Monnayeurs*, à l'Université des Sciences humaines de Strasbourg en décembre 1990.

1. Toutes les citations des *Faux-Monnayeurs* seront tirées de l'édition « Folio ». Ici, p. 216.

*nayeurs*, je voudrais vous faire quelques confidences. Je vous promets qu'elles ne seront pas sans rapport avec ce que j'essaierai de dire à propos du livre de Gide.

Jean-Pierre Lacassagne a cru bon d'inviter un psychanalyste à parler d'un roman. Si c'est moi qu'il a invité, c'est qu'il sait déjà deux ou trois choses à mon sujet, qui lui permettent de croire que je pourrais éventuellement avoir quelques raisons personnelles de vouloir le faire. Il n'a pas tort.

J'ai fait, je vous l'ai dit, des études de philosophie. Ces études furent assez longues, assez difficiles, assez *poussées* comme il est convenu de dire — et je vous invite, lorsque vous en aurez le loisir, à méditer un peu ce terme — assez intéressantes aussi, pour que j'y trouve le moyen (un peu comme Édouard avec son journal...) de donner expression à quelques questions qui, n'ayant plus grand chose à voir avec la philosophie, me conduisirent chez un analyste. Je ne suis pas tout à fait assez dostoïevskien pour aller jusqu'à vous dire ce qu'étaient ces questions (elles seraient d'ailleurs sans intérêt au regard de ce dont il doit s'agir aujourd'hui), mais si je vous dis tout de même que ces lectures ont contribué à me conduire sur un divan, c'est pour tout de suite introduire cette première idée qu'il y a deux strates impossible à déliter l'une de l'autre et qu'il me faut donc ensemble considérer pour éventuellement comprendre comment je suis devenu l'analyste que je suis, c'est-à-dire toujours partagé entre des questions que par commodité je dirai *subjectives*, et d'autres qu'il me faut bien appeler *théoriques*.

D'autre part, je ne peux pas ne pas à mon tour faire remarquer que trois champs du savoir prétendent aujourd'hui à une priorité, sinon un privilège, sur l'élaboration d'une problématique de l'écriture : la littérature elle-même, la philosophie, et la psychanalyse. Cette remarque avait déjà été faite en son temps (c'était en 1974) par quelqu'un qui, non content d'avoir les mêmes maîtres que moi en philosophie, et donc les mêmes lectures, avait aussi eu la bonne idée (ainsi que je le découvris en le retrouvant sur le pas de sa porte) d'aller s'allonger sur le divan du même analyste. Il ne nous restait plus qu'à devenir amis.

Je vous livre tous ces éléments de ma biographie pour des raisons qui deviennent évidentes si l'on se rappelle que *Les Faux-Monnayeurs* est le roman tout à la fois de l'écriture (c'est le roman du roman inachevé ; — et c'est en un sens contre l'écriture que je suis devenu psychanalyste), de l'amitié, de la philosophie (elle n'y est pas à proprement parler, mais la littérature qui devient pour elle-même son propre objet en est tout de même l'une des questions majeures ; c'est même, en un sens, la question philosophique par excellence) ; et de la psychanalyse (Gide a mis en scèn-

ne, sous les traits de Sophroniska, celle qui avait été son analyste : Eugénie Sokolnicka. Elizabeth Roudinesco situe très bien les choses dans sa *Bataille de cent ans*<sup>2</sup> : Sokolnicka organisait un enseignement dont les séances hebdomadaires avaient lieu à son domicile. Y participaient, outre Gide, Jacques Rivière, Roger Martin du Gard, Gaston Gallimard et Jean Schlumberger. Ce cénacle est surnommé « Club des refoulés ». Bref, Gide emprunte le personnage de Boris à une présentation de cas que son analyste avait faite devant le groupe de la NRF. À ceci près qu'il transforme la réussite thérapeutique en échec et déplace l'histoire de ce cas sur celle de sa propre enfance. Et je pense que Roudinesco a tout à fait raison de dire que Gide termine par un roman l'analyse qu'il n'a pas faite (il s'était arrêté à la sixième séance) avec Sokolnicka, de la même manière qu'il a avoué à travers *Corydon* l'« échec » d'un livre sur l'homosexualité et la « réussite » de sa pédérastie. Ce qui me fera dire que pour Gide exemplairement, la clinique s'inassouvit en littérature.

Bref, vous comprendrez aisément que ce fut avec plaisir et empressement que je répondis à l'invitation de Jean-Pierre Lacassagne.

Mais il est d'autres raisons encore qui m'ont poussé (comme les études dont je parlais tout à l'heure) à commencer comme je l'ai fait. Ces raisons, je les emprunte elles aussi à l'amitié de celui dont je parlais tout à l'heure, et qui s'appelle Claude Schindler. Il me rappelait dans un travail de la même époque le débat qui avait opposé deux figures importantes, France et Brunetière, quant à leur exigence critique, en tant que l'un défendait l'impossible objectivité, et l'autre la nécessaire objectivité. Ce débat, vous vous en souvenez, est également agité dans *Les Faux-Monnayeurs* autour d'Édouard. Anatole France a démasqué la dupe de l'opération critique en des pages remarquables d'où je tire l'épigraphe un peu tardive de cette tranche de vie (vous commencez à comprendre pourquoi j'ai ainsi intitulé mon propos), ainsi que la définition du genre qu'ici je pratique :

Telle que je l'entends et que vous me la laissez faire, la critique est, comme la philosophie et l'histoire, une espèce de roman à l'usage des esprits avisés et curieux, et tout roman, à le bien prendre, est une autobiographie. Le bon critique est celui qui raconte les aventures de son âme au milieu des chefs-d'oeuvre.

Il n'y a pas plus de critique objective qu'il n'y a d'art objectif, et tous ceux qui se flattent de mettre autre chose qu'eux-mêmes dans leur œuvre sont dupes de la plus fallacieuse illusion. La vérité est qu'on ne sort jamais de soi-

---

2. Paris : Éd. du Seuil, 1986, tome II, pp. 107-9.

même. C'est une de nos plus grandes misères. Que ne donnerions-nous pas pour voir, pendant une minute, le ciel et la terre avec l'œil à facettes d'un mouche, ou pour comprendre la nature avec le cerveau rude et simple d'un orang-outang ? Mais cela nous est bien défendu. Nous ne pouvons pas, ainsi que Tirésias, être homme et nous souvenir d'avoir été femme. Nous sommes enfermés dans notre personne comme dans une prison perpétuelle. Ce que nous avons de mieux à faire, ce me semble, c'est de reconnaître de bonne grâce cette affreuse condition et d'avouer que nous parlons de nous-mêmes chaque fois que nous n'avons pas la force de nous taire<sup>3</sup>.

Je peux, il me semble, arrêter ici ce préambule.

\*

Outre ce que disent ces lignes de France, il y a encore un motif supplémentaire de les avoir retenues. C'est que le même Anatole France avait fourni à l'un des maîtres de nos maîtres en philosophie, je veux parler de Jacques Derrida (et dont Gide avait été l'une des toutes premières lectures), l'occasion d'introduire à la question de la métaphore dans le texte philosophique. Cette question est un peu celle d'Édouard, du débat qui l'oppose à Sophoniska, Bernard et Laura : c'est celle de l'usage ou du bon usage de la philosophie (Édouard dit : des idées). Mais à cette question, Derrida substitue très vite celle de l'usure : « On s'intéressera d'abord à une certaine usure de la force métaphorique dans l'échange philosophique. L'usure [...] constituerait [...] l'histoire même et la structure de la métaphore philosophique<sup>4</sup>. » Et il demande, plus loin : « Que pourrait être l'usure *proprement dite* d'un mot, d'un énoncé, d'une signification, d'un texte ? » (Robert de Passavant, lui, dit à Lilian qui lui recommandait la prudence, car l'esprit, dit-elle, est ce qui fane le plus vite : « Rassurez-vous, ma chère : les mots ne se fanent que quand on les imprime. » [p. 146]).

Or, pour introduire à cette question de l'usure, Derrida lit *Le Jardin d'Épicure*, au terme duquel il y a un dialogue entre Ariste et Polyphile. En voici un extrait :

Polyphile : [...] Je songeais que les métaphysiciens, quand ils se font un langage, ressemblent à des rémouleurs qui passeraient, au lieu de couteaux et de ciseaux, des médailles et des monnaies à la meule, pour en effacer l'exergue, le millésime et l'effigie. Quand ils ont tant fait qu'on ne voit plus sur

3. *La Vie littéraire*, Première série, À Monsieur Adrien Hébrard.

4. Jacques Derrida, « La Mythologie blanche », in *Marges*, Paris : Éd. de Minuit, 1972, p. 249.

leurs pièces de cent sous ni Victoria, ni Guillaume, ni la République, ils disent : « Ces pièces n'ont rien d'anglais, ni d'allemand, ni de français ; nous les avons tirées hors du temps et de l'espace ; elles ne valent plus cinq francs : elles sont d'un prix inestimable, et leur cours est étendu infiniment. » Ils ont raison de parler ainsi. Par cette industrie de gagne-petit les mots sont mis du physique au métaphysique. On voit d'abord ce qu'ils perdent ; on ne voit pas tout de suite ce qu'ils y gagnent <sup>5</sup>.

Evidemment, cette histoire de pièce usée n'est pas sans rappeler celle de la fausse pièce que Bernard sort de sa poche au cours de la discussion entre Édouard, Laura et Sophroniscka, et qu'il sort pour interrompre Édouard qui prétend, pour son roman, partir d'une *idée* :

« Mais pourquoi partir d'une idée ? interrompit Bernard impatienté. Si vous partiez d'un fait bien exposé, l'idée viendrait l'habiter d'elle-même. Si j'écrivais *Les Faux-Monnayeurs*, je commencerais par présenter la pièce fautive, cette petite pièce dont vous parliez à l'instant... et que voici. »

Ce disant, il saisit dans son gousset une petite pièce de dix francs, qu'il jeta sur la table.

« Écoutez comme elle sonne bien. Presque le même son que les autres. On jurerait qu'elle est en or. J'y ai été pris ce matin, comme l'épicier qui me la passait y fut pris, m'a-t-il dit, lui-même. Elle n'a pas tout à fait le poids, je crois ; mais elle a l'éclat et presque le son d'une vraie pièce ; son revêtement est en or, de sorte qu'elle vaut pourtant un peu plus de deux sous ; mais elle est en cristal. À l'usage, elle va devenir transparente. Non. Ne la frottez pas ; vous me l'abîmeriez. Déjà l'on voit presque au travers. »

Et un peu plus tard :

« Il [l'épicier] voulait la garder pour la montrer à ce qu'il appelle "les amateurs". J'ai pensé qu'il ne saurait y en avoir de meilleur que l'auteur des *Faux-Monnayeurs* ; et c'est pour vous la montrer que je l'ai prise. Mais maintenant que vous l'avez examinée, rendez-la moi ! Je vois, hélas ! que la réalité ne vous intéresse pas.

— Si, dit Édouard, mais elle me gêne.

— C'est dommage », reprit Bernard. (pp. 189-90).

La leçon de Bernard n'est pas la même que celle de Polyphile. Celui-ci veut faire entendre à Ariste que l'on court toujours le risque de prendre la métaphore pour le sens propre. Celui-là voudrait convaincre Édouard du danger qu'il y a de *dénaturer* les choses en parlant ou en écrivant. Aussi le temps est-il venu de poser la question du rapport de la psychanalyse à la littérature.

---

5. Cité par Derrida, *op. cit.*, p. 250.

Je tiens à dire, tout d'abord, qu'en aucun cas, d'aucune manière, la littérature ne peut être ni réduite ni ramenée au statut d'objet (quelle que puisse être par ailleurs la nature ou la structure d'un tel objet) *pour* la psychanalyse. La thèse selon laquelle Freud aurait trouvé dans la littérature l'occasion de vérifier ses théories, de confirmer ses découvertes cliniques, n'est pas tenable même si c'est ce que lui-même pensait. Autrement dit, en aucun cas, d'aucune manière la littérature ne saurait-elle être subordonnée à l'autorité présumée de la psychanalyse. Je ne suis donc pas là pour ça, pour dire ou démontrer qu'il serait possible d'arraisonner la littérature à l'autorité du soi-disant savoir analytique. Car je ne crois pas qu'il soit possible de se servir de la littérature pour satisfaire le désir de la théorie psychanalytique — qui est, comme tout désir, un désir de reconnaissance. Ce qu'il faut plutôt essayer de penser, c'est comment la littérature et la psychanalyse, chacune à sa place et/mais autrement, déjouent le savoir — qui est toujours *philosophique*. Chacune de ces deux disciplines réinventent perpétuellement, réélaborent les catégories de l'interprétation, du savoir, de la fiction, de la vérité, de la réalité. C'est pourquoi il y a lieu de se demander en quoi *peut* consister le rapport de la psychanalyse à la textualité en général. Jusqu'à quel point la psychanalyse entérine ou au contraire déplace les limites d'une répression historique du texte, de l'écriture, c'est-à-dire aussi bien, si l'on en croit Jacques Derrida, les limites de la philosophie. De toute façon, la littérature n'est jamais un terrain neutre, ni pour le théoricien Freud, ni pour le sujet Sigmund Freud — si tant est qu'il soit possible, précisément, de les distinguer en toute rigueur. L'appréhension psychanalytique des textes littéraires, la question de cette appréhension, est loin d'être simple. Car le travail de Freud sur ou à partir de la littérature contribue à nous faire suspecter le terme même de « littérature », dans la mesure où il en ébranle l'assurance, l'autonomie, l'identité, bref les *limites du littéraire en tant que tel* : soit de cette catégorie historiquement (c'est-à-dire, tout aussi bien, *philosophiquement*) déterminée, *finie*, dont il faut mesurer l'efficace et la validité *finies* (et cela au moins depuis Hugo, en 1834).

Par ailleurs, je crois que la notion d'*application* (on parle de psychanalyse « appliquée »), notion à propos de laquelle Freud faisait les plus extrêmes réserves, est insuffisante à rendre compte de la difficulté de la question. Je crois qu'il conviendrait en effet de lui substituer celle d'*implication réciproque* de la psychanalyse et de la littérature. Car s'il est vrai que pour une part la lecture psychanalytique des textes littéraires se produit à l'intérieur de schémas herméneutiques, thématiques, symboliques incritiqués, il convient aussi de voir que la littérature vient imposer en retour sa structure à l'interprétation analytique en général (Freud disait

de ses présentations de cas qu'elles se lisaient comme des romans ; il avait aussi appelé son dernier livre, *Moïse*, « roman historique ». C'est même à la littérature que Freud a emprunté le modèle de l'interprétation des rêves, nommément à Schiller. Autrement dit, les échanges, contrairement à l'idée d'une « application » mais conformément à celle d'une communication jamais interrompue, ne sont pas unilatéraux : si la théorie des formations inconscientes peut venir informer l'interprétation de la littérature, c'est aussi parce que celle-ci informe la théorie elle-même. Depuis des thèmes comme celui du « roman familial du névrosé », jusqu'à la stratégie des citations et des références littéraires, la littérature accompagne continuellement la théorie. Ceci est au demeurant à relier aux séquences ouvertement *mythiques* du texte de Freud, c'est-à-dire, aussi bien, à la question de la « *fiction théorique* » en général ; ou encore à la recherche d'un modèle, d'un paradigme littéraire à l'époque de la *Gradiva*. C'est d'où je dirai que si la théorie de l'inconscient transforme le concept et l'interprétation de la littérature (et *Les Faux-Monnayeurs* en sont un exemple important : ce n'est pas pour rien que l'on dit que Gide a ouvert avec ce livre la voie du nouveau roman), la prise en compte de la littérature, de scénarios littéraires en revanche a fondamentalement bouleversé la méthode interprétative psychiatrique.

Dès le début — mettons : à partir de la lecture d'*Œdipe Roi*, la littérature fut pour la psychanalyse non seulement un champ contigu de vérification de ses hypothèses, mais encore (et bien plus) cela même qui lui a fourni sa texture, qui lui a permis de constituer, d'élaborer jusqu'à son *cadre*, jusqu'à une partie importante du corpus de ses concepts. En effet, ce n'est pas un hasard si nombre des concepts majeurs de la théorie freudienne portent le nom soit de grandes figures mythologiques (complexe d'Œdipe, Narcissisme) ou même d'auteurs (masochisme, sadisme). En d'autres termes, la littérature est le langage auquel la psychanalyse a recours pour parler d'elle-même, pour *se nommer*. Ainsi, littérature et psychanalyse se rapportent l'une à l'autre selon les plis multiples d'une logique souvent déroutante : tantôt dans un rapport d'extériorité interne, la limite qui les partage ne traçant pas un, ni même des contours bien définis ; tantôt, cette limite étant indécidable, elles entretiennent l'une par rapport à l'autre une rivalité qu'avec René Girard je dirai mimétique. Peut-être sont-elles l'une de l'autre l'inconscient, l'impensé.

\*

Dans ces conditions, vous comprendrez que je ne vous propose pas de « lecture psychanalytique » du roman de Gide.

Ce que je peux faire, en revanche, c'est essayer de vous dire comment je l'ai lu *compte tenu* de ce que je viens d'affirmer concernant les rapports de la psychanalyse et de la littérature, c'est-à-dire, puisque je gagne ma vie à l'exercice de la psychanalyse, compte tenu de cette double pratique qui est la mienne, l'une et l'autre tout aussi vitales, des textes et des hommes. Vous comprendrez sans doute que je ne puisse plus, ayant été conduit d'abord au divan (entre autres à partir de mes lectures), puis du divan au fauteuil, que je ne puisse plus, donc, faire abstraction de l'une ou de l'autre de ces pratiques — selon que je parle, justement, de l'une ou de l'autre.

Donc, *Les Faux-Monnayeurs*.

On l'a souvent dit : roman achevé d'un roman qui échoue ; roman de l'échec d'un roman. En même temps : roman d'une théorie du roman. En quoi Gide obéit à l'injonction de Friedrich Schlegel (*Entretiens sur la poésie*) : « une théorie du roman devrait elle-même être un roman » — laquelle injonction fait elle-même épigraphe à l'un des sous-chapitres d'un article de l'un des maîtres en philosophie dont je parlais en commençant, sous-chapitre intitulé de manière bien gidienne : « Le roman est un miroir... » (oui : je n'oublie pas Stendhal) ; quant à l'article en question, pour encore approfondir cette mise en abîme, il traite de psychanalyse<sup>6</sup>.

Qu'est-ce que la psychanalyse ? Gide, à sa manière, répond. On peut en effet lire son roman, ainsi que je le disais tout à l'heure, comme l'inas-souvissement littéraire de sa propre analyse inachevée (en fait à peine commencée). La psychanalyse, cette méthode d'investigation de l'inconscient comme on la désigne parfois, est l'une des formes de la hantise moderne (romantique) du sujet. La modernité (mais qu'est-ce que la modernité ? Elle date de Platon : il y a un rythme de déplacements textuels qui mènera, avec Kant, Nietzsche et Freud, à la rupture de la civilisation. Le diagnostic est de Nietzsche : « J'ai brisé l'humanité en deux. » Freud, lui, parle d'un malaise irrelevable) est hantée par la question du sujet, et cette hantise est indissociable d'une *réflexion* sur le besoin de s'écrire. Le sujet, pour parodier Lacan, (est ce qui) ne peut pas ne pas s'écrire.

Souvenez-vous de ces pages du journal d'Édouard :

Rien n'a pour moi d'existence, que poétique — à commencer par moi-même. Il me semble parfois que je n'existe pas vraiment, mais simplement que j'imagine que je suis. Ce à quoi je parviens le plus difficilement à croire, c'est à ma propre réalité. (p. 73)

6. Philippe Lacoue-Labarthe, *Le Sujet de la philosophie*, Paris : Aubier, 1979, pp. 251-62.

Plus loin :

Il reste ceci : que la réalité m'intéresse comme une matière plastique [...].  
(p. 114)

Ou encore:

Le nouveau [carnet], sur quoi j'écris ceci ne quittera pas de sitôt ma poche. C'est le miroir qu'avec moi je promène. Rien de ce qui m'advient ne prend pour moi d'existence réellej tant que je ne l'y vois pas reflété. (p. 155)

Plusieurs motifs ici se conjuguent ; j'en retiendrai deux.

Le premier est celui du *statut du réel*. Souvenez-vous du passage que je citais tout à l'heure à propos de la fausse pièce de monnaie que Bernard avait sorti de sa poche. À la fin de l'échange, Édouard disait que si la réalité l'intéressait, ce n'était qu'en tant qu'elle le gênait. La réplique de Bernard — « Dommage » — est, en un sens, assez naïve. Car qu'est-ce que le réel ? La réponse de Lacan est, je crois, assez forte : le réel, c'est ce qui revient toujours à la même place. Il disait aussi : le réel, c'est l'impossible. Que voulait-il dire ? Que le réel, c'est ce qui tout à la fois n'existe pour nous que dans la mesure où nous pouvons le nommer, et qui pourtant résiste à s'annuler dans la nomination. Un exemple, omniprésent dans le roman de Gide : la sexualité. Nous sommes sexués, mais l'assomption de cette réalité doit passer par des chemins tellement tortueux qu'elle en est *en réalité* rendue impossible. Qu'est-ce qui est rendu impossible ? Au mieux, l'assomption de la sexualité ; au pire, la sexualité elle-même. Pourquoi ? Parce qu'elle ne peut pas ne pas faire sens, autrement dit : elle ne peut pas ne pas être mise en mots. D'où toutes les complications du problème de l'identification, la culpabilité, la honte, l'inhibition, l'angoisse — bref : toutes les figures de la pathologie, depuis la normalité névrotique, jusqu'aux différentes formes de la folie, en passant par toutes les déclinaisons de la perversion.

À ce propos d'ailleurs, je veux dire : à propos de la réalité sexuelle inassumable, Freud pensait que *toutes* les élaborations langagières (scientifiques, littéraires, artistiques et autres), c'est-à-dire toutes les tentatives d'élaboration de savoirs, procèdent de cette tache aveugle dans notre appréhension de la sexualité : il y a un impossible savoir du sexe, duquel procède tout le reste. Un impossible savoir du sexe, cela veut dire qu'aucun savoir n'épuisera jamais la question. À partir de là se mettent en place toutes les stratégies possibles et impossibles pour rendre la vie supportable. Dans le cas de Gide — et c'est lui qui le dit, pas (seulement) moi —, au plus aigu du conflit s'est révélée la nécessité de constituer à même son propre sujet ou sa propre histoire une théorie du roman et/ou de l'écri-

ture qui devait lui donner la seule existence soutenable, celle qu'Édouard appelle « poétique ». Gide est ici sujet à part entière de sa propre fiction.

Le second motif est celui du mimétisme, motif romantique s'il en est : nous vivons en imitation des choses écrites. Qu'est-ce à dire ?

Que naître *humainement*, c'est naître au langage, soit à ce qui d'emblée et une fois pour toutes me dépossède de ce que je ne puis pourtant qu'appeler « moi-même ». Vous connaissez le mot de Rimbaud, repris par Lacan : « Je est un autre. » En un sens, il ne me semble pas faux de dire que le langage suit la ligne du droit. Car le droit, Cicéron l'explique dans un texte sur la rhétorique, s'origine dans la distinction des choses : il est ce qui doit séparer la mer du rivage, métaphore éloquente de cette ligne qui divise le réel sur sa représentation. Cicéron ajoute encore que le domaine du droit commence là où finit la recherche de la vérité.

C'est, il me semble, un peu de la même manière qu'il convient de lire ce qu'écrit Lacan à propos de la psychanalyse : il la situait *entre* la science et l'art, comme appartenant à ce que le Moyen Âge rangeait sous la catégorie des « arts libéraux », et après avoir, comme le rappelle Philippe Lacoue-Labarthe, dans ce sillage, envisagé le mythe dans son rapport à la science comme ce qui supplée au défaut de la vérité. C'est aussi, à mon sens, de cette manière que Freud envisageait la littérature.

Suppléer au défaut de la/sa vérité, c'est le travail de toute vie. Chacun n'est jamais que sujet de la fiction du Sujet, et c'est là l'une des leçons majeures de la littérature à la psychanalyse. Dès lors, il ne reste plus qu'à se frayer une voie dans ce qui est écrit et qui, en quelque sorte, nous *prescrit*, nous oblige au réel selon les dispositions inatteignables de l'éthique. Nous commençons par trébucher sur les mots, et il n'y a pas de hasard au fait que la maîtrise de la marche corresponde aux débuts de l'acquisition du langage.

Nous sommes machinés par l'histoire à laquelle notre naissance nous introduit, et les grands textes fondateurs de l'humanité — le Coran, le Talmud, la Bible pour ne citer que ces seuls exemples — nous obligent au réel de manières toujours différentes et souvent incompatibles, de telle sorte que cette terrible cuisine de l'idéal des corps sociaux a pu en certains temps de l'histoire passer les corps eux-mêmes par les fours.

Comme le dit Pierre Legendre, suspecter la rigueur est un excellent exercice — ce qu'à sa manière Bernard dit à Olivier : « Il me semble parfois qu'écrire empêche de vivre. » (p. 264). Je dirais, pour ma part, qu'écrire et vivre sont des correcteurs complémentaires. À cet égard, c'est Bernard qui me semble le plus lucide. Son refus de joindre son nom à celui d'Olivier pour le premier numéro de la revue est une illustration assez nette (quoique un peu affolée) de ce qu'il est essentiel que personne ne

vienne douter du patronage des patrons du savoir (je suis toujours Legendre) : la question est de savoir s'il est possible de se situer en dehors de la perspective ou des limites du droit liturgique, soit de ce qui fait fonctionner le sujet parlant pour qu'il tienne le discours de la parole solennisée telle que la fabrique ou la préfabrique le Texte<sup>7</sup>. Tout le problème, dès lors qu'on n'échappe pas au Texte, est de savoir comment ne pas se faire simple répétiteur. Ainsi Édouard à Bernard : « J'ai souvent pensé, interromp Édouard, qu'en art, et en littérature en particulier, ceux-là seuls comptent qui se lancent vers l'inconnu. On ne découvre pas de terre nouvelle sans consentir à perdre de vue, d'abord et longtemps, tout rivage. » (p. 338).

Bon. Tout ça n'est pas très convaincant. Ce que je viens de dire à l'instant est un peu forcé. Pourquoi ? Cela ressemble trop à ce que l'on appelle « l'explication de texte ». Il faut se refuser aux explications, surtout aux explications de textes littéraires. Pourquoi ? Francis Ponge, je crois, le dit très bien : c'est que, voyez-vous, « les mots, les arrangements de mots, il se trouve que cela se transforme en idées beaucoup plus facilement que les bouts de bois ou les morceaux de métal qu'on empile pour faire les meubles ou les bijoux. C'est une sale histoire ! Une histoire passionnante, en un sens, mais enfin une sale histoire<sup>8</sup>. »

Voyez-vous, ce roman de Gide, sur le plan des idées, je ne trouve pas que ce soit très fort. Un peu simpliste, même. Pas inintelligent, certes, mais tout de même un peu court.

En revanche, sur le plan de la structure narrative (mais en quoi n'est-ce pas une idée, cela ?), et de ce que cette structure donne à penser, c'est extrêmement riche. C'est peut-être le seul point de vue depuis lequel *Les Faux-Monnayeurs* valent la peine qu'on les commente. Et que donne-t-elle à penser ? J'ai commencé de répondre tout à l'heure, à propos du statut du réel et du mimétisme. Je voudrais maintenant ajouter ceci : *Les Faux-Monnayeurs* mettent en scène la dislocation progressive du sujet. Ils mettent en garde, tantôt à travers Édouard, tantôt à travers Bernard, tantôt encore à travers Laura (mais même La Pérouse et Passavant y contribuent) contre ce que Montaigne appelait la vanité des paroles (cf. *Essais*, Livre 1, chap. LI). Gide veut rester fidèle à l'appel de l'identité, identité à soi-même d'abord. C'est la question de l'autobiographie gidienne. Je ne connais pas l'essai que Gide a consacré à Montaigne, mais je

7. Cf. Pierre Legendre, « Le Droit et toute sa rigueur », in *Communications*, n° 26 (Paris : Éd. du Seuil, 1977).

8. Francis Ponge, « Tentative orale », in *Méthodes*, Paris : Gallimard, coll. « Idées », 1961, p. 238.

crois pouvoir dire que pour l'un comme pour l'autre, le souci d'écrire constituait l'ultime recours pour se reprendre à ce qui menace toujours de ruiner l'identité, pour réconcilier en quelque sorte l'identité et l'altération. Pour l'un comme pour l'autre, ce qui se produit, « c'est le progressif transfert à l'écriture, au livre, à l'image, de la responsabilité de fixer l'identité <sup>9</sup>. » Et « il advient de surcroît que, requérant la communication, appelant l'acquiescement du témoin (lecteur, spectateur du portrait), l'exigence esthétique ouvre la possibilité d'une nouvelle éthique <sup>10</sup>. »

Cette hypothèse, il me semble, est aussi celle de Jean Delay : « sa personnalité mobile a continué indéfiniment à se développer, et même à se fabriquer en fonction de son oeuvre <sup>11</sup> ».

\*

Pour finir, ceci :

D'où l'urgence d'un sérieux assainissement du langage et d'une rectification de la fiction. Du reste il est clair que s'il faut absolument redresser le discours pour l'installer dans la vérité, ce n'est pas d'abord parce qu'il est mensonge — mais plus fondamentalement parce que c'est la fiction qui *écrit* le sujet, le modèle et l'assigne. Problème classique de l'*exemplarité* : c'est le problème *critique* par excellence, si bien passé dans la postérité que nul autre discours, peut-être, ne se sera jamais tenu sur la « littérature », n'aura jamais tourmenté la fiction elle-même (le « romanesque ») que celui qui déplore la pernicieuse « influence » des livres. Tant il est vrai que la « littérature », loin de simplement refléter [...] un mimétisme généralisé antérieur, est au contraire ce qui provoque le mimétisme <sup>12</sup>.

On comprend ainsi que Gide ait mis en exergue au chapitre XIV ceci, de La Rochefoucauld :

Il arrive quelquefois des accidents dans la vie, d'où il faut être un peu fou pour se bien tirer.

En regard de quoi il aurait pu placer ceci, de Nietzsche :

...presque partout c'est la démence qui fraye la voie de la pensée neuve...

---

9. Cf. Jean Starobinski, *Montaigne en mouvement*, Paris : Gallimard, 1982, p. 43.

10. *Ibid.*

11. Jean Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, t. I, Paris : Gallimard, 1956, p. 12.

12. Ph. Lacoue-Labarthe, « Typographie », in *Mimesis des articulations*, Paris : Aubier, 1977, p. 260.

# Isabelle ou l'enjeu du féminin

par

FRANÇOISE MASSARDIER-KENNEY

En 1910, Gide écrivit un court récit intitulé *Isabelle*, récit passé presque inaperçu de par son aspect de transition entre des œuvres plus importantes telles que *Les Nourritures terrestres*, *La Porte étroite* ou *Les Faux-Monnayeurs*. Si *Isabelle* a parfois attiré l'attention de la critique<sup>1</sup>, c'est donc surtout en tant qu'œuvre mineure ou même comme un exemple parmi tant d'autres des préoccupations esthétiques gidiennes. Parmi les critiques qui se sont posé la question de la signification d'*Isabelle*<sup>2</sup>, Anne Martin a laissé de côté l'aspect anecdotique de l'histoire, aspect très bien décrit par R.-G. Nobécourt, pour se pencher sur l'importance des préoccupations méta-littéraires à l'intérieur même de l'œuvre. Selon Anne Martin, *Isabelle* n'est pas tant une fictionnalisation d'une « histoire vraie » qu'une critique des processus psychologiques et esthétiques impliqués par une telle fictionnalisation. Or, si Anne Martin analyse la façon ironique dont Gérard, le narrateur masculin, et ses conceptions romantiques de l'art sont présentés, elle laisse de côté le rôle de l'autre personnage principal, c'est-à-dire d'Isabelle. Pourtant le récit *Isabelle* semble être l'occasion rêvée de se poser la question de la fonction du féminin dans ce récit, l'un des deux parmi les œuvres de Gide qui ait pour titre un prénom féminin (l'autre étant *Geneviève*, publié en 1936). Les commentaires d'André Gide sur *Isabelle* furent modestes, et peut-être même gênés — d'une part, il en parla peu ; d'autre part, il minimisa son importance : « *Cela est trop nuancé ; de tons trop rompus* » (*Journal*, p. 322) et « *Fini mon roman avant-hier soir — avec trop de facilité, ce qui me fait craindre de n'avoir*

---

1. Pour les critiques qui ont surtout vu en *Isabelle* une œuvre de transition, voir Elaine Cancalon, Germaine Brée et Daniel Moutote. Parmi ceux qui ont vu en *Isabelle* une critique du romantisme, signalons Arthur E. Babcock.

2. Les citations d'*Isabelle* renvoient toutes à l'édition de la « Bibliothèque de la Pléiade » (Gallimard, 1958).

*pas mis dans les dernières pages tout ce que j'étais chargé d'y mettre* » (*Journal*, p. 323). Il regretta aussi de ne pas avoir choisi pour titre *L'Illusion pathétique* ou *La Mivoie*. Or, je voudrais suggérer ici que s'il y a problème avec le titre finalement choisi, c'est que justement il est trop révélateur ; en effet, il indique d'emblée le rôle important du personnage féminin dans l'acte créateur chez Gide, rôle que l'auteur s'ingénie en même temps à cacher. À travers le personnage d'Isabelle, s'exprime un double mouvement qui, d'une part, lie la création du personnage féminin à l'élan favorisant l'écriture du récit et qui, d'autre part, amène la destruction de ce même personnage lorsque l'acte d'écrire a été accompli par le narrateur masculin. Le récit masculin s'avère ici un acte d'appropriation d'une histoire de femme.

Pour cerner le rôle du féminin dans *Isabelle*, il convient d'examiner les moyens dont Gide s'est servi pour valoriser le narrateur aux dépens du personnage féminin bien que, d'une part, l'auteur semble maintenir un rapport ironique avec le narrateur et que, d'autre part, Isabelle soit la condition même de la narration. Ces moyens consistent principalement à cacher la présence féminine derrière le personnage de Gérard tout en établissant des parallèles ironiques entre celui-ci et Isabelle, et, d'autre part, à organiser les descriptions physiques de manière à systématiquement dévaloriser les personnages féminins. Puisque l'auteur choisit d'ancrer le récit dans l'épisode méta-diégétique<sup>3</sup> du début où le poète Francis Jammes et un « je » non identifié poussent le narrateur à faire le récit de ses aventures au château de la Quartfourche et que le récit se termine sur une élégie réellement écrite par Jammes, il est intéressant de citer la réaction du poète au récit de Gide : « *Quel noir caprice, un tantinet satanique, hélas ! que cette Isabelle !* » (Lettre du 7 mars 1911, p. 274). Or, comme nous le verrons, Isabelle n'est pas moins satanique que le narrateur du récit et l'auteur (tel que nous le connaissons par le *Journal*). Notons d'emblée que contrairement à ce que le titre indique, Isabelle est présentée, non pas directement, mais à travers le filtre des trois personnages masculins du prologue. Ceux-ci s'introduisent comme des voleurs dans la propriété Saint-Auréol et en ressortent avec le récit que Gérard est amené à faire. Pour obtenir ce récit, Jammes exerce une sorte de chantage badin quand il menace de priver ses amis des histoires quotidiennes dont il les régale si Gérard n'accepte pas de faire son propre récit. Cette double violence (pénétration de la propriété par effraction, et parole forcée) anticipe les actes « criminels » que Gérard aura lui-même commis pour obtenir son récit : écouter aux portes, épier à travers un chambranle, s'envoyer de

3. Pour une discussion de ce terme, voir Gérard Genette, pp. 238-9.

faux télégrammes, pénétrer dans la chambre de son hôtesse, etc., et doit donc prévenir le lecteur que malgré la présentation du narrateur comme un jeune homme naïf déçu dans ses illusions romantiques, celui-ci est en fait un digne acolyte d'Isabelle.

En effet, bien que la première partie du récit semble présenter l'histoire comme étant celle de Gérard, l'ombre d'Isabelle s'inscrit déjà en filigrane dans le texte. Gérard Lacase séjourne chez les Floche pour consulter des documents en vue d'une thèse sur Bossuet, M. Floche possédant une bible annotée de la main même de Bossuet. Or, si ces recherches historiques sont le prétexte de sa présence chez les Floche, il s'avère que le narrateur a des vellétés de romancier que son séjour à la Quartfourche va réveiller. Son choix de héros est d'ailleurs révélateur puisqu'il se voit non pas en écrivain mais en personnage de roman, de préférence séducteur et prédateur car il choisit Valmont des *Liaisons dangereuses*. Donc, dès le départ, le personnage du narrateur associe le désir de faire un récit à celui de séduire des femmes. Si Isabelle est finalement présentée comme une séductrice dangereuse — par lâcheté elle refuse de s'enfuir avec son amant et devient responsable de sa mort — Gérard lui-même se désire aussi séducteur, bien que la surface du récit nous le présente comme séduit.

Ce désir d'aventure va plus tard inciter Gérard à vouloir s'échapper de la Quartfourche dont l'atmosphère tranquille l'opprime, et que ses recherches ennui profondément. Il s'écriera même « *J'étouffe ici* » (p. 625), exclamation qui reproduit mot pour mot l'ennui exprimé auparavant par la mystérieuse Isabelle dans une lettre que le narrateur aura retrouvée (p. 640). Ces deux personnages partagent le même désir d'échapper à l'atmosphère oppressante d'un milieu aristocratique et religieux, mais décadent et dépassé. Ce désir d'échapper à un monde désuet se traduit chez Gérard et Isabelle par l'envie de fuir, d'abord simple velléité chez Gérard comme chez Isabelle (il ne partira pas après avoir reçu le faux télégramme ; elle ne s'enfuira pas avec son amant), puis réalité puisqu'à la fin elle partira aussi, ayant vendu la fameuse bible de Bossuet qu'auparavant Gérard avait également « trahie » pour se pencher sur le mystère d'Isabelle. Les pieux regrets exprimés par Gérard à la fin du récit ne doivent cependant pas nous tromper : Isabelle a peut-être vendu l'objet matériel qu'est la bible, mais Gérard n'en est pas moins coupable pour avoir négligé les études sérieuses que cette bible représente.

Un dernier parallèle significatif entre Isabelle et Gérard est celui de leur relation avec Casimir. Selon l'abbé Santal et le narrateur, Isabelle aurait abandonné son fils aux soins de sa famille et du domestique Gratien. De même, Gérard, qui se présente comme profondément ému par

Casimir, et à qui Mme Floche fait appel pour le protéger, s'éloigne de la Quartfourche sans penser au sort de l'enfant. Finalement quand la propriété est démantelée, Gérard le confie à Gratien dans une métairie dont il est propriétaire. Isabelle, présentée comme une mauvaise mère, n'est donc pas seule dans sa négligence. Notons au passage que le nom Casimir contient le sème « Case » [*casa*, maison], qu'on retrouve précisément dans le nom Lacase<sup>4</sup>, ressemblance qui impliquerait une relation de parenté entre Gérard Lacase et Casimir, et par là même entre Gérard et Isabelle.

Ce que ces ressemblances entre Gérard et Isabelle révèlent, c'est combien trompeuse est la distance soigneusement établie par l'auteur entre le narrateur soi-disant naïf et Isabelle, la monstrueuse. Les lectures critiques qui ont vu dans le récit une critique des tendances romantiques de Gérard qui le diminuerait ont été prises au piège. En effet Gide utilise une stratégie qui consiste en une présentation ironique du narrateur pour paradoxalement consolider son autorité. Et cette stratégie en déguise une autre autrement importante : celle qui consiste à systématiquement dévaloriser les figures féminines, sources mêmes de vie créatrice.

Une analyse des descriptions physiques des personnages montre en effet que l'auteur a systématiquement enlaidi les personnages féminins alors que les personnages masculins sont présentés avec plus de neutralité, sinon de sympathie, la seule exception à cette opposition étant la description d'Isabelle comme nous allons le voir. Parmi les personnages secondaires, le domestique Gratien est présenté sans description aucune, alors que Mademoiselle Verduze est décrite comme étant « *sans âge, épaisse et médiocrement vêtue* » (p. 606). La description, pour mince qu'elle soit, n'est pas insignifiante : ce qui marque Mademoiselle Verduze est son manque de séduction. Le portrait de l'abbé qui suit est plus positif : « *à cheveux gris, de figure rude mais agréable* » (p. 606). Il est à remarquer que cette description contient un détail objectif, celui de la couleur des cheveux, alors que la description de Mademoiselle Verduze n'en contenait aucun. De même, bien que le narrateur semble indiquer la ressemblance des deux époux Floche (« *Les deux petits vieux étaient exactement de même taille, de même habit, paraissaient de même âge, de même chair* », p. 610), les détails qu'il donne sur Mme Floche sont vagues et moqueurs : « *elle avait dû recevoir à un certain âge quelque formidable événement sur la tête, celle-ci en était restée irrémédiable-*

---

4. Mon interprétation du nom de Gérard diffère de celle de Leslie Armsby qui voit en « Lacaze » une modification de « casé », une indication de la stabilité de la situation du personnage.

ment enfoncée sur les épaules ; et même un peu de travers » (p. 610), tandis que la description de M. Floche contient des éléments satiriques qui ne sont pourtant pas exploités : « je voyais un grand nez mou, des sourcils buissonnants, un menton ras sans cesse en mouvement comme pour mâcher une chique... et je pensais que rien ne rend plus impénétrable que le masque de la bonté » (p. 616). Enfin le narrateur affirme que les deux Saint-Auréol forment « un couple parfait » (p. 617). Or, les détails donnés au sujet de M. de Saint-Auréol en font une sorte d'oiseau bizarre et amusant alors que Mme de Saint-Auréol est présentée comme un animal effrayant. Voici le portrait du mari : « Le menton faisait un extraordinaire effort pour rejoindre le nez qui, de son côté, y mettait de la complaisance. Un œil restait hermétiquement clos, vers qui remontait le coin de la lèvre et tendaient tous les plis du visage, brillait clair, embusqué derrière la pommette et semblait dire : "Attention ! je suis seul, mais rien ne m'échappe". » (p. 617) Par contre, voici la description de Mme de Saint-Auréol : elle « disparaissait toute dans un flot de fausses dentelles. Tapiées au fond des manches frissonnantes tremblaient ses longues mains chargées d'énormes bagues... le visage effroyablement fardé » (p. 617) Ce qui apparaît dans cette description, c'est justement le manque de description du visage, puisque tous les détails se rapportent aux vêtements de Mme de Saint-Auréol.

Ce type de description qui précisément évite de décrire se retrouve intensifié quand il s'agit d'Isabelle. Sa description est faite en trois moments différents : lorsque Gérard découvre son portrait, lorsqu'il l'épie à travers un chambranle, et lorsqu'il rêve d'elle. Les circonstances qui entourent la vision du portrait reproduisent métaphoriquement le contenu de la description. Les conditions matérielles elles-mêmes (le cadre du portrait, le cadre de la fenêtre où Gérard va pour mieux voir le portrait) indiquent bien une tendance à limiter la portée de l'objet décrit, même si la description qu'en fait le narrateur et surtout son exclamation : « *Quel est ce conte où le héros tombe amoureux du seul portrait de la princesse ?* » (p. 632) semblent indiquer le contraire. En effet, l'auteur s'arrange pour faire une description d'Isabelle qui ne donne aucune précision sur son aspect physique si ce n'est la couleur de ses cheveux. Sont décrites des impressions subjectives qui enflamment l'imagination de Gérard. Des exemples typiques en sont « *un œil languide* », « *bouche entrouverte et comme soupirante, le col fragile autant qu'une tige de fleur* » (p. 632). Cette description qui mélange les sèmes de pureté et de sensualité montre bien que, loin de n'être qu'histoire sans discours, comme l'affirme Martine

Maisani-Léonard<sup>5</sup>, le récit au contraire est un savant camouflage du discours masculin.

La deuxième description, qui prend place quand Gérard épie la scène entre Isabelle et sa mère, reprend le même détail des « *cheveux noirs* » et parvient à ne rien révéler d'autre de l'apparence physique d'Isabelle sauf ses vêtements dont Gérard relève surtout l'aspect négatif : « *je remarquai ses pieds : ils étaient chaussés en pou-de-soie couleur prune, autant qu'il me sembla et que l'on pouvait en juger encore sous la couche de boue qui recouvrait les bottines ; au-dessus, un bas blanc, où le volant de la jupe, en se relevant, mouillé, fangeux, avait fait une traînée sale* » (p. 656). De même il note le ruban vert-scarabée qu'elle porte au cou, pour s'en servir comme détail accablant de la duplicité d'Isabelle quand elle l'enlève avant d'affronter sa mère et sa tante.

La dernière description d'Isabelle n'arrive pas, comme on pourrait s'y attendre, lorsque Gérard la rencontre, mais lorsqu'il rêve d'elle. Là aussi, Isabelle n'est que peu décrite puisque nous savons seulement qu'elle est vêtue de blanc. Par contre le rêve de Gérard révèle bien la véritable position d'Isabelle au sein du récit. Ici encore les détails qui se rapportent à Isabelle sont filtrés par Gérard : « *d'abord elle m'apparut charmante... j'étais frappé par l'immobilité de ses traits* » (p. 648). Isabelle n'a d'existence que parce que Gérard la perçoit, comme d'ailleurs il le découvre lui-même : « *et soudain je comprenais ce que l'on se chuchotait à l'oreille : ce n'était pas là la véritable Isabelle, mais une poupée à sa ressemblance, qu'on mettait à sa place durant l'absence de la vraie* » (p. 648), et plus loin : « *elle glissait à moi sans bruit ; tout à coup je sentais autour de mon cou ses bras tièdes, et je me réveillais dans la moiteur de son haleine au moment où elle me disait : "Pour eux je fais l'absente, mais pour toi je suis là".* » (p. 648). Bien que le lecteur soit amené par le ton ironique du passage à sourire aux dépens de Gérard, jeune homme naïf, épris et séduit par une figure de femme, la véritable portée du rêve reste voilée. En effet le rêve révèle l'usage paradoxal que le narrateur fait de la femme : c'est le souffle féminin d'Isabelle qui l'éveille et le sort de son ennui, mais cette figure féminine n'est pas autonome. Elle nous parvient toujours par l'entremise du narrateur masculin. Elle n'a jamais accès à la parole et qui plus est, elle est soumise à sa volonté destructrice.

Le désir de destruction, qui existe conjointement avec l'éveil à la vie et à la création littéraire que suscite Isabelle, se révèle en plusieurs endroits du texte, le plus remarquable étant cette fameuse septième partie

---

5. Elle observe à propos d'Isabelle que c'est un « *récit qui offre le moins d'éléments de discours : la proportion de l'histoire est ici maximale* » (p. 86).

que l'auteur regretta d'avoir ajoutée au récit, estimant sans doute qu'une « ficelle » aussi grosse pourrait alerter le lecteur. Car c'est dans cette partie que Gérard revient à la Quartfourche dont les arbres sont abattus et les propriétaires défunts. Toutes ces calamités sont portées au compte d'Isabelle qui, non contente d'avoir fait assassiner son amant, dilapidé l'argent de la famille, abandonné son enfant, s'être enfuie avec l'homme qui démantèle la propriété ancestrale, s'en fait abandonner, et, après être passée dans les bras d'un vulgaire cocher, finit par vendre la fameuse bible de Bossuet. Cet acharnement à rendre le personnage féminin quasiment monstrueux ne s'explique pas uniquement par le désir de l'auteur d'opposer aux illusions de Gérard une réalité sordide, mais il correspond aussi à un désir d'effacer la trace du rôle d'Isabelle, c'est-à-dire du moteur du récit. Une fois le récit démarré par la présence d'Isabelle et de son histoire, il importe au narrateur et à l'auteur de se libérer de l'emprise féminine et de récupérer à leur compte l'histoire. C'est précisément ce que fait Gérard lors de sa rencontre avec Isabelle, puisqu'il rapporte le récit qu'Isabelle lui fait de son passé au discours indirect ; c'est dire qu'il s'approprie son histoire et la ponctue de ses propres réactions, puisque il fait le récit de cette rencontre au discours direct quand il s'agit de ses propres questions ou des salutations d'Isabelle. En cela, comme l'a remarqué Naomi Segal à propos d'autres œuvres de Gide, *Isabelle* présente le désir d'absorber ce qui est femme et surtout sa voix (p. 62). La signification de cette récupération de la parole féminine est d'autant plus claire que Gérard porte chapeau mou et cheveux longs, ce qui trompe (ou plutôt, ironiquement, ce qui ne trompe pas Isabelle) qui le prend pour un artiste. Or c'est exactement ce qu'il est, puisque nous le voyons transformer la parole de l'autre, du féminin, en un récit dont il devient le narrateur.

Cet acte d'appropriation d'une histoire de femme dans un récit masculin s'était auparavant trouvé métaphorisé dans la scène où Gérard découvre la lettre d'Isabelle à son amant. Souffrant d'un pesant ennui, il commence à graver dans une boiserie le nom d'Isabelle « *par désœuvrement, imbécile besoin de détruire, je commençai à taillader au hasard* » (p. 638). Il découvre à ce moment la lettre qui incrimine Isabelle. Ici, écrire le nom de la femme équivaut à récupérer l'écriture féminine et détruire la valeur du personnage féminin. Le geste banal qui consiste à écrire le nom d'un être aimé sur un arbre (acte romantique qui correspondrait à une interprétation superficielle de Gérard) se trouve déplacé pour devenir un acte de destruction (Gérard casse les boiseries) ainsi qu'un acte d'écriture (la lettre qu'il découvre lui permet de continuer son récit).

Cette lecture d'*Isabelle* montre donc la complexité de la position d'André Gide quand il s'agit d'écrire le féminin. Les descriptions négatives et

l'intrigue assassine pour le personnage féminin ne sont que le revers d'une croyance au pouvoir féminin qui semblerait être la condition même de l'écriture gidienne.

#### Ouvrages cités

Armsby (Leslie), « Analyse sémiotique d'un récit d'André Gide : *Isabelle* », diss., University of Virginia, 1984.

Babcock (Arthur E.), *Portraits of Artists : Reflexivity in Gidean Fiction*, York, S.C. : French Literature Publications, 1982.

Brée (Germaine), *André Gide l'insaisissable Protée*, Paris : Les Belles Lettres, 1953.

Canclon (Elaine D.), « *Isabelle* : œuvre de transition », *Australian Journal of French Studies*, vol. XXIV n° 3, mai-août 1987, pp. 193-204.

Genette (Gérard), *Figures III*, Paris : Seuil, 1972.

Gide (André), *Isabelle*, Paris : Gallimard, 1911 ; in *Romans, récits et soties, œuvres lyriques*, Paris : Gallimard, « La Pléiade », 1958.

Gide (André), *Journal 1889-1939*, Paris : Gallimard, « La Pléiade », 1951.

Jammes (Francis) — Gide (André), *Correspondance*, Paris : Gallimard, 1948.

Maisani-Léonard (Martine), *André Gide ou l'ironie de l'écriture*, Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 1976.

Martin (Anne L.), « Literary Approaches to Criticism : Gide's Metafiction », *AUMLA*, n° 51, mai 1979, pp. 5-19.

Moutote (Daniel), *Le Journal de Gide et les problèmes du moi (1889-1925)*, Paris : Presses Universitaires de France, 1968.

Nobécourt (René-Gustave), *Les Nourritures normandes d'André Gide*, Paris : Éd. Médicis, 1949.

Segal (Naomi), « "Parfois j'ai peur que ce que j'ai supprimé ne se venge" : Gide and Women », *Paragraph*, vol. VIII, 1986, pp. 62-74.

# *Une lettre inédite de Roger Martin du Gard à André Gide*

présentée par  
ROGER KEMPF

*Pendant les grandes vacances de 1949, j'avais eu l'idée, avec mon ami Jean-Paul Aron, d'une adaptation cinématographique de *Vieille France*, dont la modernité nous enchantait. André Gide, avec qui j'étais lié depuis 1945 d'une vraie et fructueuse amitié, avait bien voulu personnellement exposer notre projet à Martin du Gard, celui-ci ne tenant pas à recevoir la visite de jeunes admirateurs qui auraient pu ensuite occuper une trop large place dans sa vie.*

*Le 28 septembre 1949, Gide m'écrivit de Juan-les-Pins : « Longue conversation avec R. Martin du Gard au sujet du projet dont tu me parles. D'un commun accord nous estimons, lui et moi, qu'il n'y a rien à tirer (pour le cinéma) de *Vieille France*. Je viens de relire le livre pour m'en persuader. » Par le même courrier, Gide me communiquait la lettre même que lui avait adressée Martin du Gard.*

R. K.

\*

CITÉ DU GRAND PALAIS  
2, BOULEVARD DE CIMIEZ  
NICE ALPES-MARITIMES

13 sept. 49

Mon cher ami, voici tout franchement ce que je pense là-dessus.

Je ne suis pas du tout opposé, d'avance et par principe, à la mise à l'écran de *Vieille France*. La preuve est que j'avais donné mon adhésion au projet qu'a longtemps ruminé mon ami René Bertrand, lequel s'était mis en tête de tirer un film

de mon bouquin. Il a ruminé deux ans, noirci beaucoup de papier, présenté plusieurs fois diverses combinaisons à Thual [*sic*], qui était prêt à tourner le film. Je me souviens mal des raisons techniques qu'on nous a opposées, mais le projet a paru *foncièrement* irréalisable à tous ceux qui ont travaillé la question... Ou bien on respecte le sujet et le caractère du livre, en [centrant *biffé*] axant le film sur la tournée du facteur (personnage central) et en composant le film avec une succession de petits épisodes d'égale importance. Et, dans ce cas, *paraît-il*, un tel film, dépourvu d'un sujet central, d'une histoire, serait sans [grand *biffé*] intérêt pour le public, et ne supporterait qu'un *court métrage* ; or les épisodes et les personnages sont nombreux, et un court métrage ne permettrait que d'effleurer ces multiples sujets ; ce qui diminuerait encore davantage leur intérêt. — Ou bien, on choisit dans *Vieille France* un épisode quelconque, dont on fait un sujet central en le grossissant, en le développant ; et alors on dénature complètement le caractère du livre. À quoi je ne me prêterais pas volontiers...

J'ai peur que vos deux sympathiques jeunes amis n'aient pas vu les difficultés matérielles, techniques, auxquels ils vont inmanquablement se heurter. Pour les vaincre, si toutefois la chose est possible, il faut, je crois, une *expérience* de vieux routier, et sans doute aussi une *autorité*, qui leur manquera pour imposer leurs vues. Je serais, comme vous, leur ami, que je leur déconseillerais de perdre leur travail et leur temps à courir cette folle aventure... Dans leur intérêt, par affection pour eux. Ils n'en récolteraient que déboires.

(Notez que je ne crois pas impossible de faire un film avec *Vieille France*, en restant fidèle au livre. Un film qui serait une suite de plongées chez les divers habitants d'une commune, à la suite d'un facteur en tournée. Mais pour imposer un film aussi particulier à une société de producteurs, il faudrait un miracle !... Il [ne *biffé*] faudrait — je ne sais pas — qu'un type comme Raimu, ou Michel Simon, s'entiche du personnage du facteur, et mette son prestige dans la balance pour forcer la résistance des commanditaires... C'est vous dire

que je n'ai pas grand espoir !)

Je vous charge de dire à Roger Kempf et à son ami combien me touchent leur tentative et votre démarche. Et de partager avec eux mes très amicales pensées.

Roger Martin du Gard

Tenez-moi au courant de leurs réactions devant cette peu encourageante réponse...



# « Pour Lafcadio » Brumes autour d'une carte postale masquée

par

DAVID STEEL

Les lecteurs du BAAG qui ont bravé la foule pour aller voir au Centre Georges-Pompidou à Paris la très belle (et très grande) exposition *André Breton, la Beauté convulsive*, n'auront pas manqué d'y repérer, dans l'une des premières « salles », une carte postale, convulsive à sa façon, et signée André Gide. Outre qu'elle est demeurée jusqu'ici inconnue (et, de plus, ne provient pas de la collection des quelques lettres Breton-Gide-Breton conservées à la Bibliothèque Doucet, mais bien d'une « collection particulière »), cette carte est intéressante dans la mesure où elle vient ajouter un élément tardif au petit dossier que j'ai établi jadis sur l'un des tout premiers poèmes de Breton, *Pour Lafcadio*, du recueil *Mont de Piété* (1919) <sup>1</sup>.

Le poème en question, très court, et qui a été rédigé aux mois de juin et de juillet 1918 — le 25 juillet, Valéry, à qui Breton l'a envoyé, fait part de sa relative incompréhension dans une lettre à lui adressée, — peut se lire comme un hommage à la fois à Jacques Vaché et, par le biais du personnage de Lafcadio, à Gide. Nous sommes encore, précisons-le, à l'heure des rapports cordiaux entre Breton et Gide : « Vous ne pouvez savoir, par exemple, comme André Gide est avec nous. Je l'ai vu prodigieusement intéressé par les tentatives modernes en littérature et en peinture », écrit Breton à Tzara le 18 février 1919 <sup>2</sup>. Il s'agit, en partie du moins, d'un poème-collage dont un tiers se compose de brèves citations enchaînées, empruntées à Jarry, à Rimbaud et à Jacques Vaché — à d'autres encore peut-être, — ainsi que, s'il faut en croire Marguerite Bonnet, à

---

1. V. « Autour d'un poème de jeunesse d'André Breton : *Pour Lafcadio* », *Le Siècle éclaté 2 : Théorie, tableau, texte de Jarry à Artaud*, éd. M. A. Caws, Paris : Minard, 1978, pp. 141-9.

2. Michel Sanouillet, *Dada à Paris*, Paris : Pauvert, 1963, p. 441.

au moins une enseigne de rue<sup>3</sup>. Ainsi la citation qui y est faite du poème de Vaché : « *Jamais je ne gagnerai tant de guerres* » est-elle extraite d'une lettre que le jeune dandy nantais a adressée à son ami Théodore Fraenkel le 16 juin 1917 et où il écrivait en effet : « *Jamais je ne pourrais gagner tant de guerres* ». Breton a publié cette lettre dans le sixième numéro de *Littérature* en juillet 1919<sup>4</sup>.

Or, la carte postale de l'exposition, dont nous ne voyons que le côté image, tandis que le côté correspondance-adresse nous est caché, est la reproduction en noir et blanc (en fait, plus sépia que noire, à la manière des cartes de l'époque) d'un masque primitif avec la légende : « *Mask covered with feathers representing the god of war. Hawaiian Islands* » (Masque recouverte de plumes représentant le dieu de la guerre. Îles Hawaï). Il s'agit du n° 114 des reproductions publiées par le British Museum (Ethnographical Gallery) d'après une photo de l'Oxford University Press. De part et d'autre de la section du masque qui recouvre le cou du porteur, c'est-à-dire vers le bas de la photographie, mais en évitant d'empiéter sur l'image représentée, Gide a écrit : « *"Jamais je ne gagnerai tant de guerres". André Breton* », avant d'ajouter en-dessous une simple signature : « *André Gide* ». Nous sommes en présence, nous indiquent les organisateurs de l'exposition, d'une carte de 1918, indication confirmée par l'excellent (et combien cher ! — 420 F) catalogue, qui ajoute : « *Sur cette carte postale à Breton, Gide cite une phrase de Vaché extraite de Pour Lafcadio, 1918. Collection particulière*<sup>5</sup>. »

On peut supposer, d'après l'inscription et la signature sur l'image, que Gide n'a rien ajouté au verso de la carte, sauf, à moins d'avoir mis son envoi sous enveloppe, l'adresse. Tant qu'il ne nous aura pas été permis de le vérifier, il subsistera cependant là un doute. Quant à la date de l'envoi, une alternative se propose. Soit que Gide, ayant acheté la carte au British Museum lors de son séjour en Angleterre de l'été 1918, l'a envoyée d'outre-Manche à Breton avant son retour le 27 septembre, soit que, ayant fait provision, au cours de son voyage, d'un certain nombre de cartes intéressantes, il l'a expédiée plus tard, par exemple — « *Jamais je ne gagnerai tant de guerres* » — au moment de l'armistice, au début du

3. Marguerite Bonnet, *André Breton, la naissance de l'aventure surréaliste*, Paris : José Corti, 1975, pp. 134-9.

4. V. Jacques Vaché, *Lettres de guerre* (Paris : Au Sans Pareil, 1919), nouv. éd., Paris : Losfeld, 1970, p. 54 ; éd. augmentée : *Soixante-dix-neuf lettres de guerre*, Paris : Jean-Michel Place, 1989, lettre n° 54.

5. *André Breton. La Beauté convulsive* (Paris : Éd. du Centre Georges-Pompidou, 1991), 93.

mois de novembre. Seul le verso ou l'enveloppe livrerait une date plus précise (et, si elle était ainsi connue, sans doute le catalogue de l'exposition l'eût-il indiquée).

Mais en réponse à quoi Gide l'aurait-il envoyée ? Il semblerait bien que ce fût en réponse, sinon immédiate, du moins différée, à l'envoi du poème par son auteur. *Pour Lafcadio* ne paraît en volume que le 10 juin 1919, et en prépublication dans les revues *Dada*, n° 4-5 du 15 mai 1919, et *Aujourd'hui*, en juin de la même année. Si Gide cite une ligne du poème en 1918, c'est bien entendu parce qu'il en a pris connaissance et, à cette date, cela n'a pu se faire que parce qu'on lui en a montré le texte manuscrit. Cette supposition assez évidente est du reste confirmée par la présence du ou d'un manuscrit du poème dans le Fonds Gide de la Bibliothèque Doucet avec celui de deux autres poèmes du recueil, *Décembre* et *Monsieur V* (Bibl. Doucet, γ 132.3, 3 pp. 210 x 135). Si ces documents se trouvent dans les archives de Gide et non de Breton, c'est sans doute que Breton lui en a fait don, largesse qui, vu l'évolution de leurs rapports à partir de 1922, aurait été inimaginable passé cette date. Breton a bien envoyé son poème à Valéry, qui ne l'a compris que de manière « fractionnaire »<sup>6</sup>. Il importait encore plus de le soumettre au jugement de Gide, à qui il était indirectement destiné, de par son titre sinon de par son contenu, — mais qui se trouvait en Angleterre depuis un mois lorsque le jeune poète mit les dernières touches à son texte. Breton l'expédia-t-il à Cambridge ou attendit-il le retour du voyageur ?

Quant à la réaction de Gide, nos connaissances actuelles ne laissent pas supputer, mais sa carte postale, manifestement choisie avec tact pour flatter les goûts esthétiques du dadaïste qui, comme Apollinaire, commençait à dormir volontiers « parmi [l]es fétiches d'Océanie et de Guinée », illustre du moins la sérénité de leurs rapports à cette période, ainsi que l'acquiescement de l'aîné devant le fait poétique, si déroutant qu'il ait pu lui paraître, de *Pour Lafcadio*. Ce n'est que quelque temps plus tard que Breton, peu impressionné par *La Symphonie pastorale* et poussé par d'autres, plus iconoclastes que lui, se fera le plaisir lafcadien d'éjecter le vieillard Gide du train du modernisme littéraire. « *La beauté sera convulsive ou ne sera pas.* »

---

6. Hubert Pastoreau, « Des influences dans la poésie présurréalistes d'André Breton », dans Marc Eigeldinger, *Essais et témoignages*, Neuchâtel : La Baconnière, 1950, p. 161.



# Souvenirs sur André Gide

par

JEAN-PAUL TRYSTRAM

Alger, 30 avril 1944. — *Les jeunes gens sont bien déçus, qui viennent à moi dans l'espoir de m'entendre prononcer quelques sentences mémorables. Les aphorismes ne sont pas mon fait. Je ne leur dis que des banalités, des platitudes ; mais surtout je les interroge ; et c'est bien là ce qu'ils préfèrent : parler d'eux. Je les écoute et ils repartent ravis .*

6 janvier 1948. — *Interrompu hier par l'arrivée du courrier. C'en est fait de ma matinée. Et chaque jour ça recommence. « Ci-gît P. V., tué par les autres », épitaphe souhaitée par Valéry. « Les autres »... ah ! si je pouvais obtenir de m'occuper un peu moins d'eux ! Et pourtant je ne réponds, le plus souvent, à guère plus d'une lettre sur six (il en est de si incroyablement absurdes !). Mais dès que je réponds, ce ne peut être avec indifférence ; et, dès lors, cela prend un temps...*

GIDE, *Journal 1939-1949* (La Pléiade),  
pp. 270-1 et 316.

La première fois que j'ai vu André Gide, c'était en juillet 1933 au casino de Vittel. Il écrivait alors à Roger Martin du Gard (*Correspondance*, t. I, p.568, juillet 1933) :

« [...] Vittel — où je m'embête jusqu'à l'abrutissement sans peut-être me faire grand bien, tout en me coûtant très cher ; car une cure de casino, chaque soir, fait partie de mon traitement. J'y vais voir jouer, et fort bien, un tas de pièces dont je ne connaissais que le titre, de Brioux, Donnay, Capus, Bernstein, Lavedan, Caillavet et Flers, etc., pour mon édification la plus grande. [...] Et, durant les entractes : Jeu ! »

Gide devait me reprocher, plus tard, de ne pas l'avoir aussitôt abordé, pour le distraire un peu, mais j'étais paralysé par la timidité, bien naturelle à un jeune homme de vingt et un ans. Je me contentais d'observer le grand homme dont j'admirais passionnément les livres, qui misait distraitement de petites sommes à la table de la roulette.

Quelques jours après, je retournais à Paris en train avec ma grand-mère que j'avais été chercher à la fin de sa cure. La porte du compartiment s'ouvrit, et Gide demanda si une place était encore libre.

Il s'installa dans un coin et se plongea aussitôt dans la lecture. Un peu plus tard, alors qu'il se rendait au wagon-restaurant, prenant tout mon courage, je lui dis : « J'ai terriblement envie de vous connaître. — Ah ! (et, avec un air à la fois étonné et railleur :) Eh bien, je vais dîner et je reviens tout de suite vous voir. »

Le hasard de cette rencontre, qui me parut alors tout à fait extraordinaire, me permit d'entrer en conversation et, durant les quelques heures du voyage, j'ai pu tout à loisir admirer la façon dont Gide regardait le paysage et soulignait le fait insolite ou intéressant, tout entier attentif au moindre détail. Un autre voyageur, ayant reconnu Gide, est venu lui demander un autographe ; il le reçut d'assez bonne grâce, mais il me dit aussitôt combien ces importuns lui pesaient, aussi ai-je réfréné mon désir d'obtenir aussi une marque écrite de cette rencontre.

Mon étonnement fut très grand de recevoir, en juillet 1933, *Œdipe* avec cette dédicace : « À Jean-Paul Trystram / en souvenir bien cordial d'une heureuse rencontre dans le train qui nous ramenait tous deux de Vittel / 10 juillet 1933 / André Gide. »

Mes relations avec André Gide se sont poursuivies pendant de nombreuses années. Elles ont d'abord été de ma part l'avidité de recherche d'un guide et d'un maître, et de la sienne un intérêt certain pour mon évolution, avec des périodes d'agacement pour l'importun que je risquais de devenir.

J'ai rencontré Gide plusieurs fois, mais ma mauvaise mémoire me joue des tours. Je ne crois pas avoir rêvé plusieurs visites rue Vaneau. Dans ce grand atelier, il me semble voir encore une grande table, encombrée de livres et de papiers, un fauteuil confortable plutôt fatigué et un grand piano. N'est-il pas vrai que Gide, un jour, s'est mis au piano et a joué pour moi du Chopin ?

Mais mes relations avec Gide ont été principalement épistolaires, nous ne nous sommes que rarement trouvés ensemble à Paris, ce qui ne favorisait pas les rencontres. J'admire encore aujourd'hui que Gide, qui avait alors soixante-trois ans, ait pu échanger plusieurs lettres avec un jeune homme inconnu. Sa gentillesse, sa compréhension, son inlassable bienveillance ont eu une grande importance pour m'aider à surmonter une

crise profonde dont je serais probablement mal sorti sans son appui.

Au moment où les archives de Gide étaient réunies à la bibliothèque Doucet, deux de mes lettres y étaient conservées, huit autres m'étaient retournées par Madame Catherine Gide, une dernière était placée dans le dossier « *Corydon* » de ses archives. De mon côté, j'ai conservé dix lettres d'André Gide. Tout cela forme un ensemble qui, avec quelques notes personnelles, me permet aujourd'hui de retrouver ce que furent ces contacts. On pourra lire ci-dessous toutes les lettres d'André Gide, ainsi que les passages où j'apparais dans le *Journal* et dans les *Cahiers de la petite Dame*.

Je ne donnerai que les passages de mes lettres susceptibles d'éclairer mes relations avec Gide. Je relis aujourd'hui sans indulgence mes lettres et documents personnels, comme j'ai bien du mal à retrouver ce que pouvait être le jeune homme qui les écrivit.

L'extrait suivant suffit à retrouver le ton général de la première lettre (14 janvier 1934), écrite à la suite d'une première entrevue :

*Lettre de J.P. Trystram à André Gide*

« J'avais espéré que notre première entrevue serait le prélude à beaucoup d'autres. Je sens maintenant à la fois tout ce que ces espoirs avaient de ridicule et combien vous m'êtes nécessaire. [...]

« Je ne sais même pas si vous allez lire cette lettre, pas même si quelqu'un d'autre ne va pas l'ouvrir et la mettre au panier ; je ne sais rien de vos habitudes. [...]

« De vous j'ignore tout, ou bien je vous assimile à Édouard. Ne m'avez-vous pas dit au sujet de vos livres que je vous avouais avoir lus trop vite : "Et bien vous les relirez" ? [...]

« J'ai tant besoin de vous que je chasse l'idée que vous pourriez ne pas me répondre, que vous pourriez vous moquer du romantisme de cette lettre, que vous pourriez ne pas comprendre, non plus que les autres. »

L'année 1934 fut une année difficile pour moi. Je poursuivais sans trop d'enthousiasme des études de philosophie à la Sorbonne. En février 1934, j'interrompis ces études pour me rendre à El Goléa, chez le commandant Augiéras, découvreur du Sahara. De faux renseignements m'avaient fait croire qu'il désirait me prendre comme secrétaire ; il n'en était rien, et je me remis donc sagement à mes études.

*Lettre d'André Gide à Jean-Paul Trystram*

*Merano, 27 avril 1934.*

*Vous avez fort bien fait de m'envoyer ces pages, que j'ai lues avec une*

*sympathie très attentive ; elles me laissent sentir tout ce qu'eût pu apporter pour nous deux une conversation prolongée. J'en aime beaucoup le ton, l'allure et tout ce qui s'insinue de confiance dans leur exquise discrétion.*

*J'aime aussi tout ce que me dit votre lettre et voudrais y répondre plus longuement que je ne puis faire aujourd'hui entre deux étapes d'un voyage en auto.*

*Mais nous nous reverrons, n'est-ce pas ?*

*Bien cordialement  
André Gide.*

*Lettre de Jean-Paul Trystram à André Gide*

« 10 mai 1934.

« Hier soir, j'étais à l'opéra. Merci pour *Perséphone*, ce "projet endormi depuis plus de vingt ans". J'ai aimé surtout à lire votre poème. J'ai été déçu, je dois l'avouer, par cette représentation, déçu surtout par Madame Ida Rubinstein. J'avais espéré une grâce sans pareille, une majesté divine, une jeunesse, une beauté inégalables. J'avais trop rêvé pour n'être point déçu. Déçu, mais cependant, la musique parfois m'entraînait ; bien des passages continuaient votre texte, évoquaient l'inexprimable. Je voudrais maintenant entendre le tout à nouveau, sans rien voir, dans un concert par exemple.

« Vous dépassez toujours ce que j'espère de plus fou. Vous m'avez répondu d'une façon telle que je tremble à la pensée de vous revoir. J'ai peur en vérité de vous décevoir complètement. Je ne suis rien d'autre qu'un pauvre garçon qui doute, qui cherche sans trouver. Mon ignorance est folle et fou mon désir de connaître.

« Et vous me répondez, et ce sont des paroles d'espoir. Vous revoir ! L'exaltation qui m'avait permis de dépasser la période de trouble que je vous disais est tombée. Déjà je me prends à attendre un signe de vous.

« Vous revoir, vous revoir. Dites-moi quelque lieu, une heure précise. Vous m'y trouverez.

« Je ne peux pas même vous dire merci encore de votre lettre, de cette main que vous tendez vers moi. Un merci est trop faible pour tout ce que vous avez déjà fait pour moi.

« Jean-Paul Trystram. »

*Journal d'André Gide, 31 juillet 1934*

*Je me désole de ne pouvoir remettre la main sur une très belle et pathétique lettre du jeune Trystram, à laquelle précisément je voulais ré-*

*pondre ; et je ne sais même pas si je pourrai retrouver son adresse à Paris.*

*Lettre d'André Gide à Jean-Paul Trystram*

*11 août 34.*

*Hôtel Bellevue, Thun*

*Mon cher Trystram,*

*En rangeant des papiers, je retrouve votre lettre (où votre adresse) que j'avais égarée — de sorte que je ne savais plus où vous envoyer ce petit débris informe, qui du moins vous montrera que je ne vous oubliais pas. J'espère vous revoir, et bientôt.*

*Croyez-moi bien affectueusement votre*

*André Gide*

[feuilleton déchiré d'un carnet]

*Karlsbad, 20 juillet.*

*Mon cher Jean-Paul Trystram,*

*Voici longtemps que je veux répondre à votre lettre si émouvante. Je la relis encore avant de vous écrire. Confus de voir qu'elle date du 30 juin. Je vous ai laissé tout le temps de croire à mon indifférence. Mettez mon long silence sur le compte de la fatigue due à du surmenage et au mauvais état de mon foie — que je soigne présentement à Karlsbad, comme je fis à Vittel l'an passé. Je ne vous pardonne pas cette trop discrète timidité qui vous retint alors de m'approcher ; nous aurions si bien pu causer ! Cette présente cure m'abrutit et je ne me sens pas en état de répondre à votre lettre, comme (aussi bien que) il conviendrait. Ceci n'est qu'un billet provisoire pour ne point vous laisser douter de ma profonde affection. Je voudrais vous aider à sortir de cette angoisse que vous me dépeignez si bien ; mais il faut que vous vous en tiriez par vous-même. N'y faut-il pas voir un sous-produit de votre éducation chrétienne ?*

Je ne sais plus lire dans ma lettre qu'une assez scolaire discussion sur l'existence de Dieu et sur les vertus du communisme, ainsi qu'un appel à l'aide quelque peu larmoyant.

*Lettre de Jean-Paul Trystram à André Gide (extrait)*

« 30 juin 1934.

« [...] À chaque instant dans vos *Pages de Journal*, alors que je m'attendais à ne pouvoir acquiescer, je bute sur des pensées que je croyais miennes.

« [...] D'abord il y a l'existence de Dieu et tout le problème philosophique. Je crois qu'il est impossible de connaître Dieu, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas un Dieu inconnaissable, un grand Tout peut-être. Ensuite il y a le problème de la religion. Ici j'ai l'impression de me débattre en pleine absurdité.

« Tout cela m'inquiète plus que je ne puis dire. Récemment à Orléans, Copeau a parlé de Péguy magnifiquement. Et à nouveau j'ai senti comme ce problème réclame une solution. J'ai relu la correspondance de Claudel et de Rivière. Cela ne m'a pas satisfait; ils sont loin des questions que je me pose.

« Mais vous formulez cette règle : Rien ne doit être accepté que d'authentique et d'où tout mysticisme doit être délogé. Et je pense que vous me l'aviez déjà soufflée, puisque je m'épuise à ne rien accepter que d'authentique et que, cette phrase, je croyais l'avoir pensée moi-même déjà. Mon esprit veille pour n'accepter qu'après avoir bien observé, mais toutes les vérités deviennent des pseudo-vérités, tout s'effondre et j'en viens à me demander s'il n'y a pas une autre source de connaissance. [...] »

Alors je découvre un peu plus loin :

*Lettre de Jean-Paul Trystram à André Gide*

« 29 janvier.

« Haine du mysticisme... oui, sans doute. Et pourtant mon angoisse est d'ordre mystique. »

Puis, encore plus loin :

« Il y a toujours eu, en regard des satisfaits qui s'installent dans l'époque présente où ils prospèrent et s'engraissent, des esprits inquiets que tourmente une secrète exigence, que ne satisfait point le bien-être égoïste et qui préfèrent la marche au repos.

« Je vous demande pardon de vous écrire avec vos mots. Je pense parfois que le meilleur de moi-même c'est ce que j'ai reçu de vous. Et cependant vous êtes si loin, si loin. Ma pensée s'était endormie et voilà que vous l'avez réveillée. Ne m'abandonnez pas, même si je ne vous semble pas intéressant. Je sens de plus en plus ce qu'il y a de fou dans ces démarches vers vous. [...]

« Que les autres parlent de conversion, qu'ils voient un changement chez vous s'il veulent, il me semble au contraire qu'avant de savoir vos sympathies communistes vous m'aviez poussé vers elles. Dans la grande ferveur de ma première lecture de votre œuvre, je me souviens de réflexions sur une noblesse de l'intelligence remplaçant celle de l'argent. Que

chacun parte à zéro et que chacun ait en proportion de ce qu'il mérite. Telles étaient les idées qui germaient quand je vous découvrais.

« Depuis, je me suis demandé si le communisme n'était pas aussi bien un immense mysticisme in-admissible. Ils changent les valeurs, ils transforment les idoles, mais pourquoi plus croire en ces nouveaux dieux ? [...]

« Ne m'en veuillez pas trop. J'ai immensément besoin de vous. »

Plusieurs rencontres eurent lieu en 1934 et 1935, dont je n'ai pas conservé la trace précise, et il y eut quelques échanges de lettres.

*Lettre d'André Gide à Jean-Paul Trystram*

*1 bis, rue Vaneau, VII<sup>e</sup>  
Litré 57.69*

*30 oct. 34.*

*Cher Jean-Paul Trystram,*

*Quel plaisir j'aurais à causer avec vous si seulement je n'étais tout requis par mon travail. Pour le moment je crains trop de m'en distraire. Une conversation avec vous, je le sais, se prolongerait en moi, longuement, après que vous m'auriez laissé. Je remets à plus tard tout ce qui me serait le plus agréable ; je voudrais qu'on me crût aux antipodes et tâche d'oublier moi-même que je suis à Paris. Mais dès que je me serai libéré, vous êtes certainement de ceux que j'aurai le plus de plaisir à revoir. Ne croyez donc pas que je vous oublie et ne doutez pas de ma bien attentive affection.*

*André Gide.*

*Lettre d'André Gide à Jean-Paul Trystram*

*9 juillet 35.*

*Mon cher Trystram,*

*Trop fatigué pour vous écrire.*

*Je pars demain, tâcher de retrouver le sommeil.*

*Je vous embrasse bien affectueusement.*

*André Gide.*

En septembre 1935, interrompant à nouveau mes études en Sorbonne, je partis faire mon service militaire dans ce qui était déjà la coopération. Elle était alors réservée à une centaine de personnes devant enseigner dans les établissements français du Levant. La plus grande partie des places étaient occupées par de jeunes jésuites, mais quelques-unes étaient données à des protestants. Bien que d'origine catholique, j'étais recruté

alors comme directeur adjoint du Foyer des Jeunes de Beyrouth, amorce libanaise des YMCA américaines.

*Lettre de Jean-Paul Trystram à André Gide*

« À bord du *Lamartine*, 14 septembre 1935.

« Je voulais vous écrire pour vous dire mon départ. Dans 11 jours je pense être à Beyrouth, ayant vu pour la première fois : Naples, Athènes, Constantinople, Rhodes.

« Mais j'ai commencé plusieurs lettres sans réussir à en envoyer une. C'est un peu à cause de la dernière phrase de votre dernière lettre, je ne sais comment vous dire comme j'en suis resté bouleversé.

« Et ce soir, paresseusement installé sur le pont, il me semble que je me suis autorisé de cette phrase pour me jeter dans vos bras afin que vous me protégiez.

« Je commence aujourd'hui une étrange aventure. Je suis nommé au Foyer des jeunes de Beyrouth à un poste de défenseur de la vertu et de cette morale que personnellement je ne peux admettre.

« C'est une dernière expérience. Je veux aujourd'hui postuler Dieu et la religion chrétienne, et puis agir là-dessus, faire du *bien* socialement autour de moi.

« Et je ne suis pas certain que ce soit tout mensonge. »

Cette année fut fertile en découvertes et en rencontres. En juin 1936, j'étais invité à une conférence au Collège Protestant français par le pasteur E. Allégret, vice-président du Comité des Œuvres protestantes françaises, en tournée d'inspection. Je fis aussi la connaissance d'Émile Dana qui avait été l'ami d'André Gide, de J. Billard qui avait été ami de Jean Cocteau, et surtout d'Henri Seyrig, directeur du service archéologique du Levant qui devait orienter mes études par la suite.

Je voyageais beaucoup, de la montagne à la mer, de Baalbeck à Damas et à Palmyre, de Jérusalem à Amman, de Pétra à Tel Aviv, du Caire aux cataractes du Nil.

En même temps que je donnais des leçons de français au Foyer des Jeunes, je consacrais beaucoup de temps à la création d'une œuvre pour les enfants abandonnés avec un comité de notables libanais et américains.

À cette occasion, je m'étais plaint à André Gide du rigorisme un peu hypocrite des membres de mon comité...

*Lettre d'André Gide à Jean-Paul Trystram*

21 oct. 35

*Mon cher Trystram,*

*Votre lettre me gonfle le cœur. Et vous pourriez être si heureux là-bas ! Et vous pourriez apporter le bonheur à tant d'autres ! Cet amour, cette tendresse (et même la sensualité) pourraient, bien dirigés, mais acceptés, devenir si secourables et générateurs pour ces enfants...! Que d'aveuglement, de bêtise, d'incompréhension psychologique, dans ces prohibitions ! Vouloir supprimer ce qui est insupprimable, ce qui, bien compris, pourrait devenir un puissant ressort et amener sourire et beauté dans les plus tristes existences. Et au nom de quelles absurdes pudeurs...*

*Lorsque, durant la dernière année de la guerre, on dirigea sur le lycée de Saint-Germain (entre autres) les petits orphelins serbes réfugiés, on fut épouvanté de voir que ces pauvres enfants perdus, par grand besoin de tendresse, n'avaient rien de plus pressé que de se choisir, parmi leurs camarades français, des amis. On cria au scandale. On renvoya les Serbes en hâte, qui propageaient l'« immoralité » et les « mauvaises mœurs » parmi nous ; dignes des maisons de correction et de « relèvement moral » où on crut devoir les fourrer aussitôt. Il y eut des désespoirs, des suicides ; mais la morale fut sauvegardée. Tout cela est abominable.*

*Ah ! du moins si l'assurance de ma profonde sympathie peut vous être de quelque secours...*

*Je vous serre la main bien fort.*

*André Gide.*

[En marge :) *Votre famille n'est-elle pas de Dunkerque, n'êtes-vous pas parent de mon ami Pierre Herbart... à qui je fais lire votre lettre, sachant combien il peut vous comprendre.*

*Le foyer des jeunes donnait aussi des conférences publiques...*

*Lettre de Jean-Paul Trystram à André Gide*

[sur une carte d'invitation à une conférence intitulée : *Le déracinement volontaire en littérature : André Gide, 29 janvier 1936*]

*« Ici, on croit que je n'ai rien lu de vous !*

*« Et vous imaginez comme j'ai pu souffrir à cette mauvaise conférence faite par un brave homme, Président des Œuvres Protestantes au Levant, et Président du Comité du Foyer des Jeunes, et Président du Comité Fondateur de l'Union pour la Protection de l'Enfance au Liban (que nous venons de fonder et dont je fais partie !).*

« Il avait mis un col cassé désespérément haut et une cravate noire.  
 « Parfois il vous lisait et écorchait ses citations !  
 « J'ai cru que je n'allais pas pouvoir rester jusqu'à la fin, mais j'ai tenu.  
 « C'est triste, n'est-ce pas ! et si vous saviez quelles absurdes discussions cela a engendrées ! »

*Lettre d'André Gide à Jean-Paul Trystram*  
 [carte postale]

*Saint-Louis du Sénégal.*  
 7 avril 36.

*Fort intéressé par votre lettre ; je n'y puis répondre qu'en vous adressant mes souvenirs cordiaux.*

*André Gide.*

De retour à Paris, en octobre 1936, je repris mes études de philosophie en Sorbonne, que je complétais par l'apprentissage des hiéroglyphes à l'École des Hautes Études.

Je revis plusieurs fois André Gide, et je fis la connaissance de Pierre Herbart que je rencontrais dans les cafés de Saint-Germain-des-Prés. Il me poussait à envoyer un texte à Jean Paulhan pour *La N.R.F.*, texte qui fut poliment refusé :

*Lettre de Jean Paulhan à Jean-Paul Trystram*

« Le 10 mars 1937.

« Cher Monsieur,

« Merci de m'avoir fait lire ces pages. J'en aime le ton, la délicatesse à la fois et la rigueur. Que vous dire de plus ? Il est bien difficile de vous juger sur un texte si bref. Mais peut-être me direz-vous mieux un jour quels sont vos projets. Lisez, dans les prochains numéros de *la N.R. F.* les *Lettres à un jeune poète* de Rilke. Il me semble qu'elles s'adressent assez bien à vous (sauf que le mépris de l'"expression" y est peut-être un peu injuste).

« Je suis vôtre avec mes bons souvenirs.

« Jean Paulhan. »

Décidément, je n'étais pas destiné à la littérature, et l'essentiel de mon activité professionnelle fut consacrée à l'enseignement et à la recherche ; ma bibliographie comporte plus de quarante items, livres et articles techniques et rapports de missions pour quelques organismes officiels.

Ma correspondance avec André Gide se poursuivit régulièrement, plus calme que celle de l'année 1934.

*Lettre de Jean-Paul Trystram à André Gide, 27 novembre 1936*  
[conservée à la Bibliothèque Jacques-Doucet,  
dossier « Voyage en URSS »]

« 4 rue Guynemer, VI<sup>e</sup>

« Merci d'avoir écrit *Retour de l'URSS*. Enfin donc je me retrouve complètement d'accord ; je trouve des explications à ce qui me gênait tant dans votre abandon à l'orthodoxie communiste.

« Je n'ai plus besoin de relever minutieusement, comme lorsque j'étais à l'hôpital militaire de Damas, des phrases, des affirmations choquantes dans vos *Pages de Journal*.

« Mais croyez-vous que ceux-là qui vous avaient suivi renonceront aux passions politiques parce que vous avouez une méprise ? (Méprise ? en était-ce tellement une ?) Je crains, je vois déjà, que plutôt ils vous abandonneront. Là-bas on dira que vous êtes plein de préjugés bourgeois ; ici on vous reprochera de ne savoir ce que vous voulez. Et puis dans ces luttes politiques, où tous semblent jetés, qu'importe le raisonnement, seule la conviction compte qui est d'autant plus grande que l'esprit est plus faible.

« Communiste, comment ne pas l'être ? Mais personnellement, je crains de l'être à la manière de Platon. Dès qu'on passe aux réalités vivantes, soudain je me tais devant la complexité actuelle de la machine sociale, et puis mon ignorance est si grande.

« Il reste cette blessure de sympathie pour ceux qui souffrent. Mais la société me rejette parce que je n'ai pas la *même* façon qu'elle d'aimer .

« Comme je voudrais vous parler de mes "besprizornis" de Beyrouth, de ce que je faisais pour eux (et qu'ils ont déjà maintenant supprimé, en vertu de quoi ? pour quels principes ?)...

« Et j'espère toujours ; il vous suffirait de si peu pour tellement m'aider.

« Très respectueusement, je vous assure encore de ma bien pauvre amitié.

« Jean-Paul Trystram.

« Paris, 27 novembre 1936. »

*Lettre d'André Gide à Jean-Paul Trystram*

*Cuverville, 15 mars 37.*

*Mon cher Trystram,*

*Je sens bien que je ne pourrai me donner entièrement à mon travail, si urgent soit-il, tant que je ne vous aurais pas écrit. Votre nouvelle lettre vient augmenter mes remords de n'avoir pas répondu à la précédente ; je l'eusse fait au plus tôt si j'avais su trouver de quoi vous redonner joie, espoir et confiance en vous-même. Hélas ! vous savez de reste que rien de tout cela ne peut nous venir du dehors. Je me persuade, à bien relire vos deux lettres, que votre état physique est en grande partie responsable de votre défaillance morale. Je sais par expérience de quoi dépendent souvent les couleurs sombres de nos pensées. Le raisonnement n'y peut rien. Dans une conversation, que pourrais-je vous apporter d'autre que ma sympathie ? Il ne me semble pas qu'elle puisse suffire ; et même elle peut avoir ce danger d'encourager votre tristesse. Mais celle-ci me paraît due également, en grande partie du moins, à votre désœuvrement. Vous vous abandonneriez moins complaisamment à cette tristesse si vous pouviez sentir qu'elle « tire à conséquence » et compromet le bonheur d'autrui — si vous vous sentiez plus responsable.*

*Peut-être ce que je vous dis ici vous fera-t-il hausser les épaules.*

*Excusez-moi de vous parler ainsi. C'est votre lettre qui m'y invite. Tout à la fois je voudrais vous aider, et je sens ma maladresse à le faire.*

*Du moins ne doutez pas de mon affection.*

André Gide.

*Lettre d'André Gide à Jean-Paul Trystram*

*l bis, rue Vaneau, VII<sup>e</sup>*

*Invalides 79 27*

9 déc. 37.

*Mon cher Trystram,*

*Heureux des bonnes nouvelles que vous me donnez, je m'associe de tout cœur à votre joie et vous sais gré d'avoir senti le besoin de m'en faire part.*

*Devant quitter Paris demain et harcelé par les préparatifs du départ, je ne puis que vous serrer la main en hâte, mais bien affectueusement.*

André Gide.

*Merci pour cette lettre de Pierre Louÿs, qui m'avait été dérobée.*

*(J'avais racheté dans une vente une lettre que je m'étais empressé de renvoyer à son destinataire.)*

En juin 1939, j'avais enfin terminé une licence d'enseignement de philosophie et un diplôme d'Études Supérieures sur *Les Cultes gréco-égyptiens en Gaule*, sorte de catalogue de tous les objets laissés par les légions romaines qui se retrouvent dans les musées français. Mobilisé

comme brancardier à l'infirmerie du 109<sup>e</sup> régiment d'infanterie, je partis sans enthousiasme en Alsace.

Ayant envoyé à André Gide un texte dont je ne me souviens pas, je reçus la lettre suivante :

*Lettre d'André Gide à Jean-Paul Trystram*

40, rue Verdi  
Nice

29 janvier 40.

*Mon cher Jean-Paul T.,*

*Ne vous chagrinez pas si je vous renvoie ces pages — que pourtant je vous remercie de m'avoir communiquées ; mais je crois inutile de les envoyer à Paulhan, qui ne les prendrait sûrement pas — et elles risquent de s'égarer au cours de mes déplacements.*

*Votre lettre me parle de grands projets de travail futur, pour lesquels je vous adresse mes vœux bien cordiaux. Les pages que voici sont de nature à intéresser surtout ceux qui vous connaîtraient déjà quelque peu d'autre part. Je ne vous conseille pas de les livrer d'abord.*

*Trop occupé par ailleurs pour vous en parler longuement ; mais ne doutez pas de ma sympathie attentive.*

*André Gide*

Pendant l'interminable trêve de la « drôle de guerre », je comblais mes loisirs forcés en faisant une étude thématique du *Journal* de Gide, dont voici les premières lignes :

« Ceci ne vise qu'à être un article de guerre, écrit seulement parce que l'état de mobilisé empêche l'espoir d'une plus grande œuvre et parce que le soldat d'infanterie ne peut porter avec lui qu'une bibliothèque réduite. Toute lecture est ici heurtée, perpétuellement interrompue, faite dans le bruit et l'agitation, parfois avec des préoccupations trop pressantes pour trouver le calme nécessaire ; d'autre part, il faut éclairer le journal par l'œuvre, et inversement, mais il n'est pas possible de se reporter au texte, et ma triste mémoire ne me donne pas de chaque livre de Gide un souvenir absolument précis où puiser.

« Et cependant, si je cherche à écrire cet article, c'est que la préoccupation de l'esprit de Gide m'habite, c'est que je sens trop souvent ma pensée liée à la sienne, parfois identique, c'est que j'ai besoin de m'expliquer un peu avec lui. Peut-être est-ce Gide que j'ai cherché dans le *Journal*, peut-être est-ce moi-même. »

La Campagne de France arriva avant que mon étude soit terminée, et

d'autres mieux que moi ont, depuis, analysé le *Journal*.

Mon régiment restait en arrière-garde de l'Alsace, à Bergerac ; enfin démobilisé, j'étais désireux de m'éloigner de la France occupée et je débarquai à Alger, où je restai jusqu'en juillet 1941 avant de revenir à Paris pour des raisons familiales .

Reprenant, sans grand espoir de succès, la préparation d'une agrégation, je complétais une activité de professeur dans une institution privée par l'étude du chinois. J'avais comme condisciple François Fourcade, qui devint bientôt un ami et dont la femme épouserait plus tard Gérard Philippe. Ils habitaient une pension de famille de la rue Servandoni que j'ai beaucoup fréquentée ; ses hôtes les plus marquants étaient l'actrice Hélène Duc et la future Juliette Gréco. On y rencontrait d'étranges visiteurs du soir à l'accent britannique fortement prononcé qui, après avoir été parachutés ou être tombés dans la campagne française, retourneraient en Grande Bretagne par les voies secrètes de la Résistance.

À la même époque, Mme Catherine Gide réunissait parfois des amis rue Vaneau et elle nous faisait passer des vieux films de Charlot. Je rendais aussi très souvent visite, de l'autre côté du palier, à la petite Dame. Je lui conserve un souvenir très reconnaissant. Son intelligence et sa sensibilité toujours en éveil formaient un contraste bien rafraîchissant avec les rigueurs d'une guerre qui n'en finissait pas.

Dès la libération de Paris, j'ai redemandé un poste à l'étranger, et on m'a envoyé à Beyrouth, où je ne devais rester que quelques mois. Massignon m'incita bientôt à quitter Beyrouth pour aller enseigner plutôt à Kaboul.

Les moyens de transport étaient fort déficients à la fin de la guerre, et j'ai dû suivre un long périple pour aller de Beyrouth à Kaboul, sans compter un bref crochet par Paris. C'est ainsi que je me suis trouvé en Égypte, dans l'attente d'un bateau pour Bombay d'où je pourrais rejoindre Kaboul par le train de Peshawar et les autocars qui traversaient la passe de Khiber.

Je devais retrouver André Gide tout à fait par hasard en Égypte. Il visitait, à Nag Hamdi, une sucrerie que je visitais aussi. Je me souviens d'une soirée passée à la maison d'hôtes de la sucrerie, au cours de laquelle nous avons joué aux échecs. Le lendemain, nous visitions les champs de cannes, et je pouvais, une fois de plus, admirer la qualité exceptionnelle de l'attention qu'André Gide apportait au spectacle extérieur. J'ai encore quelques mauvaises photographies de cette visite ; sur l'une d'elle on aperçoit Gide, la tête penchée, observant un jeune porteur de cannes.

Le *Journal* conserve une trace de cette rencontre :

*Journal d'André Gide, 24 février 1946*

À Nag-Hamadi où je retrouve le charmant accueil du docteur Girardot et de Mme Girardot, dont j'avais gardé si bon souvenir. Rencontre inopinée de Jean-Paul Trystram que je retrouve avec un vif et profond plaisir. Il se rend en Afghanistan, pour occuper un poste de professeur à Kaboul ; nous accompagne dans une tournée à travers les champs de cannes à sucre et jusqu'au barrage.

Hier soir je reçois cette lettre d'un inconnu : Bernard Enginger, significative au point que j'en veux consigner ici copie :

« Voilà cinq ans que je désire vous écrire. Je découvrais à cette époque vos Nourritures terrestres ; j'avais 17 ans. Je ne saurais vous dire combien j'ai été bouleversé. Depuis je n'ai plus été le même. Je veux ici vous dire mon respect et mon admiration. Des centaines de lettres pareilles à celle-ci ont dû vous parvenir. Ce n'est pas seulement cela que je voulais vous écrire.

« Je me suis battu cinq ans contre vous. Votre Ménélaque sait dire : "Quittez-moi". C'est trop facile. J'ai lutté contre cette tyrannie spirituelle que vous exercez sur moi. Je vous aimais et certains passages de vos livres m'ont aidé à vivre dans les camps de concentration. J'ai puisé chez vous la force de m'arracher au confort bourgeois et matériel. J'ai cherché avec vous "non point tant la possession que l'amour". J'ai fait une table rase pour être neuf à la loi nouvelle. Je me suis libéré. Cela ne suffit pas. "Libre pour quoi ?" C'est la terrible question. Je me suis enfin détaché de vous, mais je n'ai point trouvé de nouveaux maîtres, et je reste pantelant. L'effrayante absurdité des Sartre et des Camus n'a rien résolu et n'ouvre que des horizons de suicide.

« Je vis encore avec tout ce que vous m'avez appris. Mais j'ai soif. Tous les jeunes ont soif avec moi. Vous pouvez quelque chose. Et pourtant je sais que l'on est seul, toujours.

« Je n'attends pas de vous une solution collective. Chacun doit trouver son chemin qui n'est pas celui du voisin. Mais une lueur de vous pourrait indiquer le sens qu'il faut prendre... S'il y a un sens.

« Oh ! Maître... Si vous saviez le désarroi de toute notre jeunesse... Je ne veux pas abuser de votre temps. Je n'ai pas dit tout ce que je voulais dire. Il y aurait trop à dire.

« C'est un appel que je vous lance. Pardonnez ma maladresse : je sais que vous n'aimez pas la sympathie.

(En note, allusion évidente à ma phrase des Nourritures : « Non point la sympathie : l'amour. »)

« Je veux vous dire quand même toute mon immense admiration et l'espoir que je mets en vous.

« Croyez, Maître, à mes sentiments très fidèles et respectueux.

« Bernard Enginger.

« Hôtel de Paris, Le Caire

« (Jusqu'au 27 février)

« en partance pour Pondichéry »

Il va prendre à Suez le même bateau que Trystram, qui gagne l'Afghanistan par les Indes. Je confie à celui-ci une première lettre hâtive, qui ne me satisfait guère ; puis, à tête plus reposée, écris ceci, sans grand espoir de pouvoir atteindre encore B. E. au Caire — et c'est pourquoi j'en prends copie.

« Cher Bernard Enginger,

« Pressé par le départ de Trystram, je vous écrivais trop précipitamment hier soir. Voici plutôt ce que j'aurais dû vous dire :

« Pourquoi chercher de "nouveaux maîtres" ? Catholicisme ou communisme exige, ou du moins préconise, une soumission de l'esprit. Fatigué par la lutte d'hier, les jeunes gens (et nombre de leurs aînés) cherchent et pensent trouver, dans cette soumission même, repos, assurance et confort intellectuels. Que dis-je ? Ils y cherchent même une raison de vivre et se persuadent (se laissent persuader) qu'ils seront de meilleur service et assumeront leur pleine valeur, enrôlés. C'est ainsi que, sans trop s'en rendre compte, ou ne s'en rendant compte que trop tard, par dévouement — ou par paresse — ils vont concourir à la défaite, à la retraite, à la déroute de l'esprit ; à l'établissement de je ne sais quelle forme de "totalitarisme" qui ne vaudra guère mieux que le nazisme qu'ils combattaient.

« Le monde ne sera sauvé, s'il peut l'être, que par des insoumis. Sans eux, c'en serait fait de notre civilisation, de notre culture, de ce que nous aimions et qui donnait à notre présence sur terre une justification secrète. Ils sont, ces insoumis, le "sel de la terre" et les responsables de Dieu. Car je me persuade que Dieu n'est pas encore et que nous devons l'obtenir. Se peut-il rôle plus noble, plus admirable, et plus digne de nos efforts ?

« P. S. — Oui, je sais bien, j'écrivais dans mes Nourritures : "Non point la sympathie : l'amour." Mais moi aussi, le premier, j'ai, suivant mon propre conseil, "quitté mon livre", et passé outre. Même à soi-même, il importe de ne point s'attarder. »

*Lettre de Jean-Paul Trystram à André Gide*

[Bibliothèque Jacques-Doucet, dossier « Témoignages — Influence »]

« Mer Rouge, 2 mars 1946.

« Comme c'est bien de vous rencontrer ainsi, impromptu ; et comme cette dernière rencontre a été heureuse ! Vous rencontrer est toujours un événement pour moi, et plein d'enrichissements. Si j'avais su plus tôt où vous trouver, j'aurais peut-être, refoulant ma timidité, cherché à vous rejoindre ; mais je doute que notre rencontre eût été plus manifestement favorable. Je vous ai souvent envoyé des appels presque désespérés, maintenant le temps a passé, mon inquiétude moins brouillonne cherche à s'exprimer avec plus de précision ; mais il y a encore des périodes confuses, mauvaises, où je voudrais pleurer comme un petit garçon et vous demander de me serrer sur votre poitrine ; je sortais d'une de ces périodes quand je suis arrivé en Égypte et votre accueil m'a décidément remis sur le bon chemin. C'est là ce que j'aime tant en vous : l'exemple que vous êtes à mes yeux et, plus encore que les mots et les phrases que vous avez mis dans vos livres, c'est vous-même, votre vie, votre pensée qui me sont précieuses. Et certes vos livres vous camouflent peut-être, mais à la fois vous dévoilent et peut-être aujourd'hui est-ce encore au *Journal* que je reviens le plus souvent, le désirant parfois plus intime encore. Et vous voir visiter une mélangerie est d'un enseignement considérable ! Oui, le scribe était beau et ces admirables bêtes... et, à vos côtés, je n'aurais manqué d'apercevoir aussi le marché aux chameaux... et vous auriez encore à m'apprendre mille choses à observer.

« J'aime aussi que vous m'avez apporté ces petits jeux et j'aime que je m'y sois tout naturellement intéressé. Parfois, il m'est arrivé de m'agacer en trouvant ma pensée et ce que j'écrivais tout plein de votre pensée et de vos écrits. Était-ce mimétisme ? ou copie ? Mais un jour j'ai retrouvé des papiers écrits alors que je n'avais encore rien lu de vous, et ils étaient déjà "Gidiens" ; dès lors il fallait parler de sympathie. Pierre Herbart m'a dit que sur certains points aussi je vous ressemble. Et je n'ose vous écrire tout cela que parce que je vais m'enfermer en Afghanistan.

« Maintenant aussi je ne crains plus d'écrire, je sais que ce que je fais sera très différent de ce que vous avez fait et ne sera pas seulement une pâle copie. Et je ne saurais vous écrire d'autres lettres que de vous envoyer un manuscrit quand il sera terminé.

« Mais je vous l'ai dit à Nag Hamadi, j'ai bien trop d'affection et de respect pour vous et de désir de vous lire encore pour ne pas admettre et comprendre que vous ayez mieux à faire que me lire.

« Merci pour tout ce que vous m'avez permis d'être, et merci pour cet-

te dernière rencontre.

« Jean-Paul Trystram.

« c/o Légation de France  
« Kaboul, Afghanistan »

Le voyage jusqu'à Bombay fut l'occasion de connaître Bernard Enginger qui est devenu un ami très fraternel et je suis reconnaissant aussi à André Gide de favoriser ainsi certaines rencontres. Bernard Enginger était le neveu du dernier Gouverneur français de Pondichéry, et je me demande s'il n'existe pas à la bibliothèque Jacques-Doucet une correspondance qu'il serait intéressant d'extraire des dossiers. C'était un être attachant, dans son inquiétude et sa difficulté à trouver un sens à sa vie. Étant entré très jeune dans la Résistance et ayant souffert dans un camp de concentration allemand, il ne s'est jamais remis de ces profonds traumatismes. Après avoir cherché refuge dans l'hindouisme et une fausse satisfaction dans les paradis artificiels, il a circulé à pied sur les routes des Indes, il a passé un moment chez moi à Kaboul en quête de désintoxication. Plus tard, il a été chercher en Guyane de nouvelles aventures. Après la lettre suivante, je n'ai plus eu aucune nouvelle de lui :

*Lettre de Bernard Enginger à Jean-Paul Trystram*  
[papier à lettre de la CGT French Line, par avion]

« À bord, le 24 mars 51.

« Cher Jean-Paul, je suis resté si longtemps sans t'écrire et je me fais un vif reproche, car le contact est difficile à garder à travers cette correspondance désordonnée. Peut-être cela t'est-il égal mais je tiens beaucoup à ce contact.

« Il y a cinq ans presque jour pour jour, nous faisons route ensemble vers les Indes, de Suez à Bombay... Maintenant, je pars seul pour la Guyane où je serai dans quelques jours. Je pars à l'"aventure", sans situation, ne connaissant personne là-bas, avec cinq mille francs en poche. J'ai entendu dire que c'est un pays inexploité et que l'immense forêt vierge recèle toutes sortes de richesses. "Faire fortune" ne m'intéresse pas, mais je veux me mettre à l'épreuve, que ce soit la Mer, le Désert ou la forêt vierge. J'espère bien trouver là le "climat" qui m'aidera à faire jaillir la source profonde de mon être. Bien sûr, l'illusion est peut-être grande de croire qu'un changement de "décor" apportera une transformation intérieure — tout cela ressemble un peu à Monsieur Jourdain qui se faisait apporter une robe de chambre "pour mieux entendre la musique"... Mais il ne s'agit pas tellement d'une transformation intime que de l'accomplissement d'une force obscure, d'une sollicitation intérieure que je relie à

mon enfance, et je me découvre essentiellement le même que cet enfant passionné qui courait à travers les champs de ronce, le même qui se jetait à corps perdu dans la Résistance. Mais il semble que tous ces actes — identiques par leur dynamisme, par leur élan — s'intériorisaient peu à peu et que je m'approche inexorablement de ce cœur central qui me brûle. Comme je te l'ai souvent dit, je crois que l'expérience de la mort, l'expérience de cet effroyable ÉCHEC que j'ai vécu au camp, ont du même coup introduit une exigence, une fièvre, une soif inaltérable dans ma vie, en même temps qu'elles ont fait de moi un être séparé. Oui, la mort est devenue comme le levain secret de ma vie. Mais je ne suis pas hypnotisé par la mort — bien plutôt je sens en moi une terrible vie, une volonté de lumière d'autant plus grande que j'ai été ébloui par la mort et c'est à ce seul prix que je peux espérer vivre, détruire cette mort qui continue de vivre en moi comme un chancre.

« Alors, je sens toujours au fond de moi cette nécessité d'une "situation limite", le besoin de me pousser à bout, de me coller au pied du mur pour trouver enfin le néant ou la plénitude, pour réhabiliter les autres et moi-même de ce bouleversant échec que j'ai vécu au camp, pour retrouver enfin un contact avec les autres dont je me sens séparé — car je me sens comme une source scellée, je suis toujours de l'autre côté de la barrière, l'étranger qui regarde vivre les autres à travers le grillage de cette voiture cellulaire qui me conduisait à la gestapo — et c'est infernal.

« J'éprouve le besoin de t'écrire tout cela pour rompre un peu cette zone de silence qui m'entoure, et puis, dans toute cette débâcle de valeurs et de raisons, je continue de croire en l'Ami. J'ai besoin de me sentir un lien, si minime soit-il, avec toi, malgré toi peut-être...

« Pour reprendre les choses où elles en étaient lors de ma dernière lettre, il faut encore te dire que pendant ces six derniers mois j'ai travaillé, à Paris, dans un organisme international appelé le "Congrès pour la Liberté de la Culture" ; l'esprit de ce Congrès m'avait séduit, j'y avais une assez belle "situation". Mais peu à peu je me suis aperçu que l'activité ne répondait pas à la réalité des choses et que tout cela n'était que camouflage pour des combines politiques et militaires sur le plan international. J'ai donc démissionné.

« Après tout, je serai peut-être toujours une sorte de vagabond, de nomade. Il me semble que depuis mon arrestation, j'ai toujours vingt ans, j'aurai toujours vingt ans.

« Bien sûr, je suis toujours sollicité par le démon d'écrire, mais c'est tellement difficile de vivre et d'écrire à la fois. Je crois que c'est trop facile de mettre un point final à son livre en tuant le héros pour plus de commodité. Je n'imagine pas que je puisse faire autrement que d'inscrire

ce point final à ma vie.

« Je voudrais que nous gardions un contact... »

Mon séjour à Kaboul devait durer jusqu'en 1948, d'abord comme professeur au lycée Isteklal de Kaboul, puis comme membre de la Délégation Archéologique Française en Afghanistan. Je voyageais alors beaucoup, tant en Afghanistan qu'aux Indes. Je fis même un voyage en Chine, où je retrouvai mon amie, la future Anne Philipe.

Pendant toute cette période, je n'ai reçu qu'une lettre de Gide (carte postale adressée à *Monsieur J.-P. Trystram, Légation de France, Kaboul, Afghanistan*, CP Peshawar G.P.O., 11.IV.46, CP afghan illisible) :

*Lettre d'André Gide à Jean-Paul Trystram*

Beyrouth,  
31 mars 1946.

*Cher Trystram,*

*Je reçois avant de quitter l'Égypte votre excellente du 2 mars, en même temps qu'une de Enginger. Vous suivais en pensée... Et ce billet est pour vous redire mon attentive sympathie.*

*André Gide.*

*Ah ! oui... oserais-je vous donner l'adresse de mon petit ami Roger Pinson (comme l'oiseau)*

*c/o Monsieur Clavel  
rue Ghazzaoui — Immeuble Coueri  
Beyrouth*

*Quelques timbres de l'Afghanistan rendraient fou de joie cet enfant.*

Je n'ai évidemment pas manqué d'envoyer les timbres demandés, et j'ai reçu une lettre du Roger Pinson, qui me remerciait vivement et m'annonçait qu'il quittait Beyrouth pour retrouver son père au Caire.

De retour d'Afghanistan, je me rendis au Maroc, où allait débiter ma vie professionnelle. En passant par Alger, je rencontrai André Gide avec la petite Dame, une dernière fois.

*Les Cahiers de la petite Dame, t. III, p. 327, 1er mars 1945*

« Un peu avant le dîner, visite de Trystram que j'avais beaucoup vu à Paris : authenticité, simplicité, tout de suite la conversation est aisée et intéressante. Ils tombent d'accord tous les deux sur l'influence grandissante que les Dominicains prennent sur la jeunesse. »

Renvoi en note 258 : « Jean-Paul Trystram (né en 1912) est aujourd'hui

d'hui professeur d'urbanisme à l'Université de Paris I. »

Cette note n'est pas tout à fait exacte : j'ai été professeur dans l'enseignement supérieur, d'abord en province puis à Paris à l'université de Paris I (Panthéon-Sorbonne). Je me suis successivement intéressé à la sociologie du travail, à l'urbanisme et à l'aménagement du territoire, aux banques de données statistiques et aux banques d'images sur ordinateur, et enfin aux applications de l'informatique aux sciences humaines. Comme tout professeur, j'ai été plusieurs fois appelé en mission dans des pays étrangers et j'ai participé aux travaux de commissions scientifiques et à des congrès nationaux ou internationaux.

Au cours de mon séjour au Maroc, j'ai retrouvé la trace d'André Gide, principalement à Fez où je fis la connaissance de Robert Levesque dont je pus apprécier à mon tour l'érudition et la finesse au cours de plusieurs voyages en Italie, en Espagne et au Portugal.

Entrant maintenant dans ma quatre-vingtième année, il était temps de répondre à l'appel de l'Association des Amis d'André Gide et de rassembler mes souvenirs sur le personnage qui aura probablement eu le plus d'importance dans ma formation. Je lui reste profondément reconnaissant de m'avoir aidé dans les périodes de crise de ma jeunesse et de m'avoir appris à toujours rester attentif aux êtres et à exiger, autant que possible, de moi-même une constante marche en avant.

*Paris, printemps 1992.*

*une date à retenir :*

**samedi 14 novembre 1992**

***assemblée générale annuelle  
de l'AAAG***

***toutes les précisions  
(heure, lieu, programme)  
seront données dans le prochain BAAG***

ROBERT LEVESQUE

# Journal inédit

CARNET XX<sup>1</sup>  
(6 décembre 1936 — 28 février 1937)

*Commencé à Paris le 6 décembre 1936.*

... Commence à aller mieux, après plusieurs jours de fièvre, puis de faiblesse. Beaucoup de visites. Lu du Chamfort ; mais incapable de travail. Assez bien supporté mon immobilité ; je ne suis pas malheureux, puisque mon espoir, mon voyage en Russie, va se réaliser. J'ai bien du temps dans mon lit pour y songer.

Deux visites de Mme Payart. D'abord un soir, puis le lendemain matin. Femme encore jeune, imposante, d'un blond roux ; un accent étranger. Me fait le premier soir un tableau affreux de la vie à Moscou : « J'aime mieux vous prévenir de la vie austère qui vous attend ; que vous ne me disiez pas ensuite : Je m'ennuie. Vous n'aurez pas de cafés, là-bas ; le cinéma, vous irez une fois et n'y retournerez plus ; mais au contraire l'opéra, les ballets sont très beaux, ainsi que les concerts. Vous ne verrez personne ; nous-mêmes ne voyons que des Russes qui sont autorisés ; les autres n'ont pas le droit de parler aux étrangers. Il n'est pas rare de donner un rendez-vous à un Russe et de l'attendre en vain : on l'a fait disparaître.

» Dans les magasins, vous ne trouverez rien ; il faut tout apporter de France ou faire venir par la valise. Mais vous ne manquerez de rien à la maison ; nous habitons un petit hôtel (description de la chambre, communiquant avec celle de mon élève)... Vous serez beaucoup avec le petit. Vous jugerez de sa force ; établirez un programme. Il se lève à 8 heures,

---

1. Les cahiers I à XIX ont été publiés dans les n<sup>os</sup> 59 à 66, 72, 73, 76, 81 et 94 du BAAG.

commence le travail à 9. Son père voudrait qu'il travaille toute la journée, mais je n'y tiens pas. Il fait en dehors de la maison du patin, de la gymnastique, des travaux manuels ; il va voir ses petits amis. Je voudrais que vous soyez un camarade pour lui. C'est un enfant curieux, qui pose beaucoup de questions... Quant à l'habillement, je vous donnerai ce qu'il faut pour vous munir de fourrures et de lainages les plus épais que vous puissiez trouver. D'ailleurs, quand il fait très froid, on ne sort pas.

» J'ai amené Jean-Louis qui a grande envie de vous voir. » On l'appelle (sa gouvernante, restée avec lui au salon, l'amène). La première impression est très bonne ; œil réveillé ; front presque trop intelligent. Ma sympathie naît aussitôt.

Nouvelle visite le lendemain. On s'inquiète de ma santé (serai-je remis ? N'aurai-je pas de rechute ?). Je m'aperçois qu'on tient à moi. Mais le tableau de la veille était si noir que Maman dit ne pas voir mon intérêt d'aller si loin (d'autant plus que les mille francs que j'ai demandés ont paru excessifs, pour la raison que je n'aurai rien à dépenser là-bas ; on me remettra quelques roubles d'argent de poche pour le théâtre... où naturellement il ne faudra pas aller tous les soirs. Au demeurant je serai libre dès 20 h, prenant mes repas seul avec l'enfant).

Les objections de Maman portent ; on m'assure aussitôt que rien n'est plus intéressant pour un esprit curieux que ce pays neuf : il n'y a qu'à ouvrir les yeux, etc. D'ailleurs ce n'est pas si loin ; on peut venir en trente-six heures ; on peut téléphoner. Et, naturellement, nous parlerons de vos heures de loisir. (M. Payart a demandé son déplacement et pourrait n'être plus en Russie que pour quelques mois...) On paraît décidé à m'emmener en janvier ; le petit revient dans ma chambre ; nous causons ; je lui fais faire une dictée ; il travaille très lentement, mais c'est qu'il réfléchit. Belle différence avec mon précédent pupille.

Mme P., bien qu'autoritaire, est peut-être accommodante..., mais je préférerais m'entendre avec son mari. Leur terreur commune est d'avoir des histoires ; il leur faut donc un précepteur sérieux, qui se surveille, etc. On forme le projet que j'aie passer trois jours dans leur campagne des Ardennes, à Noël, pour prendre contact.

Visite de Mme D., mère de mon ancien élève. Tout le monde — et lui-même — est désolé que je ne vienne plus. Mon adénite est un prétexte heureux pour tout cesser... J'ai refait une partie de mes classes primaires avec ce gosse, ce qui prépare fort bien mon nouveau préceptorat. On reconnaît que le petit a fait de grands progrès ; je me désespérais au contraire du manque de résultats... On vient me consulter sur son avenir, etc. Je suis tout ému (effet de la fièvre, peut-être).

Visite de Gide. Il aimerait pour sa part faire une petite maladie qui l'oblige à rester tranquille.

Me parle des lettres très étonnantes que Martin du Gard écrit de Nice. *L'Été 1914* vient de paraître ; pour rien au monde il ne voudrait venir à Paris ; il parle de quitter Nice, où il est trop connu, pour Tunis (Gide lui a déconseillé..., préférerait Marseille ou Toulon). Martin du Gard souffre de dépression, de crainte, et d'ennui, lui qui ignorait ce sentiment...

Gide se réjouit fort que la Russie enfin marche. Son rêve serait d'y retourner ; lui aussi conseille la prudence. Ce que m'a dit Mme P. serait à peine exagéré (Gide me cite le mal qu'avait Boukharine pour lui parler à Moscou). La crainte de Gide est qu'après son livre les portes, là-bas, ne lui soient fermées. Dès à présent, il y a un mot d'ordre parmi les communistes, de ne pas le lire, de n'en pas parler.

À Moscou, il possède beaucoup d'argent : ses droits d'auteur. « Je suis plus riche en Russie qu'en France, dit-il. J'aimerais te donner un pouvoir sur cet argent ; ainsi tu aurais de l'argent de poche. Le seul ennui serait qu'ils aient mis l'embargo là-dessus — ou bien que ma recommandation te compromette. J'en parlerai à Pierre Herbart, qui est très au courant et que d'ailleurs je t'envverrai pour te parler de Moscou. Ah ! je te recommande le Parc de la Culture... Comme tu seras certainement filé, mieux vaudra sans doute que tu ne saches pas le russe. Même sans le parler, tu auras, rien qu'en te promenant, bien des occasions de t'instruire... »

Gide, dans quelques jours, partira pour Cuverville. Auparavant, il termine, avec une commission d'écrivains nommés par le ministère, des listes d'auteurs de notre littérature à envoyer à l'étranger. Ils disposent de vingt-sept millions. Gide est ainsi en contact avec Jacques Madaule, avec qui il s'entend au mieux.

Visite matinale de Houang <sup>1</sup>, jeune philosophe chinois, débarquant de Lyon. Il arrive affolé. Disons qu'à l'Institut franco-chinois de Lyon — j'ai pu le remarquer — l'aménité entre étudiants n'est pas grande. Ils se méfient les uns des autres, ils s'espionnent, ils se jalouent... J'ai eu plusieurs exemples de leurs mesquineries. Comme j'en parlais à un futur missionnaire, il me répondit : « C'est cela le paganisme ; ces gens ignorent la charité ; ils sont encore sous le règne de Satan... »

Toujours est-il que voici Houang récemment licencié de philosophie et préparant son doctorat. Ainsi fera-t-il à Pékin un brillant professeur d'université. Mais il y a ses collègues chinois qui, paraît-il, n'ont jamais passé une licence classique ; ils se contentent de faire une thèse et de

---

1. Retrouvé en 1947 à Royaumont, devenu oratorien. [Note de R. L.]

rentrer à Pékin. Houang leur serait donc supérieur. C'est ce qu'il ne faut pas. D'où un *complot*. On le traite d'espion ; on veut le déshonorer. On serait capable d'entrer dans sa chambre, de le précipiter dans le jardin du haut des rochers, de lui crever les yeux, etc.. Il raconte cela en pleurant. Sa seule ressource était de venir à Paris, essayer d'y préparer sa thèse. La crise de persécution me parut nette (mais sans doute justifiée au départ). Ce n'est pas le premier cas de paranoïa que je note chez un Chinois. Ce garçon-ci, philosophe très doué pouvant dévider inlassablement les systèmes (au point que parfois je me demandais s'il était intelligent), souvent me confia des scrupules : son devoir, alors que la Chine est en danger, était-il de rester en France ? Il me prenait les mains ; il était dans l'angoisse. Ce qui me frappa le plus, ce fut son inquiétude sur les femmes. Il se perdait dans des désirs platoniques. Un jeune puritain n'aurait pas eu de plus grande horreur de la chair, des sentiments plus refoulés que ce Chinois.

13 décembre.

Gide est venu, tout à l'heure, un instant. Il arrivait du Museum, où il voulait faire accepter dans la mission Urbain le frère de mon ami Queneau. Ainsi ce garçon irait chasser les grands fauves en Indochine. Il est temps, paraît-il, de le séparer de sa famille...

Gide vient de voir Green, qui s'est beaucoup enquis de moi (j'ai été épouvané de son alarmisme en politique ; cela tient à son caractère, dit Gide).

Quant à Herbart, il trouve impossible et dangereuse l'idée que j'aie toucher de l'argent à la *Pravda*. Scandale pour l'ambassade ; alarme pour la Guépéou. Il faut y renoncer. Cet argent sera perdu pour tout le monde. Presque un million. Gide trouve amusant que son livre lui revienne si cher. Il pense ne plus jamais pouvoir retourner en U.R.S.S.. Mais il tient à ce que de là-bas je lui écrive... Selon Herbart, il est bien probable que je ne pourrai parler à aucun Russe ; que je serai tenu à l'œil. La Guépéou est, paraît-il, incroyable.

Gide a revu John, qui dirige une sorte de bibliothèque pour étudiants. Il l'aurait même fondée. Il se montre organisateur. Il demande cinquante volumes à la NRF ; Alcan, Rieder ont déjà envoyé, paraît-il, les albums les plus coûteux. Gide se promet d'y aller voir... John et France ont si mauvaise mine qu'il va tâcher de les aider.

... Gide partira dans huit jours pour la Suisse, où il passera les vacances de Noël avec Catherine. Il tâchera d'être rentré avant mon départ. « Je t'aime bien, dit-il, ne m'oublie pas. »

14 décembre.

Visite de Houang. « Trois choses importantes chez nous, dit-il : la face, la famille, le favoritisme. Quand deux Chinois se parlent, ils ne se disent pas la vérité (il ne faut pas briser la face). Quand deux Chinois se parlent, *ils ne se croient pas* (on mépriserait un homme disant la vérité). »

Je suppose que les Chinois se détestent entre eux-mêmes — encore qu'ils aient peu de vie individuelle, étant absorbés par la famille.

« Hier, me disait Houang, j'assistais à une réunion de la société des étudiants chinois. Nous étions trois cents. Chaque année, l'ambassade envoie de l'argent à la société. On faillit se battre. Les uns s'accusaient d'espionnage au profit du Japon. D'autres déclaraient leur fidélité en se frappant la poitrine. Les plus grands sentiments étaient étalés ; mais, au fond, personne ne s'en souciait, on ne pensait qu'à l'argent, il ne s'agissait que de lui — dont le nom ne fut pas une fois prononcé. »

Le manque d'expression des visages rend impossible — même à un Chinois — de les percer. Houang a maintenant horreur de ces mœurs. « Je suis, dit-il, devenu cartésien ; j'ai appris à penser clairement. »

Il me parle aussi des compliments flatteurs que les Chinois s'adressent sans en croire un mot... Quant au culte des ancêtres, on n'y croit pas ; on fait semblant d'y croire pour que vos descendants à leur tour vous honorent. Ce qui perd la Chine, selon Houang, c'est le manque de croyance (les missionnaires, en Chine, deviennent menteurs).

18 décembre.

On est venu ce matin me couper la barbe ; elle me donnait un certain air de spiritualité... À chaque fois, Gabilanez me trouvait un aspect plus « convenable ». Elle me donnait surtout l'air plus malade que je ne suis...

Visite de Baruzzi, arrivant de Roure. Nous nous y promenons. Ungaretti arrivait d'Argentine dont il fait des descriptions suffocantes (les nuages, les oiseaux) ; il est seul à voir certaines choses (qui ne sont pas...). Baruzzi a rencontré là-bas Schwob, qui ne croit plus à la république, et point au comte de Paris qui ne veut pas du Sacré-Cœur (la France ne sera sauvée que par lui, disent les prophètes)... mais il y a la dynastie légitime des Bourbon-Busset descendant du cardinal de Bourbon (XIV<sup>e</sup> s.). Véritable histoire de dévotes. La religion de Schwob est, paraît-il, superstitieuse ; il veut en remonter aux vieux catholiques (cf. Max Jacob). Il vient d'écrire sur Mussolini un article qui paraît même aux Italiens excessif... Le Pape va mal ; on parle de Pacelli et surtout du cardinal de Florence pour la succession. Il ne faut pas trop craindre, dit Baruzzi, un « pape fasciste » ; dès qu'il sera au pouvoir, sa politique devra

s'élargir. Les accords du Latran étaient, paraît-il, inévitables ; Mussolini n'aurait fait qu'une bouchée du Vatican... Mussolini quittant l'Italie, exilé, excommunié, serait allé rendre visite au futur Pie XI, alors archevêque de Milan : « Je vous remercie de m'avoir excommunié ; je me sens depuis un autre homme... »

B. a revu Cacciatore qui, dit-il, gagne. Moins orgueilleux, plus profond. Pour Bordaz, il est d'accord avec moi ; le trouve avec les années devenir superficiel ; il se laisse épater.

... Baruzzi a, comme moi, la maladie de l'Italie, c'est pour nous le pays du bonheur, la terre d'élection. La pensée de l'Italie se mêle surtout à mes tentations...

Repris des notes sur le *Sermon*. Peut-être prend-il forme ? Ne pas tomber dans la caricature. Que leur morale reçoive un bon coup... Il faudra que la figure du prédicateur se dessine. Il faut bâtir un homme pour que le sermon soit vivant. Mathieu viendra bientôt ; je le ferai parler de Mgr Saint-Clair.

20 décembre.

Visite de Barilland. N'éprouve aucun besoin d'embrasser une religion, mais le curieux c'est qu'il dit avoir des relents de morale chrétienne ; il ne s'approuve pas dans ses plaisirs ; il a le sens du péché ; il souffre de remords. « Vous-même, me dit-il, vous n'en avez pas ? — Non, car les actes qui pourraient m'en donner, je m'abstiens de les commettre. — Oh ! vous avez beaucoup de volonté. — Pourtant non... Mais je n'appelle pas péchés les choses que j'ai envie de faire. »

Barilland a le sens exact de la déchéance où peuvent conduire les abus. La grandeur seule peut nous sauver, et, du même coup, nous préservant de l'âge, appeler l'amour autour de nous.

Je crois Barilland un peu psychasthénique (ou scrupuleux)...

Sachs m'envoie son dernier livre « avec curiosité, avec crainte »...

... Barilland me disait qu'il ne pourrait plus retrouver la joie de ses vingt ans. Sans cesse il sent qu'un malheur est possible...

Je lui parlais de mon insouciance qui ne méconnaît pas le tragique de la vie, mais le laisse dans l'ombre pour mieux jouir du présent. La pensée de la mort me fait terriblement défaut. C'est pour cela que je perds du temps. Je crois encore que ma jeunesse est devant moi.

23 décembre.

Ces trois derniers jours, visites d'Arlette, d'Hagège, de Bordaz, d'Houang, de Fernand..., mais surtout, dans une sorte de fièvre, lecture

des trois derniers livres de Martin du Gard (*L'Été 1914*) qui m'ont fait vivre les débuts de la Guerre..

*Lettre à Martin du Gard*

Je viens de lire *L'Été 1914*. Je l'ai fait avec une sorte de fièvre et j'en suis encore haletant. Il me semble avoir vécu ces journées de juillet et d'août. Vous les avez à coup sûr ressuscitées, car ces détails, on les sent vrais, on les voit. Rien qui ressemble moins à des pages d'histoire, bien que l'étant, car c'est toujours avec vos personnages qu'on découvre les choses, et bien qu'on sache, au fond, comment ça va finir, avec eux, avec les gens d'alors, on attend, on espère. Je vous admire d'avoir si bien mêlé vos héros et l'histoire ; d'avoir su éclairer l'un par l'autre. Pas un instant de doute. Le document paraît irréfutable et le drame de vos personnages, lui aussi, est réel. Nul désaccord. La proportion est juste. Vous avez réussi, sans heurt, à mettre sur le même plan les événements qui se sont passés et ce qui n'exista peut-être qu'en vous. Ici éclate votre poignante impartialité, ce regard de justice que vous répandez sur tout.

Qu'ils sont exaltants, vos personnages ! Au premier plan, je n'en vois point qui ne soient nobles.

L'amour si loin du convenu, si neuf dans son expression, de Jenny et de Jacques, il semble que soi-même on l'éprouve, tant vous avez su rendre leurs sensations : ce quelque chose de toujours tendu, de douloureux, qui maltraite leurs corps. Ce couple si particulier et si vrai me poursuit.

Que vous l'avez aimé, ce Jacques. Je mets par-dessus tout la fin du livre, depuis le retour de Jacques en Suisse. Là enfin votre lyrisme, que vous avez toujours caché, se montre et un souffle extraordinaire d'espoir et de désespoir, de poésie, se fait jour. Votre sens de la solitude, votre tendresse, votre amour des hommes, votre goût de l'énergie, tout se mêle ici et palpite, car moins que jamais vous n'oubliez de suggérer les états physiques, les sensations. Et après la chute de l'avion, parmi la retraite, les douleurs de Jacques, je ne crois pas qu'il y ait dans la vie des saints un récit de martyr plus saisissant. Je ne fais pas au hasard le rapprochement. Toute la fin du livre me paraît animée par un souffle sacré.

Je vous dis comme je peux mon émotion et mon affection.

Houang est hanté par l'idée qu'il ne peut ressentir l'émotion esthétique. Il lit tous les traités sur la beauté, ses canons et ses règles ; il connaît toutes les théories... et cependant, devant un paysage, ou au musée, il reste froid ; il ne sait pas distinguer le beau du laid. Son esprit unique-

ment tourné vers l'abstrait n'a pas l'intuition du beau — et ne saurait l'acquérir. Plus honnête que beaucoup, il reconnaît cette lacune et ne fait pas semblant d'être ému.

24 décembre.

Moré m'amène Souvarine, qui a plaisir à parler de la Russie. Mon départ l'excite, mais il ne dit rien au hasard.

« Méfiez-vous de tout le monde car tout le monde se méfiera de vous. Depuis vingt ans, les Russes ont pris l'habitude de la circonspection et du masque. Partout des agents de la Guépéou ; on essaiera de vous faire parler. La moitié de la Russie espionne l'autre. C'est le pays du mou-chardage... Mais il se pourra qu'à la longue vous gagniez la confiance de certains qui, sans vous faire de confidences, parleront librement devant vous, disant par exemple : "Ma femme n'est pas rentrée ; on l'a peut-être arrêtée ; aujourd'hui personne n'a pu avoir de pain..." etc. Alors, vous commencerez à comprendre, vous verrez plus clair. Il ne faut pas confondre le régime actuel avec le peuple russe. L'amitié des Russes est une des plus grandes choses qui existent.

» ... Vous irez probablement au Métropole ; c'est là que vont les hauts fonctionnaires et les étrangers. Tout le personnel est de la police. Il se pourrait assez qu'on vous jette une femme dans les bras, qui vous questionnera, fouillera vos poches, etc... Ils sont d'habiles pickpockets. Même dans la maison que vous habiterez, veillez à vos carnets, à vos papiers ; ils savent ouvrir les armoires, les valises... Mais si vous n'êtes pas suspect, on vous laissera bien tranquille. Le mieux sera d'être naturel, de vous promener et de regarder comme vous feriez ailleurs. Tâchez d'aller de temps en temps dans de petites villes ; on voyage facilement là-bas ; on arrive quand on peut ; le temps ne compte plus... Je ne peux vous indiquer d'ici votre comportement ; vous jugerez sur place (ne faites pas de gaffes au début) ; l'atmosphère et les circonstances varient souvent en U.R.S.S.. Elles sont dictées — car tout est dicté. Vous ne pouvez avoir idée du réseau dans lequel tout le pays est enveloppé.

» Oui, on porte une cravate et un col, c'est admis. Lénine en portait, c'est un précédent. Mais on n'a pas pu savoir si vraiment la cravate était marxiste ; impossible de deviner dans les portraits de Marx, sous la barbe, s'il en portait une... »

*Noël.*

Ma chambre est toujours fleurie ; aujourd'hui on a mis dans un vase rustique des renoncules rouges et jaunes, parmi des feuilles ; je me crois

dans les champs...

27 décembre.

Il restait un doute sur mon départ... Rien ne s'y opposera. J'ai des catalogues sur mon lit ; je m'équipe en imagination.

Moré m'apporte le *Staline* de Souvarine, gros bouquin in-8°. Souvarine fut, paraît-il, l'autre jour, pris d'un besoin irrésistible de me voir.

Jacque vient de m'offrir deux poissons rouges qui, dans un vase de cristal, font des tours éblouissants... Je lui lis *Une passion dans le désert*.

28 décembre.

Reçu une grammaire russe ; j'apprends l'alphabet.

Visite de Hagège. Pneu de Villeneuve qui s'annonce. Visite de Romain Alléon.

Lu du Souvarine, du Montaigne. Je ne peux pas lire longtemps ; le manque de mouvement me ralentit l'esprit, peut-être ; je ne suis moi-même que dans la conversation.

... Le mot de Paul est joyeux, empressé. Joie toute spirituelle, joie de l'âme. J'avais souffert, l'an dernier, de le trouver sans flamme, malgré sa conversion. Nous verrons donc s'il a gagné la paix divine. Je saurai bien la distinguer d'une joie de commande... (L'écriture de Paul est devenue calme et nette, sinon son style...)

Grande joie à relire les deux premiers livres de Montaigne. Depuis six ans je ne lisais que le troisième (le meilleur, il est vrai).

Lu à Jacques des contes d'Andersen, surtout *Le Vilain petit canard*. Que de fois l'ai-je lu... Repris ce soir *Gulliver* : plaisir exquis.

Fait une page d'écriture (en russe). Lu un chapitre de Souvarine.

29 décembre.

Lettre de Wahl. Un peu de Montaigne. Visite de Sally, qui m'amène sa sœur récemment libérée des prisons hitlériennes.

Le soir, lu à Jacques *Amal* (de Tagore) — à la fin, étouffé par les larmes.

30 décembre.

T.S.F. : discours de Pierre Cot sur Mermoz. Songé à l'héroïsme.

Visite de Lo-Ta-Kang ; me raconte son voyage en Italie (on n'y aime pas les hommes de couleur).

Lu à Jacques *Tamango*.

On me trouve bonne mine. Je disais à Moré : je mange trop bien. On ne me donne que des choses que j'aime. Je déteste la bonne chère. Au fond, je suis fait pour une vie ascétique.

... Le rire de Moré (et de Fernand), sceptique, plein de sous-entendus, me rejeta dans ma voie de voluptueux.

31 décembre.

Longue visite de Mathieu et de sa fiancée. Leur amitié, leur confiance me donnent de l'esprit.

Carte charmante de Martin du Gard. Il est à Rome... et regrette que je n'y sois plus.

Lu à Jacques *Mateo Falcone* et des contes d'Andersen. Fait un réveil-lon en famille.

Pensé à Pœstum, où j'étais en 34 — et à minuit, aux vœux que Gide faisait pour moi à La Cava.

Jadis, je faisais un examen de conscience, le 31 décembre. Maintenant, il y aurait trop de choses (et pourtant point d'œuvre), et puis je n'ai peut-être plus de conscience...

Depuis un mois, les jours ont passé bien vite. Pas un instant d'ennui. Beaucoup d'amis. Chaque amitié a son histoire, chacune fut une sorte de conquête. Une année où l'on a gagné un ami n'est pas perdue.

J'en reviens toujours à mon thème des inconnus. Mon amitié (mon amour) me semble inépuisable. Ce n'est qu'en parlant pour tous que j'obtiendrai satisfaction.

1937

1<sup>er</sup> janvier.

Lettre de B., étudiant lyonnais, scrupuleux, angoissé, qui là-bas me faisait ses confidences. Il parle de moi à nos camarades ; je lui parais un modèle de calme. On l'approuve. B. voulait toujours apprendre le secret de mon « bonheur » (« Et pourtant tu n'as pas la foi, disait-il. Quel chrétien tu ferais ! »).

Ils ne peuvent pas savoir, ceux qui admirent mon équilibre, que sous l'écorce harmonieuse l'anarchie règne.

Visite de Mathieu.

Lu à Jacques *Le Coup de pistolet*.

Montaigne, parlant des lettres qu'il écrit : « Celles qui me coustent le plus sont celles qui valent le moins : depuis que je les traïsne c'est signe

que je n'y suis pas. Je commence volontiers sans project ; le premier traict produit le second. »

2 janvier.

Visites de Cohen, de Mathieu et de Jeanne qui m'offre un Keats, d'Hagège, d'Abelson...

Lu à Jacques *La Dame de Pique*.

8 janvier.

Pas eu la force de noter la visite d'Alix [Guillain] (très attristée par le livre de Gide), ni un déjeuner avec Sally où nous avons sérieusement parlé de politique... Curieux comme la foi conduit à tout ce que je trouve immoral. De moins en moins je suis « croyant », et de plus en plus les valeurs morales me préoccupent. Quand on en est là, comment prendre *absolument* parti ?

Avec Mathieu aussi, causé de morale. Il vint me voir tous les jours quand il était à Paris. Une affection, une confiance comme celles qu'il me témoigne m'obligent peut-être à me dépasser. Je note un sermon de Mgr Saint-Clair qu'il me reconstitue. Boniments sur l'enfer impayables.

Les bruits contradictoires qui me viennent sur l'U.R.S.S., et ce que j'entrevois, me font presque peur. Les choses paraissent si mêlées que je risque peut-être de ne rien comprendre. Il faudrait très bien connaître les doctrines (mais on prétend qu'elles sont trahies). Il faudrait avoir une culture sociale. Je me sens vis-à-vis de moi-même forcé d'être *juste* — et c'est dur.

9 janvier.

Visite de Le Planquais. Il a quitté son cargo à la suite d'une dispute avec un officier (couteau tiré). Lâcheté du commandant. L'histoire serait à raconter. C'est un conte tout tracé...

Visite de Cornilleau, qui vient me parler de l'U.R.S.S..

Berlin, 22 janvier.

Nombreuses courses dans les magasins. Revu les amis.

Gide me disait : « Où que tu sois, à ton retour, j'irai te rejoindre. »

Je ne laisse pas de regret derrière moi, nulle ombre... Je me sens partir pour une vie nouvelle... Mais suis-je aussi neuf que je le crois ?

23 janvier.

Stoïsi me disait à Paris : « J'avais beaucoup de bons amis à Berlin... mais ils sont tous en prison ! »

J'aurais aimé toucher autrement que des yeux à cette grande ville, où la sensualité, depuis le régime de Hitler, paraît toute renforcée... Je suis néanmoins enchanté.

Vécu ici, pourtant, la vie d'un « Américain », pas quitté les quartiers riches, circulé en taxi, etc.. On m'avait garni de marks avec mission de les dépenser (on ne peut exporter l'argent). Que j'eusse aimé les partager !... Ne pas aller seul, par exemple, au Winter Garden, et ensuite souper en compagnie. Bon numéro de clowns musiciens au W. (les Carioli : aussi bons que les Fratellini revus dernièrement à Médrano. Emploient les procédés de Charlot, jouent sur l'automatisme, etc.). Ballets Parnell ; ce sont des Polonais. Mauvais goût. J'espère bien ne jamais être aussi choqué à Moscou. La salle du Winter était pleine, « mais, me dit Mme S., c'est la joie forcée », les gens sont obligés de paraître dans les salles de spectacle.

Foule policée, pour traverser les rues, pour marcher en colonne — ou presque — sur les trottoirs. Silence, propreté. J'ai vu un blanc maçon secouer ses pieds avant d'entrer dans un bureau de tabac. Ces bureaux sont splendides ici.

Sans doute les visages sont inexpressifs ; personne ne paraît vivre d'une vie spirituelle intense..., mais je n'ai pu voir — en deux jours — aucun signe de manque de liberté ou de misère (je sais pourtant que ces plaies existent). Pas de mendiants, au moins dans les beaux quartiers.

Partout, au restaurant, dans les trains, dans les buffets, beurre en abondance, mais Mme C. (Française de l'ambassade) nous confirme que sur les marchés crème, œufs et beurre manquent absolument.

Je ne peux guère parler de l'Allemagne ; je ne fais que l'entrevoir ; du moins, je suis frappé par le côté massif, aussi bien de la foule que des monuments. Voilà qui s'oppose absolument à la fantaisie, à la flânerie individualiste des Italiens..., mais les gens que je vois à Berlin se sentent menacés, je ne dois peut-être pas les juger sur leur apparence. Vu défiler des soldats ; des deux côtés de la rue la foule les escortait ; on fait la même chose en France, mais pas avec ce sérieux, ce recueillement. Tous les gens que je vois sont sérieux (en Italie aussi il y a du froncement, mais plaqué...). Les gens ont l'air calme ; je n'ai pas l'impression qu'on cherche à s'amuser, ni qu'on soit à l'affût. Que vaut cette impression ? Au début, à Rome, avant de connaître le fond des Italiens, tout me semblait vertu.

... J'ai remarqué la serviabilité (point la servilité qui, je le sais, existe), une certaine bonne humeur dans les rapports, un besoin d'aider (nous

sommes loin de cela en France). Peut-être lie-t-on assez facilement connaissance ; mon voisin, au théâtre, me demanda plusieurs fois si j'étais un artiste...

Nous prenons nos repas au « Venezia », restaurant italien du Kurfurstendamm, un des seuls endroits convenables de Berlin, dit Mme P. (y viennent les diplomates, etc.). On y mange en effet très bien... et on y parle italien : cela me ravit. À la veille de partir pour des pays nouveaux, mon amour de l'Italie, comme celui d'une maîtresse, me tire. Je caresse le rêve d'y aller cet été. Tout m'attire à la fois : camping dans le Midi, ou en montagne ; Auberges de la Jeunesse, vélo sur les routes... et tous les vagabondages. Il me semble qu'en U.R.S.S., parmi la foule et la jeunesse merveilleuse — que je traverserai sans pouvoir leur parler, — il y aura comme un symbole de ma vie : sans cesse je rencontre des objets de rêve, partout je voudrais leur parler, les connaître, et, presque toujours, c'est le silence, ils s'évanouissent à jamais. Ma solitude dans la foule sera grande et mes élans s'y briseront. Je sens déjà mon cœur se comprimer. Mes yeux seuls parleront. Si, dans ma chambre, je pouvais être assez fort soudain pour faire couler ce qui m'opprime ! Il ne faut pas que je rentre le même ! Je dois m'éclairer sur les questions sociales, sur la diplomatie, la pédagogie, la musique, le théâtre..., sans compter l'imprévu. Il faut que je revienne riche ; je cours au devant de ce qui doit m'instruire. (C'est l'aveu de mon désir de m'instruire qui a déterminé les Payart à m'engager, ainsi que la sympathie que l'enfant a déclarée pour moi.)

... Pris ici (à Berlin) quelques notes pour mon *Sermon*. J'en suis content. C'est peut-être une tasse de café qui m'a inspiré.

Lu *Angelica* de Leo Ferrero, quelques pages de Goethe, du Chénier. J'ai pris dans ma valise des livres italiens et anglais...

Je ne puis dire que j'aie quitté Paris dans la joie, mais j'aurais bien senti ma ferveur si par hasard ce voyage avait craqué. Au fond, il me paraissait tout naturel de partir : c'était ma destinée. Prêt à toute occasion, j'avais sauté sur celle-ci. Mais ce qui me montrait sans cesse l'étonnant de l'aventure, ce fut le nombre des gens qui m'envièrent, m'admirent, insistèrent pour avoir des lettres... Je suis parti chargé d'une sorte de responsabilité.

Revu Aze qui vint un soir (je lui donne le *Saint François* de Cimabue). Douce conversation. Je me sens sûr d'un ami.

Vu Herbart chez Gide, deux jours avant mon départ. Il m'indique ce qu'il faut emporter à Moscou. Je le remercie de sa tardive sollicitude... car en décembre je lui avais demandé des conseils par une lettre qui resta sans réponse.

Que d'êtres dont, *volente nolente*, nous changeons la vie !

Vu plusieurs fois Hagège. Comment le trouverai-je au retour ?... Maintenant ses scrupules sont vaincus, dit-il, et même il sent que sa continence l'empoisonne, il en perd le sommeil, un nœud de tendresse l'étouffe et il craint de manquer ses examens s'il ne se libère pas. Osera-t-il renverser la barrière ?

... Revu Souvarine. Nouveaux conseils. Moré m'explique sa position envers la morale chrétienne : il ne s'accepte pas ; il va se confesser après chaque péché. Il fut toute sa vie poussé par un tempérament de feu (hérédité chargée)... Jamais il ne put se livrer au plaisir sans se doubler d'un désapprouvateur...

Vu par hasard chez John un bien curieux bonhomme qui sortait de Sainte-Anne. Apprenant que sa fille était entrée au Carmel, conseillée par certains Dominicains, pris de rage, il fut boxer deux de ces messieurs dans leur couvent. L'histoire vaudrait d'être détaillée

*Dans le Transsibérien, 25 janvier.*

Les musées de Berlin. — Ils sont colossaux ; c'est la nouvelle gare de Milan, c'est le Grand Palais, élargis, entassés... Mastodontes affreux, mais bien organisés.

Horriblement déçu par les antiques. Pas un seul archaïque intéressant — ou bien je n'ai pas su me débrouiller. La reconstitution du temple de Pergame est une horreur ; ces frises ne sont que déclamation et virtuosité. C'est, dit-on, le clou de Berlin. Il y a aussi je ne sais quel monument corinthien reconstitué. Il serait beau chez Piranèse avec des herbes folles... Je ne fus touché que par deux cistes de Préneste (un homme nu, arc-bouté, fait une anse) et des trépieds de Rhodes (petits foyers rappelant certains vases Song).

Mais la sculpture de la Renaissance est inouïe ; peut-être rien de plus riche après le Bargello, Luca et Andrea. Nombreux Donatello (pas toujours du meilleur). Verrocchio, Frelagnolo (en grand nombre aussi), bustes réalistes lombards... Mosaïque de Ravenne, etc. Parmi les statuettes (au premier étage), réplique de ce jeune Padouan de la collection Thiers (Sant'Agata) dont je suis fou.

La collection de peintures est merveilleuse. Titien : Jeune homme touchant de l'orgue. Fille portant des fruits. Vieillards de Tintoret. Plusieurs beaux jeunes gens (en buste) de Bronzino. Excellents Moroni, des Lotto, Palma Vecchio, etc. Plusieurs Botticelli fort beaux ; admirables anges, les yeux baissés, entourant une Vierge. Étonnantes tresses d'un profil de femme. Portrait de Lippi par lui-même.

Tapisseries de Raphaël (moins bonnes qu'au Vatican, plus passées, moins riches), des Crivelli, riches et sourds, moins cependant que ceux de Rome. Un Simone Martini, petit mais éblouissant ; de beaux fragments de Giotto ; un grand Angelico ; des Bellini. École de Ferrare, très bien représentée : plusieurs Roberti et autres, chers à Berenson. Le *David* de Pollajuolo, si bien campé, les jambes nues, retroussées, la tête énorme à ses pieds. L'extraordinaire *Pan* de Signorelli <sup>1</sup>.

Pas de Greco ; des Zurbaran assez quelconques, un beau moine de Goya, surtout des musiciens autour d'une table par Velasquez dans les tons ocre et brun.

Assez nombreux Caravage ; entre autres, le jeune Amour bandant son arc d'un air si provocant qui plaît à Gide, le *Saint Mathieu et l'Ange*, etc. (Nombre de Vierges de Raphaël.)

Caravage, maintenant, ne me paraît plus un si grand peintre ; il manque de pureté. Charmant Guardi.

École française : un merveilleux Poussin, *La Nourriture de Jupiter*, les proportions, la sérénité, l'arbre qui s'ouvre, le jeune enfant, l'homme musclé, coloré, qui trait la chèvre. Un Lorrain où l'on voit, comme en transparence, une flotte estompée — ici la lumière tremble. Watteau, surtout une scène sous des bois où des personnages de la comédie, des femmes chatoyantes s'entretiennent ; désespérant d'insouciance mélancolique. Un beau Hubert Robert. Chardin : *L'Enfant qui taille sa plume*, beauté du carton bleu pâle posé sur la table. Des natures mortes. Pourquoi courions-nous à Cézanne ? Bouteilles, fruits, poireaux d'argent, radis mauves, et cette tranche saignante que le couteau sépare à moitié d'un rôti et qui paraît palpiter.

École hollandaise : nombreuses natures mortes ; animaux de Potter, et surtout un paysage d'arbres jaunes et verts (assez acide), très près de nos modernes. Beaux Ruysdaël, paysages, marines... Par-dessus tout, de Peter de Hooch, cette scène d'intérieur avec l'enfant qui reçoit le soleil par une porte, au fond, et qui reste interdite. Et aussi deux Vermeer inoubliables : le verre de vin, le visage de la femme transparaît dans le cristal, la fenêtre à vitrail est entr'ouverte... La femme à la douillette jaune qui se mire, merveilleux fond preque blanc, premier plan sombre. On ne peut mieux rendre l'intimité, ni faire mieux les objets.

Deux salles débordent de Rembrandt. J'ai dû passer trop vite, hélas ! Plusieurs fois je fus sur le point de crier. Le vieillard au casque (ciselé, éclatant). Plusieurs portraits de Rembrandt jeune, chauds, colorés, sen-

---

1. Détruit durant la guerre. [ *Note de R. L.* ]

suels. Un *Enlèvement de Proserpine*, doré, rutilant (Moreau). Portraits de femmes. Un *Joseph et Putiphar*, ils sont dans l'ombre, mais à la tête du lit un rideau qui s'entr'ouvre montre un ciel de lit éblouissant, vitrail ou tapis d'Orient... Portrait d'un homme et d'une femme qui méditent ; sur la table, in-folios dorés...

J'ai mal vu ces Rembrandt, bien que soudain je l'aie découvert. Ceux que nous avons à Paris sont si crasseux qu'on s'exagère leur clair-obscur, on en rajoute... Rembrandt est un extraordinaire coloriste, je m'en aperçois tout à coup.

Très beaux Hals, portraits, etc., une espèce de sorcière avec un perroquet (dans les gris) traitée par hâchures. Un très beau Breughel, grouillant, solide, plantureux. J'adore les masses de ce peintre et sa couleur nourrie, épaisse, chaude à l'œil. Amusement infini à regarder ces scènes populaires. Plusieurs Memling. Des Van der Weyden de la plus grande beauté (je l'ai toujours mis très haut), des Van Eyck, surtout de petits portraits (*l'Homme à l'œillet*, etc.) qu'il faudrait contempler longtemps. Des Maître de Flémalle qui faisaient délirer Huysmans, point *first class* à mon gré (trop précieux). Des Bouts, des David. Jean Fouquet (*Étienne Chevalier* et *Saint Étienne*), une bonne copie de *L'Agneau mystique*, des Dürer (surtout une vieille femme), des Holbein (portraits), des Cranach.

Arrivé à Moscou le 25 janvier à midi.

Moscou, 1<sup>er</sup> février.

À midi, entré avec Jean-Louis dans un important magasin. Je tenais un jeune chien en laisse. Un militaire, sous-off à pince-nez, s'approche de nous et déclare qu'il faut sortir et que nous mériterions une amende : pour entrer avec un chien il faut payer cinquante copeks.

Ce soir, je devais aller au cinéma (voir *Sans dot*, d'Ostrowski). Le chauffeur (très à la coule) m'avait acheté un billet de parterre. J'arrive à l'heure dite, mais un monsieur, à la porte, à qui je tends mon billet, me donne quatre roubles en échange. N'acceptant pas le marché, je lui rends son argent et reprends mon billet. (Tout cela sans un mot, et pour cause.) Je m'avance, mais un camarade me retire mon billet de nouveau et me donne quatre roubles. Je vois que c'est la loi... et en effet, restant un moment dans le péristyle (si je peux dire), sous mes yeux la même scène se reproduit plusieurs fois. La salle devait être louée par les membres d'un comité.

J'ai l'air hostile en notant ces faits. Mais non : il faut que je note au jour le jour ce qui m'arrive.

... Dans les rues de Moscou, la nuit, la foule me paraît plus dense qu'à

Paris, Berlin ou Rome. Alors les gens semblent plus beaux, plus détendus ; on voit davantage de jeunesse, peut-être. Il se pourrait que la police se relâche avec l'ombre.

Avec l'ombre on respire.

Visité l'exposition Rembrandt (j'y retournerai). Fait du ski aux environs de Moscou, près d'un château inachevé de Catherine.

Visité un musée d'art religieux, dans un couvent de vierges une ancienne chapelle de religieuses ; peut-être n'ai-je pas su lire les inscriptions, mais j'aurais pu me croire au musée de Cluny ; quantité d'icônes, christs d'ivoire, chasubles aussi belles qu'au musée des soieries de Lyon. Le tout fort bien présenté dans des vitrines. Le « Musée central anti-religieux » pourrait être plus violent.

Loulou (mon élève). C'est un plaisir de le faire travailler. Il comprend tout, retient tout. Il pose beaucoup de questions. Il vit réellement ce que je lui apprends. Lui faire la classe (deux heures chaque matin) est un bonheur. Le soir, je lui lis *Le Livre de la Jungle*. (Avant de s'endormir, crise de larmes. Il veut que sa mère vienne l'embrasser, du moins quand elle ne dîne pas en ville. Très Proust.)

Je suis plein d'ambition pour Loulou. Je suis même étonné de trouver tant de plaisir à l'instruire, à m'occuper de lui. Il a encore envers moi une certaine crainte (toujours auparavant dans les mains des femmes), qu'il ne faut pas qu'il perde. Cet enfant est naturellement attentif, appliqué. Il ne rêve pas. Quelle leçon pour moi ! L'effort est sa posture naturelle (mais ce n'est pas un enfant prodige). Il me pose des questions en me regardant en face, presque en se méfiant. Son esprit critique est éveillé (quel atout pour plus tard !) ; il ne croit pas *a priori* ce qui est imprimé.

... Presque fini d'écrire mon premier entretien sur la Pureté. Assez de facilité, peut-être grâce aux thé, café, cigarettes dont on fait grand usage ici...

2 fév.

Que de gens dans la rue m'ont demandé aujourd'hui des renseignements, je ne saurais les compter ; par malheur je ne pouvais répondre. C'est peut-être mes habits neufs qui attirent les gens, mais je crois qu'ici (comme en Orient) ils forment une grande famille et s'abordent tout naturellement. Ils tiennent un papier et cherchent une rue, ils demandent le numéro d'un autobus, etc. Ils sont peut-être désarmés, le ton de leurs questions est très confiant, mais ces questions doivent être une forme de leur paresse...

Anxieusement, je scrute les visages ; il en est de fort beaux, dont j'admire les lignes, le modelé. Je suppose pourtant que sous ces visages soli-

des les âmes sont informes.

Je suis à l'affût des échanges qui se font par les yeux (ô Manhattan !). Je ne sais peut-être pas encore lire leurs regards. Les gens que je regarde intensément et qui parfois le remarquent ne se retournent presque jamais (apathie, crainte ?). Certains crachent quand je les regarde ; c'est peut-être une coïncidence...

Vraiment les gens, la nuit, qui marchent vers on ne sait quel but, et qui paraissent plus joyeux, sont étranges (les bonnets enfoncés, les cols de fourrure ajoutent du mystère). Je me souviens de Fès, la nuit, où tant de fantômes muets circulaient, s'entrecroisaient, comme dans un autre monde...

Visité le stupéfiant musée de la peinture occidentale moderne. J'y retournerai (il est près de la maison), je le détaillerai. Nulle part plus beaux Gauguin, plus étonnants Van Gogh.

3 février.

Retourné à l'exposition Rembrandt. J'aurais beaucoup à dire... mais je me tais encore. Pensé à faire une note pour *La NRF*.

... Je dictais à Loulou une phrase où il était question de « la lumière ineffable de septembre ». Je lui explique qu'une telle lumière ne peut pas s'exprimer avec des mots. « Oui, dit-il aussitôt, mais on peut la dessiner. » « Le dessin et la couleur ne sont point distincts » (Cézanne)...

... Ne connaître personne, ce n'est pas là ce qui me pèse, mais ne *pouvoir* connaître personne... À l'exposition Rembrandt, on m'a demandé des renseignements sur des tableaux !

4 février.

Commencé une note sur Rembrandt ; je me sens quelque chose à dire, mais le dirai-je bien ?

(Relu mon *Sermon*. Ce n'est pas trop mauvais.) Commencé le *Balzac* de Curtius ; très exaltant.

Vu aujourd'hui le vrai musée anti-religieux ; primaire et sans goût. Sur le fond, je suis d'accord... (« ... dans une ancienne église, sordide arrivée », etc. [Al. Pouch]). Mais je souhaiterais d'autres armes que leurs caricatures et leurs mauvais tableaux. Il s'agit aussi d'un musée sociologique, d'une histoire des religions ; tous les dieux, même les Étrusques, y passent. Les bouddhas (la Russie est asiatique) sont honorés d'une salle. Très baraque foraine, tout cela, sordide et d'un beau luxe. (On entend faire la cuisine derrière les rideaux.) Que l'Église donne toujours la main à la réaction, on le sait bien ; c'est cela que veut montrer le musée, et

c'est facile à faire (photos de la Révolution d'Espagne, etc.).

Bien que tout choque le goût dans ce musée, que la passion anti-religieuse soit aussi niaise que le cléricalisme pour quiconque a connu l'outrecuidance de ces messieurs, il est réjouissant de voir certains ânes chargés de reliques renvoyés à l'écurie. Goupillon : sorte de martinet.

5 fév.

Retourné à l'exposition Rembrandt. Pris des notes sur ses eaux-fortes, ses dessins. Essayé de le reconstruire dans le temps, de suivre son évolution. Cependant je doute de moi. Est-ce paresse, manque de volonté ? Je suis découragé avant d'écrire cette étude. Il faut vaincre ce sentiment, trop heureux d'avoir senti un germe... Autrement je ne ferai jamais rien (mais je me dis : quel besoin d'intéresser le public à tes élucubrations ?).

Ce soir, travaillé à la fois à Rembrandt et au *Sermon*. Très agréable (et reposant) de mener de front deux travaux. Le tout, c'est de donner un but à notre ardeur. Cette journée de travail, je la crois due à l'éloignement de la famille (l'ai-je assez souhaité pour sortir de mes ornières !) et au froid sec. Plusieurs fois déjà, février me fut propice (Toulon, Madrid, et l'an dernier quand je commençais *Joseph*).

7 fév.

Dîné chez les Coulet (secrétaire à l'Ambassade). Nous nous découvrons cousins (ou presque) par les Le Cœur.

Vu chez les C. Robert de Nerciat, venu avec la valise. Grand, maigre, maniéré, un peu Icard, mais de la vraie culture. Causons d'Andréa de Nerciat (son trisaïeul). Je dois le mener voir de la peinture.

Retourné encore à Rembrandt — le « jour libre ». Fait la queue. Terrible peur de ne pas faire assez bien mon article.

Un journal d'information que je tiendrais chaque jour, au bout de six mois serait assez copieux, et curieux. On est si mal renseigné en Europe sur l'U.R.S.S. (tout ce qu'on nous dit est contradictoire) que les détails les plus bêtes auraient du prix (les pommes de terre augmentent, etc.). Je me tirerais mieux de simples faits ou notes au jour le jour que de faire un livre, par exemple, où des questions de doctrine s'engageraient.

Le coiffeur qui disait à Mme P. au moment du procès Radek (on condamne les gens qui deux mois auparavant étaient les grands chefs) : « On n'y comprend plus rien. Je ne croirais plus maintenant ni mon père ni mon frère... » Longues queues (c'était en fin janvier) devant les kiosques à journaux. Ils sont très pauvres en papier (point de crieurs au numéro).

Dans les squares, les journaux sont affichés dans des vitrines.

Ivrognes — en semaine quelques-uns et le jour libre davantage (on m'avait dit qu'il n'y en avait plus).

Le 6 février : la cuisinière dit qu'on ne trouve même pas de pommes de terre. Fin janvier : un rouble le kilo.

Cette dame russe qui parle de ces jeunes aviateurs qu'on vient de citer à l'ordre de la nation. Personne ne sait pourquoi. On suppose qu'ils sont allés en Espagne... « Il n'y aurait qu'à leur demander ce qu'ils ont fait. — Ah ! impossible. Il faut les acclamer sans savoir pourquoi. »

La même dame, qui connaît des écrivains : « Gide, avec sa situation morale, aurait pu faire n'importe quelle critique, nous les aurions bien reçues... Mais son livre est inélegant, déloyal ; quand il était chez nous, il trouvait tout bien, se félicitait... et, dès son retour, des attaques ! » Je doute que les critiques de Gide eussent été entendues. Il s'est assez plaint que, durant son séjour, toutes ses paroles aient été déformées... Mais je peux garantir à cette dame (cela, on l'ignore) que sur beaucoup de points Gide est revenu d'U.R.S.S. émerveillé, enchanté. Que sa plus grande peine est de ne pas pouvoir y retourner.

Le public à l'exposition Rembrandt ; il est nombreux, je l'ai dit. Fait de jeunes qui ont de quinze à trente ans. Presque tous achètent une petite brochure et la lisent consciencieusement. Des dames (patronesses) organisent des groupes et expliquent les tableaux (on se presse, on écoute en silence). De jeunes couples se donnant le bras regardent. Parfois leurs têtes se rapprochent dans une admiration commune. Une sorte de paysan me pose une question devant un tableau (il a l'air très sauvage) ; je ne réponds pas, il la repose avec colère. Je lui dis : « Je suis français », aussitôt cet air détendu, confiant, attendri...

Très difficile de fixer les catégories sociales d'après le costume. Presque personne, en ville, n'est très bien habillé, je veux dire sans rien qui cloche.

Faisant la queue, cet ouvrier près de moi qui chantonnait sur tous les tons : Rembrandt, Rembrandt (en faisant sonner le t)...

Dans le Transsibérien, au wagon-restaurant (odeur aigre), dans un coin le « directeur » entouré de paperasses douteuses (une vraie bibliothèque), il tient un compte permanent de toutes choses. Plumes, crayons, essuie-plumes, vieux buvards, tout un attirail appétissant, affriolant.

La surveillance à l'exposition ; des mégères peu engageantes circulent ou sont assises dans les coins. Si par distraction je m'appuie sur le cordon qui nous sépare des tableaux, instantanément on accourt.

Difficile, quand je suis à l'exposition, de ne pas regarder davantage les gens que les tableaux.

C'est dimanche. Tout le monde est au ski. Je suis resté pour travailler (à mon Rembrandt). Lettre de M. : « En ce moment, on fait une sorte de chasse aux révolutionnaires dans les casernes. Les soldats étaient bien tranquilles. Voilà qui va peut-être les réveiller... Ici, un soldat qui va à la messe est tout de suite bien noté — même par les gradés qui n'y vont jamais. »

C. m'a dit qu'on a fait une enquête en U.R.S.S. pour savoir le nombre des croyants (« Vous ne risquez rien, etc. »). On arriva à 40 ou 45 %. Depuis, le zèle pour ces enquêtes s'est beaucoup refroidi. Depuis un an, on a rouvert les églises.

La première chose qui frappa Nerciat arrivant ici fut de voir un homme, puis un autre (et d'une quarantaine d'années), entrer dans une église. Des jeunes gens qui passaient s'arrêtèrent et regardèrent d'un air grave. C. me dit que les paysans, passant en traîneau devant l'église, continuent à se découvrir.

J'avais vu naguère les ouvriers venir en habit de travail au Prado. Ils s'intéressaient d'ailleurs moins aux tableaux exposés qu'à leurs copistes.

Tourné toute la journée autour de mon papier ; sorti une heure pour voir le Musée de la Protection de la Femme (puériculture, grossesse, etc.) ; à la fin de l'après-midi, les idées viennent.

L'urne du pauvre Dabit, me dit M. Payart, par une négligence d'un employé, resta quinze jours en souffrance à l'ambassade, attendant le cachet consulaire...

Intéressants apêrçus de M. Payart. L'importance qu'il accorde à l'ambassade de Pologne (poste de manœuvre). Il eût préféré, à la formule pacte franco-soviétique, un pacte polono-soviétique (nous étions par derrière sans nous nommer). Ce pacte avait une vraie raison d'être, les frontières étant communes, etc. Mais le pacte Laval a été bâclé (de même que ses accords de Rome, qui sont une lourde faute). Il ne s'est pas gardé de monnaie d'échange ; il a tout accordé. En diplomatie, le pays qui est bien avec l'Italie est toujours roulé. Il faut être un peu mal avec elle. Il faut compter avec sa trahison. Il faut garder quelque chose à lui proposer...

*8 fév.*

Revue avec Nerciat le musée de peinture occidentale. Que de choses j'avais déjà oubliées (après huit jours) — ou pas su voir... Vu avec lui les Rembrandt — là aussi, nouvelles découvertes (une cinquième visite). Plus je les vois, plus il est grand, plus je sens que les mots sont incapables d'exprimer certaines choses.

Pris le thé au Metropol — sinistre palace. Parcouru quelques bouqui-

nistes aux prix (m'a-t-il paru) exorbitants.

Nerxiat me dit que Pertinax et Tabouis font leurs articles ensemble (*Écho de Paris* et *Œuvre*). Qu'ils ont de tous côtés les mêmes rabatteurs de nouvelles.

Le musée anti-religieux a paru édifiant à Nerxiat, prêchant éloquemment pour la vraie religion... « car, dit-il, tout ce qui est critiqué là, je suis le premier à le déplorer. La question reste entière. »

9 février.

J'ai vingt-huit ans. Il faut qu'aujourd'hui (c'est demain le courrier) j'achève mon article, le premier dont je n'ai pas trop honte. Mais l'acceptera-t-on ? (Gabilanez me manque pour m'épucer...)

10 fév.

Terminé à temps l'article ; je l'envoie à Paulhan.

Ce jeune homme qu'en revenant de la gymnastique je regardais avec sympathie à la station du tram et qui s'en était aperçu... laisse passer un tram, puis saute dedans en marche (peut-être pris de peur ?).

Aujourd'hui, célébration de Pouchkine, vrai héros national, banderoles rouges sur les monuments, les métros. Beaucoup de monde dans les rues. Un portrait gigantesque exposé le long d'un clocher, le cachant presque entièrement. Tout ému de voir célébrer un poète — les librairies regorgent de ses livres et de ses portraits, — j'entre dans un magasin pour demander le prix d'un petit médaillon, portrait du temps (le visage est très jeune, un peu négroïde, charmant), mais ce portrait, pas plus que d'autres en vitrine, n'est à vendre. Par bonheur, je vois en montre chez un autre libraire des photos, reproduisant tant bien que mal mon estampe... : elles non plus ne sont pas à vendre ; le stock est épuisé. Tout le peuple s'est jeté sur les images de Pouchkine dont on fait un dieu nouveau (pots, cuvettes...).

Retourné à l'exposition Rembrandt avec un brave Allemand. Mon article finit par une sorte de censure, pour m'éviter des regrets. Je n'eus aucune impression nouvelle.

Longue conversation, l'autre soir, qui dure jusqu'à trois heures du matin, chez Luciani, le correspondant du *Temps*. C'est un esprit libre, m'a-t-il paru. (Certains m'avaient prévenu contre lui : il serait outrecoûdant, vindicatif, étant Corse. Je sens que je n'ai rien à craindre de lui. Payart le protège.) De notre conversation interminable (rendue, de sa

part, plus confiante par les vins, les liqueurs et ce besoin de s'épancher que l'on éprouve à l'étranger), je ne vais pas noter la chronique scandaleuse et toutes sortes de divagations (renseignements intéressants sur la presse). J'aurai l'occasion de le revoir, et, chez lui, quelques personnages...

Le jour des funérailles de Gorki, pendant le discours de Gide (qui effara ceux qui connaissaient la situation), L. était sur la place Rouge près de Michel Koltsov et lui dit : « Il paraît que Gide a amené un garçon (dans l'occurrence, P[ierre] H[erbert], que les Soviets, me dit L., auraient tenté d'empoisonner...). — C'est bien inutile, dit K., à Gide nous lui donnerons tout ce qu'il voudra... »

« Je rapproche curieusement ces mots que j'avais notés, me dit L., des accusations d'être un *bourgeois pervers* que l'on porta contre Gide quelques mois après ! »

La loi du 1<sup>er</sup> avril 1934 contre l'h[omosexualité] aurait été faite sous la pression de Vorochilov ; les mœurs de l'Armée Rouge se dissolvaient. Surtout, cette loi est un prétexte commode pour traduire en justice des gens qui, pour des raisons politiques, déplaisent. À part cela, on se moque bien ici de la « morale ».

(La rencontre de Luciani et de Koltsov eut lieu exactement le jour de la fête de la jeunesse — pendant le défilé des gymnastes.)

« Ce qui condamne l'U.R.S.S., me disait L., c'est que ceux qui en sont déçus étaient les meilleurs, ses amis les plus dévoués (ceux qui arrivèrent communistes ici, ou sympathisants, perdent leur foi ou, s'ils la gardent, n'en sont que plus sévères pour le régime soviétique). »

« Ce qui condamne l'U.R.S.S., disait encore L., c'est à la fois l'approbation de M. Mercier — il y a trouvé un nouveau mode d'exploitation — et le désaveu d'André Gide. »

La France proposait un nouveau correspondant d'Havas ; il n'a pas été agréé des Soviets parce qu'il a un frère communiste.

Erika, gouvernante suisse d'un petit Anglais, me dit que, depuis un an à Moscou, elle n'a pu connaître un seul Russe. Arrive au théâtre, l'autre soir, son billet pris d'avance : les portes étaient déjà fermées (on remboursait pendant dix jours). Un autre jour, elle allait voir *Sur le Don* qui était annoncé ; on donna *Sadko* ; etc...

Les Russes (le peuple) ont tant souffert depuis vingt ans qu'ils ne demandent qu'une seule chose : la sécurité, la paix. Or c'est ce que Staline leur promet, leur donne. « Les magasins sont mieux garnis, me dit L., la joie, la détente des visages sont plus grandes pour qui a connu Moscou il y a quelques années... » Staline est exactement un nouveau tzar (tradition d'Ivan le Terrible). Pour le moment, il en est au « consulat à vie », avant

le sacre. Thermidor est passé ; il ne faut pas juger sous son angle les procès, les exécutions qui sont ici le pain quotidien.

Staline s'est fait traduire le livre de Gide, et après les mots : « Staline a toujours raison, car il a raison de tout <sup>1</sup> », la cause de Gide fut perdue.

D'après Payart :

... Ici on a voulu brûler les étapes (trois siècles). Marx aurait ri si on lui avait parlé de communisme en Russie (il croyait en l'évolution). Maintenant il faut revenir en arrière, appui sur les paysans. Lénine l'aurait fait tout autant que Staline, et peut-être davantage.

Aucun État plus que l'U.R.S.S. n'est éloigné du communisme : « À chacun selon ses besoins. » Cet État en est au nationalisme défensif, il est statique. Rien de commun avec la III<sup>e</sup> Internationale, qui est dynamique, qui veut agir. Virtuellement, la séparation des Soviets et du Communisme mondial est opérée. On fut, à Moscou, atterré, désolé d'apprendre que la France avait élu soixante-treize députés communistes.

12 février.

Je passai hier sur la place Pouchkine. De tous côtés, sur les maisons, les cinémas, des portraits immenses, bariolés, du poète et des strophes, aux pieds du poète, imprimées sur des calicots. La place était tympanisée de vers ; on y prenait un bain de poésie.

La foule s'arrêtait devant la statue de Pouchkine, au socle parsemé de branches de sapin où reposait une gerbe de fleurs artificielles. On tournait autour de la statue, beaucoup lisaient (on le voyait à leurs lèvres) les vers gravés dans le socle. Devant ce déploiement de luxe (les librairies, les murs, les journaux sont surchargés, inondés d'images d'Épinal représentant Pouchkine, son duel, sa mort...), j'étais ému, murmurant : « Poésie, ô trésor, perle de la pensée... » Je m'associais à l'hommage, bien que tout de même épouvanté de ce viol au cabinet des Muses.

Le soir, concert en l'honneur de Pouchkine. Orchestre nombreux, mais assez médiocre (musiciens en smoking). Un déclamateur dit des vers ; on chante. Exécution des morceaux de Rimsky, cela me parut barbare (j'ai trop fait mes délices, peut-être, de Bach). Public nombreux, assez peu attentif. À l'entr'acte, dans les couloirs, on marche en file, et on retourne comme au paseo espagnol. Véritable course à la sortie ; on galope dans les escaliers, comme des bêtes échappées de l'écurie (pour

---

1. La phrase exacte est : « Que Staline ait toujours raison, cela revient à dire : que Staline a raison de tout. » (*Retour de l'U.R.S.S.*, éd. or., p. 76 ; éd. coll. « Idées », p. 61).

gagner le vestiaire). Public peu éduqué, applaudissements intempestifs, partant des galeries. (Le contraire de chez nous. À l'Opéra, souvent, le poulailler siffle pendant que le parterre s'ébaubit.) Une chose m'étonna : ce fut deux loges en encorbellement, touchant presque la scène, ornées d'un baldaquin et surtout d'un rideau, tiré du côté du public. Placé aux premiers rangs (du parterre), je vis dans ces loges quelques dames fort simples. Nous avions, nous, les loges grillées pour voir sans être vus. On peut se refuser à voir la salle, on a le paravent pour ne pas voir le public.

16 février.

Je viens de lire coup sur coup plusieurs ouvrages critiques de Léon Daudet. Excitant et savoureux. Qui mettre à côté de lui parmi les grands lettrés aujourd'hui ? Valéry, Gide, Suarès..., ensuite je ne vois rien. Je m'étais longtemps méfié de Daudet — et certes sa truculence, son goût insane de l'injure ne me plaisent point ; son préjugé politique l'empêche de mettre à sa place un Stendhal ; mais dès qu'il ne s'agit plus que de beauté (Rabelais, Ronsard, etc.), il parle souverainement. Homme de la Renaissance, étrangement vivant ; la culture et la vie chez lui ne se séparent pas ; il sait parler du rossignol, de la rose, de l'Italie... Nous sommes d'accord sur une infinité de points. Les mystères de la vie (intuition, rédemption, etc.) l'intéressent sans doute davantage que moi, mais il ne dit pas de sottises, je lui trouve même un côté génial dans la façon de semer des aperçus, de faire des synthèses. Il ne renonce rien de l'antique et du christianisme. C'est peut-être un vrai libéral (il sait engueuler l'Inquisition). Encense un peu trop les copains royalistes. Et puis, sa manière se ressent du journalisme ; à travers les six bouquins que je viens de lire, les répétitions abondent... Il me plairait un jour de faire une petite étude sur la critique de Daudet et de le comparer à Suarès. Rien de bilieux chez Daudet (pas comme chez l'autre qui, à force de privations, me disait L., ne peut plus qu'à peine manger, son foie est devenu à peu près celui d'un enfant)... Je crois Daudet plus grand parce qu'il a moins d'orgueil (ridicule, l'autel qu'il bâtit à son père). Mais Suarès était d'abord plus intelligent, plus profond, *il a voulu être un raté*. Gide envoyant *Les Nouvelles Nourritures* « À Léon Daudet... Cela va sans dire... ».

Crise de paresse depuis ma note sur Rembrandt. Il faut se ressaisir, commencer le deuxième entretien sur la Pureté... Assez long à m'endormir. Je relis alors les *Lundis*... J'ai toujours aimé les livres de critique le soir. Aux heures nocturnes, je ne suis pas assez concentré pour goûter la beauté d'un style, ni même l'action d'une œuvre d'importance, mais la

critique procédant par allusions me chatouille délicatement. Qu'en reste-t-il le lendemain ?

Musée des Beaux-Arts : des Bolonais ennuyeux (sauf Guerchin), des natures mortes hollandaises trop nombreuses, une série interminable du Dix-huitième français. Mais de ci, de là, de charmantes surprises : des Bronzino et quelques petits Florentins, une Minerve de Véronèse, d'étonnantes peintures baroques (des Manasco extraordinaires), deux beaux Guardi, beaucoup de Tiepolo (j'oubliais deux Peter de Hooghe), les Poussin, des Claude, un David. Tout cela à revoir ; j'en oublie...

*Petit ménage...* Les jeunes couples, cela m'a presque toujours paru tragique. On les sent si faibles, si naïfs. Il plane tant de malheurs possibles sur deux vies... Ils sont tragiques surtout quand ils s'aiment. La question de santé, selon moi, joue un grand rôle dans ce drame. Que l'un tombe malade, c'est le désespoir de l'autre, etc. Voici la fatalité... Nous étions allés skier l'autre jour, Loulou et moi, avec son ancienne gouvernante et l'Allemand qu'elle vient d'épouser. Au retour, nous trouvons chez Mme Payart absente un dîner préparé en leur honneur. On se met à table, on sert de la vodka, des vins, du champagne. On n'en boit que modérément, mais je voyais le petit ménage (assez terne d'habitude, manquant de vivacité) s'animer, porter des santés, etc. La fatigue du ski permettait peu de résister au vin... On passa dans le salon. Le phonographe jouait. Lui se met à danser en titubant. Puis à faire, couché, des mouvements que je lui ai appris. Sa femme veut en faire autant, mais, étourdie par la boisson, elle se frappe en se relevant contre un meuble et retombe. Elle saigne. Affolement. Son nez devient bleu. La fracture est évidente. Le mari se jette sur elle. Les domestiques accourent. Nous l'aidons à s'habiller (elle rit comme une folle, il faut la soutenir), et le chauffeur l'emmène à la clinique.

Quantité d'ivrognes dans les rues, dans les trains, le soir. Au restaurant caucasien, tout à l'heure, je pus voir deux hommes près de moi se griser peu à peu de bière et de vin. Le plus jeune — dix-huit ans peut-être — me saluait chaque fois qu'il buvait un verre. Entre son camarade (plus âgé) et lui, toujours une dispute semblait vouloir naître, coupée bientôt par une poignée de mains. Tendresse des ivrognes. Dans mon *Sermon*, le prédicateur confondra l'ivrognerie et l'ivresse des sens.

18 février.

Terminé les entretiens sur la *Vertu de Pureté*. Rira-t-on en les lisant ? N'y a-t-il pas trop de charge ? Est-ce assez féroce ? Il faut que ce soit un peu excitant.

Passé une heure à midi, au Musée de l'art occidental, à regarder Degas, Renoir et Picasso.

Dans ce pays dont j'ignore la langue et les coutumes, ce qui a le plus de réalité pour moi, c'est la voix de quelques peintres. Rembrandt a été mon premier ami ici.

Payart me dit que d'ici un mois les deux exécuteurs du tzar (ou ceux qui voient son exécution) seront à leur tour fusillés ; ils vont passer en jugement. « Nous en sommes, dit-il, à nous demander, devant cette ère de procès (la plupart sont secrets), si le mouvement pourra s'enrayer, s'il ne montera pas jusqu'au chef. Ce serait alors une belle situation intérieure. Rappelez-vous ce soldat qui, trois heures avant la mort de Robespierre, lui dit : "Le sang de Danton t'étouffe."

» Ces procès, dit-il, viennent uniquement de la Guépéou, dont la puissance est incroyable ; elle fut utile jadis en période révolutionnaire, et maintenant elle se cramponne par la terreur. Elle peut avoir tout le monde. On n'en connaît pas les chefs (pas plus qu'on ne connaît ceux de l'Intelligence Service). Elle fabrique de fausses pièces pour les procès. La seule accusation contrôlable (à l'étranger) du procès de Radek (qu'il aurait pris un avion en décembre 35 pour débarquer en Suède) a été démentie ; les registres sont bien tenus ; le ministre me l'a assuré... Il y avait d'ailleurs quelques fondements dans ce procès... Mais ces aveux spontanés, édifiants, ce *mea culpa* ?... On en a vu de tels du temps des tzars ; ce n'était pas les tzars, mais la police qui les provoquait — de même qu'aujourd'hui je crois que Staline est débordé par la Guépéou — un état dans l'état — et qu'il ignore tout des moyens employés ; on lui fait croire qu'on trame contre lui : voyez-vous, si nous n'étions pas là ! La Guépéou se justifie ainsi. Pour ma part, je crois que Staline voudrait sincèrement arriver à une certaine démocratie.

» Les procès, avant d'être instruits, sont préparés à huis-clos. Le prévenu doit apprendre sa leçon sous toute espèce de menaces et même de sévices...

— Mais si, le jour solennel, devant tous, il criait la vérité ?

— Il est probable (et il en est prévenu) qu'à l'instant même sa femme ou sa fille qui sont gardées en otages seraient fusillées. Une fois pourtant, j'ai vu un accusé, Stern, se dresser ; il faisait des aveux monotones, personne n'écoutait ; tout était réglé. Soudain il s'écrie : "Tout ce que je viens de dire est faux et m'a été imposé par des moyens extra-humains !" Aussitôt l'auditoire sursaute, le président d'un coup sec suspend la séance... Un quart d'heure après, Stern revient, assez rouge, le visage bouffi. D'un ton doux, le président lui dit : "Vous déclariez que vos aveux vous avaient été arrachés par des moyens extra-humains. Voulez-vous

continuer ?” Stern se lève, puis tombe comme une masse (d’une attaque sans doute, j’ai supposé qu’on l’avait piqué, je n’en sais pas plus, je dis ce que j’ai vu...).

» Quant à la puissance de la Guépéou, ne croyez pas que chez nous la Sûreté Générale soit tellement faible. Si on parlait de la supprimer, vous verriez aussitôt les attentats contre les présidents du Conseil, etc., pour dire : “Vous voyez, si nous n’étions pas là !...” »

E. (qui est de mère russe) me dit qu’il y a deux sortes de Russes : ceux qui sont très obséquieux et les arrogants. Mais pour un pourboire beaucoup font des bassesses, quitte à vous mépriser ensuite. Ce n’est pas qu’ils aiment l’argent (ils le dépensent aussitôt), et d’ailleurs il n’est pas bien vu d’avoir trop d’argent.

Le vol est fréquent. À l’hôtel Metropol, on a forcé la malle du commandant D. ; E. s’est fait faire une malle blindée et, vivant à l’hôtel, il ne ferme jamais sa porte à clef : ce serait le moyen d’attirer les voleurs. On entre tout naturellement chez autrui, mais pas seulement pour voler, pour regarder, toucher, palper les objets, les retourner...

Alix Guillain me disait avant mon départ :

« Robert Levesque, vous êtes sans parti, je le sais, et vous avez l’esprit international. Vous connaissez un peu les questions économiques (oh ! oh !), ne faites pas comme Gide, comme Herbart, je vous en supplie. Gide a cru tous les ragots ; on lui a monté la tête, et puis il est français dans le sens où français veut dire fermé à l’étranger. Gide qui avait si bien compris les nègres n’a rien compris aux Russes... Herbart, qui a renseigné Gide, ne savait pas un mot de russe, il vivait à Moscou dans la bohème internationale.

— Mais, dis-je assez nettement, on m’assure que là-bas un étranger ne peut pas rencontrer de Russe (c’est le fond même de la question). »

Alix répond qu’elle ne sait pas, qu’ils doivent se méfier après tant d’attentats... « Le monde entier est ligué contre les Soviétiques... Évidemment (et Gide fut naïf de s’en étonner), le socialisme n’est pas encore réalisé, nous en sommes même bien loin, mais je vous en prie, Robert Levesque, ne méconnaissez pas ce qui se fait de grand là-bas. »

Mme T., qui s’occupe ici de cinéma, parle du directeur en chef, vrai dictateur, un des premiers révolutionnaires (qui prenait plaisir à tuer de sa propre main). Il n’y entend pas un mot et terrorise tout le monde. Ce qui explique l’infériorité soudaine de récents films soviétiques, c’est le nouveau mot d’ordre : la mode est à la joie, « soyons gais, faites des films drôles »... Or leur comique est sinistre ; ils se battent les flancs. Sortis de la Révolution, ils n’ont rien à dire. Et puis, ce qui complique le travail

du metteur en scène et des acteurs (on met plus d'un an pour faire un film), c'est qu'entre temps la politique tourne, les mots d'ordre se font différents ; le héros d'hier est honni aujourd'hui, etc. Le même acteur, de grand homme devient traître. Ah ! mais, dit le bailleur de fonds, faisons servir le plus possible les morceaux utilisables... D'où un découpage insensé, des imbroglios, la terreur de n'être pas dans la ligne, etc.

22 février.

J'envoie mon *Sermon* à Paris, non sans avoir hésité...

Lu à Loulou *L'Expiation*.

Écrit à Gide ; je lui parle de son argent demeuré en U.R.S.S. pour lui donner une « satisfaction morale » (qu'il sache qu'au besoin l'Ambassade interviendrait pour défendre son droit). Il est probable que Gide, pour éviter des commentaires, ne fera aucune démarche. Je lui suggère, pour marquer son droit tout en restant désintéressé, de faire don de cet argent à une œuvre soviétique.

Je m'interdis absolument dans mes lettres de formuler un jugement sur Moscou. J'y suis venu sans opinion. Ce n'est pas maintenant que je pourrais en avoir une.

23 février.

C'est Homère qu'il faudra lire à Loulou qui s'émerveille d'Aymerillot, du *Mariage de Roland*... Je lirai de ses yeux, j'entendrai de ses oreilles les pages divines...

Visite au jardin zoologique, dont je n'ai pas tout vu. Admirables lynx. Il y a un tapir, un fourmilier, un casoar. Comme à Berlin... Pas de mandrille (comme à Rome)... Certains poissons de l'aquarium que je voyais grouillants et perpendiculaires sur les étages de l'eau paraissaient me danser un ballet (je n'ai pas encore vu ceux de l'Opéra). En sortant du jardin, à cinq heures, je regardais les gens de la rue — corps et visage — un peu de la manière dont je venais d'admirer les animaux (en sortant du musée, la nature ou la rue sont des tableaux pour mes yeux, et les passants des portraits). Il se mêlait dans mon regard de la sensualité, mais n'en mettais-je pas à contempler les bêtes ? Mon émotion était grande ; je n'avais jamais vu les gens de Moscou plus intéressants, plus variés, plus beaux... Le quartier du zoo est populaire, je n'étais pas encore sorti des beaux quartiers... Trop tard, ce soir, pour exprimer l'émotion sauvage, la tendresse avide, *brutale*, que j'ai lues sur les visages. Ce ne fut qu'en passant ; j'étais pressé par l'heure... Pendant l'étude de Loulou, lu une étude de Sainte-Beuve sur Vauvenargues, le seul auteur du XVIII<sup>e</sup> siècle

qui ait parlé de l'homosexualité, me disait Schlumberger.

Après le dîner, relu le *Journal de Salavin*. Il me fallait un roman qui m'instruise et me délasse. Ce livre est bon. L'ironie et la pitié s'y mêlent. L'idée que j'ai eue plusieurs fois d'aller dans les confessionnaux des paroisses pour me documenter sur les trouvailles du clergé, Salavin la réalise, mais pour chercher le vrai Dieu...

Salavin cherche la grandeur, mais se heurte aux détails mesquins de la vie et d'abord à sa propre faiblesse. Il atteint pourtant plus haut que ceux qui poursuivent la « fausse grandeur ». Je deviens chatouilleux sur le sujet de la grandeur ; je pense en avoir le sentiment et je souffre d'autant plus de ne pas tirer davantage de moi-même. Pourtant, cette journée que je considérais comme perdue, je m'aperçois qu'elle n'a pas été vide...

Lu à l'ambassade quelques-uns des derniers sonnets de Ronsard. Faire entendre sa voix dans des phrases parfaites.

Au zoo, scène d'amour entre deux renards. La femelle roulée en boule se refusait. De temps en temps, elle bondissait, montrant les dents. Les deux bêtes, gueules ouvertes, face à face, ressemblaient à ces longues chimères (ou ces griffons) de blason. Je ne suis pas resté assez longtemps pour savoir si tout cela n'était que feinte...

24 février.

Le soir, à l'Opéra, *Eugène Onéguine*. Dès que le rideau se leva sur le premier décor, je sentis que je n'avais jamais vu plus belle mise en scène.

Entr'actes nombreux et trop longs. Le public, après les actes, va regarder les musiciens dans leur fosse.

27 février.

*La Jeunesse de Pouchkine*, film charmant, tout plein d'espiègleries, rien que des garçons, ou presque (École des Cadets). Le jeune Pouchkine (il s'est donné l'air mulâtre) est sauvage, explosif, concentré, rêveur..., et il dit les vers sans romantisme.

*Exposition Pouchkine*. Vingt salles pleines de manuscrits, de portraits, de souvenirs. Tout, sauf l'écriture de Pouchkine, était muet pour moi. On expose sa bibliothèque, où se trouvaient les meilleurs livres français depuis le XVI<sup>e</sup> siècle et les meilleurs des contemporains (les environs de 1830).

*Pouchkine jeune* (mulâtre rêveur et ardent) est fort beau. Il fait penser à certain *Chénier jeune* que je n'ai vu qu'une fois.

Après un mois, sorte d'éclipse, non dans ma curiosité, mais dans mes réactions. Il faut que quelque chose arrive... Mais je ne suis pas lassé du

spectacle. Si j'osais, je resterais des heures au coin d'une rue pour voir le flot des passants. Quatre millions d'habitants à Moscou, et des campagnards de passage, et des Asiatiques.

Ces gens sont « réceptifs », influençables. Tout le monde me le dit. Le monde que je rêve saurait-il exister ?

Il faudra bien que je travaille. J'attends un élan. Que l'on approuve ou que l'on blâme à Paris ce que j'ai envoyé, j'en recevrai un coup de fouet.

Avant que d'en arriver à la « création », je crois qu'il me faudra faire des pages de critique, réflexions, voyages, etc. Je n'avais pas prévu cette voie... Voilà deux ans à Rome, B. me disait : « Tu as une manière à toi de sentir les arts, tu devrais en écrire. » Je haussai les épaules...

Dire n'importe quoi, mais avoir un *ton*, donner sa note. Je ne suis pas un homme profond — mais par la beauté du style on peut se rendre intéressant.

Ma modestie a été incroyable. Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, je n'aurais jamais osé faire payer quelqu'un pour une leçon. Un peu de sûreté m'est venu ensuite, mais jusqu'à ces derniers jours je n'aurais pas osé offrir une ligne à un éditeur. La carrière d'écrivain me paraît grave ; je ne peux pas m'y jeter au hasard... Moi qui ne suis pas un « scrupuleux », je me sens pris de honte en pensant aux manuscrits envoyés. Je les sais pleins de fautes. J'avais rêvé tellement mieux... Je sais en même temps que cette insatisfaction est de bon augure.

Je m'étais lancé dans des voyages, Maroc, Espagne, années inactives dans l'espoir que le génie naîtrait d'une paresseuse attente. Je fus déçu enfin et, voyant autour de moi des garçons faisant une carrière, je me disais : « Quel temps perdu, que de retard ! »

Je ne crois plus maintenant que j'aie perdu mes belles années. Sans doute ai-je été lâche et envahi par des plaisirs, des rêveries, mais tout cela s'est accumulé. J'y ai gagné de la patine et un certain dépouillement. Mon regard est maintenant cultivé. J'ai vécu uniquement pour la beauté. Au début, je la connaissais mal, mais je la vénérâis. Entre quinze et vingt ans, j'ai voulu lire tous les « chefs-d'œuvre », me battant les flancs pour les trouver beaux... Et puis j'ai continué, j'ai relu. Peu à peu, la beauté s'est infiltrée en moi ; je l'ai découverte. (Je me considère strictement comme un étudiant qui chaque jour fréquente les maîtres.) Ce qu'il y eut de mieux dans mon amour des lettres, des arts, c'est qu'il était désintéressé, je veux dire qu'il m'empêchait de penser à d'autres intérêts. C'était la grande affaire, le grand plaisir (peu séparé, d'ailleurs, de celui de l'amour). J'ai donc acquis sans le vouloir de la culture. Il m'arrive de causer avec des hommes plus instruits ou plus brillants que moi, et cepen-

dant, sur certaines matières (et je commence à en connaître plusieurs), je me sens mieux informé ; c'est ma vie même qui est en jeu — et pas seulement mon cerveau.

Les choses belles, beaucoup les sentent, tout le monde en parle, un moment cela me fit impression, mais j'ai vu bientôt que ceux qui pourraient y donner leur vie sont rares.

Quand je prononce certains noms, ou que je parle d'une œuvre que j'aime, j'ai remarqué qu'on me regarde avec inquiétude — ou bien qu'on écoute avec attention, comme pour capter le fluide. On sent que ces paroles viennent d'une certaine profondeur.

*(À suivre.)*

## Lectures

Daniel MOUTOTE, *André Gide : l'Engagement (1926-1939)*. Paris : SEDES, 1991. Un vol. br., 24 x 16 cm, couv. ill., 304 pp. (ISBN 2-7181-1431-X).

La couverture de ce livre illustre déjà la particularité de l'engagement d'André Gide : une photographie, sur fond rouge, le représente aux côtés de Staline sur la place Rouge.

Cet ouvrage peut se lire, nous dit l'« Avertissement » (p. 5), « comme un livre particulier » au sujet de l'engagement (« encore mal connu », précise la « Conclusion » [p. 271], malgré le livre de Ramon Fernandez par exemple, *Gide ou le courage de s'engager* [1985]) ou « comme la fin de [...] l'analyse du *Journal* de Gide » par Daniel Moutote : *Le Journal de Gide et les problèmes du Moi (1889-1925)* (PUF, 1968).

La richesse particulière de ce livre vient du fait que Daniel Moutote poursuit l'étude du *Journal* après 1925, date à partir de laquelle s'effectue un « bouleversement radical de la vie intérieure de Gide » (p. 18), et parallèlement recherche les traces de l'engagement dans les écrits de Gide. Par une analyse méticuleuse, l'auteur de cette étude montre que le *Journal*, jadis réservé au « dialogue intérieur », prend une dimension nouvelle, afin de devenir « réserve d'idées » (p. 23) pour les œuvres, et ainsi acquiert le « statut d'œuvre littéraire » (p. 266) : « C'est le Livre de la Pensée gidienne » (p. 24). Notons cependant un fait curieux, « l'abandon par Gide de son *Journal*, du retour d'Afrique en juin 1926 jusqu'à la préparation des *Œuvres complètes* en février 1930 » (p. 17). C'est en 1931 qu'André Gide a repris les carnets de son *Journal*.

Daniel Moutote analyse « l'arrière-plan fondamental et archétypique sur lequel se forme » (p. 209) la pensée de Gide. L'essentiel pour lui est « la jeunesse », et l'élément archétypique serait représenté par « la religion et Cuverville » (p. 209). Il retrace la genèse de l'engagement dont on peut voir la première manifestation dans *Corydon* et dont les principales manifestations se divisent en deux périodes : le premier engagement est « africain » (p. 134) et porte sur les problèmes intérieurs des pays de l'A.E.F. visités (*Voyage au Congo* en témoigne) ; son « second engagement » est « européen, consacré aux problèmes de politique étrangère » (p. 134). L'« engagement gidien » est « d'abord une entreprise spirituelle » (p. 116) qui prendra les dimensions d'un engagement socio-politique. Quand l'écrivain s'engage à partir de 1931 en faveur de l'URSS, avec ses décla-

rations enthousiastes bien connues, il le fait face aux « fascismes bellicistes » (p. 10), tout en recherchant « l'allié russe de 1914 » (p. 150). — Il est encore à souligner que ce ne sera qu'à partir de 1932 qu'il sera question d'engagement « au sens de l'engagement personnel » (p. 7) dans le *Journal*.

André Gide se dit incompetent en matière de politique et Daniel Moutote souligne qu'« il le montrera abondamment dans ses rapports avec la Russie soviétique » (p. 124). « Tout son engagement socio-politique restera celui d'un poète et visionnaire de l'humain, et non d'un technicien de la politique. » (p. 147) Il ne s'engagera jamais en parole, tout homme de l'écrit qu'il est, ni n'adhérera au Parti communiste. Dans les années 30, il traduira toutefois son engagement en actes : « Lettres d'adhésion au Congrès d'Amsterdam contre la guerre » (7 juillet 1932), prise de position dans l'affaire Dimitrov (1933-34), « Déclaration des Intellectuels Républicains » (Espagne)... (p. 154). Il donne son soutien à divers comités engagés, soit par des discours ou en présidant des séances, par exemple lors du « Premier Congrès international des Écrivains pour la défense de la Culture », qui a lieu à la Mutualité en juin 1935.

Le rôle qu'il joue au sein de *La NRF*, où sont publiés des extraits de son *Journal*, va favoriser son accueil par les dirigeants de l'URSS (p. 206). C'est en 1936 qu'il part à la découverte de ce qui représente pour lui l'utopie d'un monde nouveau. En URSS il vénère surtout la jeunesse, comme symbole d'une génération montante. Il lui dédie ses *Nouvelles Nourritures*. Certes, l'accueil fut chaleureux, mais nous connaissons tous sa déception profonde face aux manquements et aux dévoiements par l'État soviétique des idéaux de la Révolution d'Octobre. Fidèle à ses principes de sincérité et de vérité, il publie le *Retour de l'U.R.S.S.*, qui serait « le livre le plus lu de toutes les œuvres de Gide » (p. 238). Daniel Moutote attire l'attention sur le fait que Gide, tout en étant au courant des procès de Moscou qu'il passe sous silence (p. 217), « donne des preuves non équivoques du refroidissement de sa conviction dès avant son voyage en URSS » (p. 212).

Gide a toujours refusé « d'adhérer à la charte de l'A.E.A.R. Il s'est jugé plus utile en restant libre et créateur mais sympathisant, qu'en adhérant et en se stérilisant. » (p. 269) En réponse aux reproches faits à Gide de ne pas avoir « vendu son bien et donné l'argent aux pauvres » (p. 269), D. Moutote rappelle que « Gide a insisté bien des fois sur l'absurde » et qu'il « a préféré se donner aux hommes par ses œuvres, que de leur abandonner sa fortune et son être. » (p. 269) Écrivain ceci, D. Moutote ne pouvait pas savoir (ce que nous comptons établir d'après des documents inédits), alors même qu'il énumère les noms des personnes — célèbres — que Gide a aidées financièrement, qu'il avait aussi apporté une aide généreuse en faveur des plus démunis : ainsi, au sein des Quakers, il a aidé des réfugiés allemands. Ces interventions sont tout à l'honneur de Gide, car elles n'étaient jamais connues du grand public.

La période de l'engagement gidien s'achève par la publication des *Œuvres complètes* (1938) et du *Journal* (1939). Les principaux écrits politiques et autres textes mineurs de l'engagement seront publiés dans *Littérature engagée*, réunis et présentés par Yvonne Davet (1950). Et, en 1939, le Pacte germano-soviétique confirme la lucidité de Gide (p. 240).

Daniel Moutote conclut sur l'actualité du désengagement de Gide : « La fameuse "perestroïka" et la libération de toutes les nations de l'Europe de l'Est ces derniers mois sont de même nature que le désengagement de Gide à l'égard de l'URSS et du régime communiste en 1936. » (p. 274)

Cet ouvrage, particulièrement dense et riche, illustré de citations latines judicieusement choisies, se lit facilement malgré une vaste érudition. Il suscite beaucoup de questions auxquelles des travaux futurs devraient apporter une réponse (par exemple, sur l'Europe, ou les relations qu'André Gide entretenaient avec les intellectuels français et allemands).

Il faut regretter qu'une faute de l'éditeur ait entraîné une erreur de pagination pour toutes les références des trois index (il convient d'ajouter 2 à toutes les indications chiffrées), contraignant Daniel Moutote à les reprendre entièrement avant de laisser enfin paraître son livre <sup>1</sup>, et aussi quelques coquilles (ainsi « Mars » pour « Marc », p. 73, « Holderlin » pour « Hölderlin », p. 128, « mise en scène » pour « mise en scène », p. 193...).

Ce travail important fait bien apparaître le rôle exceptionnel tenu par Gide comme « écrivain et penseur » (p. 206) dans la période de l'entre-deux-guerres.

MECHTHILDE FUHRER.

Éric DESCHODT, *Gide, le « contemporain capital »*. Paris : Librairie Académique Perrin, 1991. Un vol. br., 22,5 x 14 cm, couv. ill., 338 pp., +16 pp. ill. h.-t. (ISBN 2-262-00641-5).

Portée par la vague du « retour au sujet », la mode est au biographique. Cinq ou six biographies de Proust ont paru récemment ou sont en chantier. Pour Gide, on attendait le Martin <sup>2</sup>, ce fut le Deschodt qui vint.

« *L'envie ces journalistes dont la voix porte aussitôt, quitte à s'éteindre sitôt ensuite* », écrit Gide dans son *Voyage au Congo*. De fait, quel feu de paille des confrères journalistes pour accueillir la biographie d'Éric Deschodt, collaborateur à *Valeurs actuelles*, *Spectacles du monde* et au *Figaro-Magazine* : *Gide, le « contemporain capital »*, publiée l'automne dernier chez Perrin, l'éditeur même des *Cahiers d'André Walter*, et chez qui Édouard fait rééditer son « *vieux Livre* » (*FM*, Pléiade, p. 998) !

Faute d'avoir quoi que ce soit à apporter de neuf pour la connaissance de Gide, M. Deschodt s'est efforcé de se couler au mieux dans les écrits autobiographiques de Gide (le *Journal*, *Si le grain ne meurt*, etc.) et dans quelques ouvrages qu'il compile sans vergogne (de *La Jeunesse d'André Gide* de Jean Delay à

1 Le tirage corrigé du livre, dont les exemplaires sortis en novembre 1991 avaient été aussitôt retirés de la vente, a été mis en librairie en avril 1992.

2 Aux dernières nouvelles, la biographie préparée par Claude Martin devrait paraître, chez Fayard, avant la fin de cette année.

*l'Hommage à André Gide* publié par *La N.R.F.* en novembre 1951, en passant par *Les Cahiers de la Petite Dame*), sans référence, sans note (une seule signale, p. 295, qu'« il n'y a pas eu de *Tour de France* entre 1938 et 1947 » !), sans indication bibliographique.

Pourquoi alors « ajouter une compilation à celle que cet incomparable observateur de soi entassa sur lui-même, à celles qu'une vaste société d'amis (*Les Amis d'André Gide*) persévère à empiler sur son compte ? » (p. 7), se demande l'auteur d'entrée de jeu. Et de répondre aussitôt : « Pour ces deux raisons mêmes : pourquoi s'est-il trouvé, pourquoi l'a-t-on trouvé, si intéressant ? » (p. 8).

Ce qui donc intéresse Éric Deschodt, c'est l'étude d'un double cas. D'une part, voilà un bourgeois qui, au lieu de se contenter d'être le sage rentier que lui permettait sa fortune, est devenu un bohème, un marginal aux mœurs étranges, professant des idées surprenantes et qui s'est mis à écrire on ne sait trop pourquoi. Car l'œuvre de Gide n'intéresse nullement l'auteur, et ce n'est manifestement pas son domaine. Pourquoi Gide a-t-il voulu écrire, qu'a-t-il écrit et quelles sont la cohérence et l'importance de son œuvre ? En quoi celle-ci est-elle consubstantielle à l'homme ? Que signifie cette « équivalence », proclamée par Gide, de la vie et de l'œuvre — sur quoi médite Cl. Martin dans l'avant-propos de sa *Maturité d'André Gide* ? Bref, pourquoi cet homme est-il devenu Gide, le « contemporain capital » ? Autant de questions que notre biographe — en dépit du titre choisi — ne s'est pas posées et qui ne le préoccupent pas le moins du monde.

L'autre cas, c'est celui que représente, pour une part, l'existence même de notre « vaste société d'amis » : comment peut-on trouver un intérêt durable à Gide, comment peut-on se nourrir de sa lecture, poursuivre des recherches sur sa vie et sur son œuvre ? N'y a-t-il pas du vice à « persévérer à empiler » des mots sur son compte ?

En dépit du temps consacré par M. Deschodt à tenter de résoudre cette double énigme, la lumière n'est manifestement pas venue. Il n'éprouve, pour l'homme et son milieu, qu'une vague curiosité dépourvue de sympathie, et manifeste une incompréhension totale envers ceux qui trouvent de l'intérêt à son œuvre.

Consciencieusement cependant, il s'est mis à la tâche, accumulant les fiches sur des faits alignés par ordre chronologique, tirant, de la compilation successive de Delay ou d'Anglès, de *Si le grain ne meurt* ou du *Journal*, les anecdotes ou les notations supposées remarquables, curieuses ou amusantes, sans guère se préoccuper de leur donner sens, sans chercher à les insérer dans une réflexion qui les éclairerait, sans jamais s'aviser de la solution de continuité entre le sujet de l'écriture et l'homme social que soulignait Proust : « un livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices » (*Contre Sainte-Beuve*, *Pléiade*, p. 221-2) ; ce qui nous vaut un ouvrage invertébré, et pour tout dire inutile : la véritable biographie complète de Gide que nous espérons n'est pas encore parue.

Cette méthode de vampirisation présente un premier inconvénient : tout est aligné sur le même plan, sans perspective, sans principe de compréhension, sans essai d'explication. Le genre du journal qui recueille les anecdotes au jour le jour se substitue au genre de la biographie. De plus, l'auteur s'en remet aveuglément à

ses sources successives, sans recoupement, sans vérification, de sorte que tous les points de vue sont mis sur le même plan, que ce soit celui de Gide, d'un témoin comme la Petite Dame, ou d'un critique comme Jean Delay ou Auguste Anglès. De sorte aussi que les éventuelles erreurs sont reprises. Ainsi, à propos de la célèbre scène de la rue de Lecat : « *Je découvrais soudain, écrira-t-il, dans Si le grain ne meurt..., le mystique orient de ma vie* » (p. 19). En fait, Gide a écrit, dans *Si le grain* : « *je découvrais soudain un nouvel orient à ma vie* » (II, 434). C'est l'erreur de Delay que reproduit Deschodt (*La Jeunesse*, I, p. 301), sans le dire naturellement. Ailleurs des citations sont inexactes, tronquées et on ne comprend pas toujours pourquoi Deschodt recourt aux guillemets car une citation peut se poursuivre une fois ceux-ci refermés. Ainsi, p. 204, après une citation inexacte de *Voyage au Congo* (II, 718) ; ou encore p. 281, où le texte de Claude Mauriac : « *Cela, je n'en accuse pas l'ami exquis, l'écrivain admirable, l'homme de cœur et de goût, mais celui que je prenais pour un Maître* » (*Conversations avec André Gide*, p. 229) devient, cité par Deschodt : « *Cela, je ne le reproche pas à Gide, charmant ami, écrivain admirable, homme de goût, mais à celui que je prenais pour un Maître.* » (p. 281).

Cette compilation systématique présente cependant un avantage : elle peut éviter les grossières erreurs factuelles, mais ne prémunit pas contre des absences, des lacunes, des ombres dont le lecteur non prévenu ne s'avise guère, ni contre les erreurs de perspective ou d'interprétation.

La principale absence, c'est celle des œuvres. Une bonne partie d'entre elles n'est même pas mentionnée : rien par exemple sur *El Hadj*, *Le Prométhée mal enchainé*, *La Marche turque*, *Robert*, *La Séquestrée de Poitiers*, *Œdipe*, *Perséphone* ou *Les Nouvelles Nourritures*, entre autres, et l'on finit par s'en réjouir lorsqu'on lit les consternants jugements ou les erreurs sur la plupart d'entre elles. On admirera d'abord la désinvolture avec laquelle, en quatrième de couverture, est expédiée leur présentation chronologique : « *Il publia son premier livre, Les Cahiers d'André Walter, en 1891, chez Perrin. Suivirent Corydon, apologie de l'amour homosexuel, Les Nourritures terrestres (1897), L'Immoraliste (1902), etc.* »

Sur *Les Cahiers d'André Walter*, passe encore que M. Deschodt trahisse involontairement son pillage de Delay en écrivant que « *le mot âme est imprimé cent soixante-quinze fois* » (p. 37), là où Claude Martin en a compté depuis deux cent quarante-sept occurrences. Mais ce livre est qualifié de « *navrante histoire, maniérée en diable, à courir dans une porcherie en contrepoison de sa fadeur* » (p. 37) ! En revanche, pas un mot sur l'écriture, la mise en abyme, le montage. Pour *Paludes*, non seulement Tityre devient le narrateur, mais la sottise fait l'objet de ce jugement qui laisse pantois : « *Aujourd'hui que n'apparaît plus aucun décalage entre l'auteur et son navrant personnage, la lourde satire de Paludes [...] ne laisse qu'une impression de vanité complète* » (p. 70).

Que M. Deschodt n'a-t-il médité sur l'écriture ironique de Gide, qui sait si bien discréditer un personnage par les paroles qu'il profère ! Et là encore, rien sur la « mise en abyme », le saugrenu... Pour les *Caves* : « *Les Caves sont achevées et ne le sont pas. Elles ne le seront jamais. Aucun de ses livres ne l'est ni ne le*

sera. [...] Il faut les reprendre. Il s'y met en automate, en robot professionnel. Le cœur n'y est pas. Y fut-il jamais ? [...] Voici les Caves, stupide bouffonnerie... » (p. 156). Que voilà en effet une « stupide bouffonnerie » ! Mais M. Deschodt a-t-il vraiment lu *Les Caves du Vatican* ? Car ne s'avise-t-il pas de faire d'Amédée Fleurissoire le « ridicule gendre du gentilhomme » Juste-Agénor de Baraglioul !

Le mépris constant que manifeste M. Deschodt à l'égard de l'œuvre de Gide n'a d'égal que son incompréhension. Aussi le caractère ironique de l'écriture giddienne lui demeure hermétique : il présente *La Porte étroite* comme l'« exaltation de l'amour mystique contre l'amour charnel » (p. 134), et considère *La Symphonie pastorale* comme une « édifiante histoire de pasteur » (p. 180). Quant aux *Faux-monnayeurs*, ils sont réduits à « un fourre-tout [des] obsessions » de Gide et à « un nouvel échec » (p. 230) *L'Immoraliste* est « rébarbatif » (p. 281), et *Thésée* une « fantaisie, assez pesante et d'une gaillardise empruntée à trois dédicataires » (p. 308) !

Mais revenons à la vie de Gide, puisque aussi bien c'est l'objet de ce livre. Au chapitre des absences, on relève par exemple celle du prodigieux voyage en Italie, en mars-avril 1912, avec Valéry Larbaud et Henri Ghéon, ou celle du voyage en Turquie de 1914. Pas une mention du reste de Vannicola, Papini, Raverat, Rosenberg, Jaloux, Mme Mühlfeld, Mme Sokolnicka ou Stravinsky, dont l'existence a eu une certaine importance pour Gide, ni même de Valentine Rondeaux, sœur de Madeleine. Rien non plus sur la prodigieuse influence de Dostoïevski, sur la série de conférences de 1922, ou la traduction du *Mariage du ciel et de l'enfer* de Blake. M. Deschodt ignore apparemment l'existence du film de Marc Allégret *Voyage au Congo*, les péripéties de la campagne politique qui a suivi le retour d'Afrique Équatoriale et notamment le rôle du B.I.T. et d'Albert Thomas<sup>1</sup>. Pas un mot non plus sur l'équipée de 1933 en Suisse, pour adapter une version théâtrale des *Caves* pour les Bellettrien de Lausanne ; pas plus que sur le déroulement du séjour en URSS, du 17 juin au 24 août 1936, pour lequel n'est mentionné que le discours sur la place Rouge. Silence encore sur les entretiens radiophoniques Gide-Amrouche enregistrés et diffusés en 1949, qui inaugurent le genre de l'interview littéraire.

Examinons maintenant ce qui est dit et la manière particulière de M. Deschodt d'interpréter ses sources. Parce qu'au début du chapitre V de *Si le grain ne meurt* Gide se présente, lorsqu'il avait treize ans, « sans appétit » et écrit : « J'allais à table comme on marche au supplice » (II, 431), le biographe n'hésite pas à diagnostiquer une « anorexie » (p. 18), ignorant sans doute que l'anorexie est une maladie grave, qui ne concerne guère que des jeunes filles ou jeunes femmes dans plus de 90% des cas. Vient le temps de la préparation à la communion où l'on est étonné d'apprendre qu'« André pensa se convertir au catholicisme » (p. 24). Mè-

1 J'en profite pour signaler un malheureux lapsus de mon étude sur *Les Faux-Monnayeurs mode d'emploi*, qui a transformé Albert Thomas, directeur général du B.I.T. de Genève, en Henri Thomas (éd. SEDES, 1991, p. 38). Sur cette campagne, voir Zvi H. Levy, « Lettres inédites d'Albert Thomas à André Gide... », *BAAG* n° 67, juillet 1985, pp. 59-84.

me étonnement à lire que « *Madeleine est de quatre ans l'aînée d'André* » (p. 30) alors qu'on croyait que deux ans et neuf mois séparaient leurs naissances ; à découvrir que *La Tentative amoureuse* « *comprend cent quarante pages* » (p. 57), alors que l'édition originale n'en comporte que 44 et celle de la Pléiade 16 ! Pour la réception de *L'Immoraliste*, M. Deschodt aurait dû se reporter à la *Maturité* de Claude Martin, p. 530-1, et aux dossiers de presse publiés dans le BAAG plutôt que d'écrire cette contre-vérité : « *Ghéon sera seul à défendre L'Immoraliste, avec sa démesure coutumière* » (p. 119). De même *Les Caves du Vatican* ne sont nullement un « *projet de 1898* » (p. 123) ; pas plus que Gide ne s'est demandé, en 1916, « *s'il ne va pas suivre là* » Henri Ghéon (p. 171), dans sa conversion à la foi catholique. Mais c'est que cette conversion d'Henri Ghéon fait l'objet d'un contresens : Gide, écrit Deschodt, « *accueille avec joie la conversion de son ami. Ghéon a "sauté le pas" à Noël 1915.* » (p. 172). En fait, il suffisait de se reporter au *Journal* de Gide pour constater à quel point Gide a été furieux d'une conversion qu'il éprouve comme une trahison ou une abdication : « *Ghéon m'écrit qu'il a "sauté le pas". On dirait d'un écolier qui vient de tâter du bordel... Mais il s'agit ici de la table sainte.* » (p. 527). Et l'année suivante, Gide ira jusqu'à écrire : « *Ghéon est pour moi plus perdu que s'il était mort. Il n'est ni changé, ni absent ; il est confisqué.* » (p. 627).

En ce qui concerne la naissance de Catherine Gide et les circonstances qui l'entourent, l'erreur est d'une année ! C'est en juillet 1922, et non en 1923 comme l'écrit Deschodt (p. 184) que l'enfant est conçue. C'est le 22 août 1922, et non 1923, qu'Élisabeth Van Ryselberghe apprend à sa mère et à Gide qu'elle est enceinte. Et c'est le 18 avril 1923 que Catherine naît à Annecy, et non en 1924 comme l'indiquent à la fois le titre du chapitre « *Paternité : 1924-1925* » (p. 181) et la chronologie des pp. 190 et 195. On pourrait allonger la liste des inexactitudes. Relever, par exemple, que c'est la troisième partie des *Faux-Monnayeurs*, et non « *la seconde* » (p. 197) qui est achevée le 8 juin 1925 ; ou qu'il est exagéré de dire que Gide « *vend sa bibliothèque à l'hôtel Drouot, les 27 et 28 avril 1925* » (p. 198), même si le catalogue comprend 405 numéros. Elles manifestent l'impréparation de l'auteur à assumer la tâche dans laquelle il s'est engagé et son incapacité à effectuer le contrôle de ses sources. Décèle-t-il un problème, une seule fois, le voilà qui convoque « *la foisonnante, diligente, persévérante Association des amis d'André Gide dont les membres tiennent l'affût dans le monde entier, guettant le moindre souvenir de cet écrivain important, comme des zélotes guetteraient les preuves de l'existence de Dieu* » (p. 285) ! De quoi s'agit-il donc, grand Dieu ? Deschodt a lu, dans *Les Cahiers de la Petite Dame*, à la date du 30 septembre 1940 : « *Brisson, le directeur du Figaro, lui demande avec insistance de répondre à une enquête de son journal sur la littérature et je me souviens de quatre questions : Quels sont vos projets ? Quelle responsabilité donnez-vous à la littérature dans la défaite ? Dans quelle hiérarchie classez-vous les genres littéraires ? Quelle orientation souhaitez-vous voir donner à la littérature ?* » (CAG 6, 196). Pour commencer, Deschodt ne retient et ne signale qu'une seule question, la seconde, décrétée « *capitale* », et dont la réponse permettrait la « *découverte d'un nouveau Gide* » (p. 285) — rien de moins ! Or la petite Dame

rapporte que Gide, refusant de répondre, s'en explique dans une lettre à Brisson, et Claude Martin précise en note : « *Ce texte ne paraît pas avoir été publié* » (CAG 6, 385). Or Deschodt écrit, feignant d'avoir lui-même effectué des recherches : « *On ne sait pas si ce texte parut. On ne sait pas non plus s'il en a gardé copie.* » Ce faisant, il accrédite l'idée que Gide a répondu à l'enquête ; et surtout on eût aimé que ce collaborateur au *Figaro-Magazine* écrivit : « *Je n'ai trouvé nulle trace de cette lettre dans les Figaro d'octobre et novembre 1940* ». Mais plutôt que de se livrer à cette vérification sur un problème qui lui tient tant à cœur, Deschodt préfère rêver et imaginer un roman étiré sur près de trois pages :

Imaginez André Gide dans l'un de ses célèbres manteaux-capotes, coiffé de l'un de ces feutres à la fois impérieux et mous dont il avait le secret, s'approchant à Cabris de la boîte aux lettres, de l'allure de quelqu'un, disait de lui Mauriac, « qui a aperçu la police » et s'esquive, l'enveloppe pour Brisson et *Le Figaro* à la main, laquelle contient la réponse qui met ou remet son être entier en cause. Son être entier, le monde entier. Le manteau flotte autour de lui comme il aime. Le mistral d'octobre fait reluire la Provence, étinceler les oliviers, ramer les corneilles contre le Nord [...etc...] (p. 286).

Abrégeons l'élan lyrique où les pies succèdent aux corneilles « *avec des jacassements convulsifs* », et où « *l'enveloppe palpite avec violence* ». Cette mise en scène romanesque nous conduit, après une page de suspense, à la conclusion si fine du détective voyant :

La Petite Dame ne dit pas l'avoir vu poster sa réponse à Brisson. Quelque mouette l'aura piquetée, ramollie sur la plage et l'aura laissée pour d'autres festins, avec un grincement déçu. (p. 287).

On suit très bien la logique d'un tel délire : si Brisson avait reçu la lettre, il l'aurait publiée (puisque Deschodt juge la question « *essentielle* » et la perte de la réponse « *irréparable* »). Or si la lettre de Gide avait été postée effectivement, elle serait inmanquablement parvenue à son destinataire, car « *de quel droit soupçonner l'institution d'élite que demeurait la poste française après la catastrophe ?* » Donc la seule conclusion, certaine pour Deschodt, c'est que Gide n'a pas posté la lettre ! C.Q.F.D. ! De quoi se féliciter que notre biographe ait, dans son ouvrage, laissé peu de place à son imagination et à ses dons d'enquêteur, pour suivre en général docilement ses sources.

Nous avons vu qu'Éric Deschodt n'éprouve aucun intérêt pour l'œuvre de Gide, qu'il ne la comprend pas, la méprise même. Mais cette morgue s'étend aux écrivains qui le louent. Ainsi à propos de *Paludes* :

Rachilde lui écrivit : « *Paludes est tout à fait le miroir de la jeunesse d'élite présente...* » Ce qui ne veut à peu près rien dire. Quant à Mallarmé... Le 21 juillet, il y allait comme toujours en force : « *Je crois que c'est bien de vous, Gide, ou génial, ce discret, terrible badinage à fleur d'âme.* » Après Mallarmé, il ne reste plus qu'à tirer l'échelle si l'on n'a pas encore grimpé à l'arbre. (p. 70).

Déjà, il avait osé affirmer de façon péremptoire que Mallarmé était « *un avatar de précieuse ridicule* » (p. 55) ! Le vrai grand poète pour Deschodt, c'est Francis

Jammes, adepte selon lui de « *la poésie pure — poésie d'instinct* » (p. 144), « *talent natif, aussi singulier et affirmé* » (p. 147). C'est que tout ce qui ressortit à la culture, à l'étude, est une tare pour Deschodt. S'il ose décréter qu'Anatole France fut le « *vrai prédécesseur* » de Gide, c'est parce que « *sa culture magnifique a pesé sur son œuvre. Put-il seulement écrire une ligne libérée de ses lectures ?* » (p. 145). Ce qui donc sauverait Gide, c'est sa seule correspondance — dont au reste il n'a pas lu manifestement le quart — qui « *explique une influence qui ne laisse pas d'étonner, à considérer seulement son œuvre officielle* » (*ibid.*).

Comment s'étonner alors de ce jugement sur Pontigny, haut lieu de la culture — faisant suite il est vrai à cet autre, lamentable, concernant le havre de Cuverville : « *Cuverville pour l'abrutissement, Pontigny pour l'académisme — les décades de Desjardins ressortent [sic !, pour "ressortissent", mais qu'importe quand on méprise la culture !] au burlesque par l'esprit de sérieux [...]. Fernandez, rastaquouère incollable [...].* » (p. 228).

L'inculture de notre biographe se trahit au reste de cent façons : « *Ce Centaure [...] qu'allait diriger un nommé Henri Albert* » (p. 87), écrit-il, ignorant que ce poète germaniste a traduit en français toutes les œuvres de Nietzsche publiées au Mercure de France, et que ce sont ses traductions que lit et cite Gide. Alors qu'il prétend donner une leçon de terminologie à « *Mme Mardrus* » (pour désigner Lucie Delarue-Mardrus) qui a écrit que le Michel de *L'Immoraliste* est « *l'éternel immoralisé* » : « *Lettre qui ne voulait rien dire, au-delà de sa bonne volonté : le mot immoralisé est absent des meilleurs dictionnaires* » (p. 119), il ose parler d'« *un adverbe de cinq pieds* » (p. 219) !

On pourrait encore gloser sur des remarques surprenantes : « *Paul Laurens, grâce à qui il avait découvert le plaisir* » (p. 119) ; « *Pourquoi fait-on des enfants ? Les musulmans ne se posent pas la question puisqu'ils ne s'en posent aucune. [...] Et pour les Juifs aussi peut-être, de loin les plus méfiants [...]* » (p. 181) ; « *Aujourd'hui, en Occident, où se trouve concentrée la fraction la plus avancée de l'humanité [...]* » (p. 182) ; « *Le spectacle de ce procès colonial, pourtant exemplaire de l'impartialité métropolitaine [...]* » (p. 202)... On pourrait s'extasier sur la manière d'oser s'esclaffer sur la « *sottise* » de Gide : « *Cette année 1931 [...] marque l'apogée de la sottise d'André Gide. [...] Il y a du M. Homais dans ses crises anticatholiques et du Georges Marchais avant la lettre dans cette crise soviétique* » (p. 240) ; « *Difficile de faire tenir plus de sottises en quatre lignes* » (p. 268)... Mais à quoi bon ? Mieux vaut faire silence sur ce livre, et relire Gide, dont la « *sottise* » nous instruit<sup>1</sup>.

ALAIN GOULET.

1 Signalons que M. Éric Deschodt était membre du jury composé par les Magasins du Printemps pour décerner, le 12 mai dernier, le « Prix Printemps de la Biographie »... [N.D.L.R.]

Marc DAMBRE, « *La Symphonie pastorale* » d'André Gide. Paris : Gallimard, 1991, coll. « Foliothèque » n° 11. Un vol. br., 18 x 11 cm, couv. ill., 221 pp. (ill.) (ISBN 2-07-038440-3).

Équilibre, tel pourrait être le mot autour duquel rallier les principales qualités de cette étude ; il y a là, peut-être, un effet d'osmose avec le plus classique des récits gidiens. Découpée en trois parties d'identique longueur, elle présente successivement la genèse du texte, sa construction et, sous le titre d'« Ironie », sa portée. La suite, selon la formule de cette collection, est un dossier où se mêlent documents complémentaires et pistes d'interprétation. La nécessité de faire bref contraint la critique à proposer pour sa part une lecture unitaire et à suggérer, par le truchement de ses confrères, d'autres parcours. Ce n'est pas forcément un avantage.

Reconstituer succinctement l'histoire de *La Symphonie pastorale*, qui plonge ses racines fort loin et dans de multiples directions, relève un peu de la gageure, et Marc Dambre s'en tire avec élégance et efficacité, évoquant l'expérience humanitaire du Foyer franco-belge, la crise religieuse de 1916, la liaison avec Marc, montrant bien comment ces données en réactivèrent de plus anciennes qui, dès 1893, poussaient déjà Gide à s'intéresser au thème de l'aveuglement. Il montre surtout l'ambiguïté formelle qui en résulte, Gide donnant l'impression après les audaces des *Caves*, de régresser en revenant à la forme du récit traditionnel, alors que la *Symphonie* marque en fait une étape nouvelle dans son cheminement créatif : « *La Symphonie pastorale, en recul apparent par le retour au regard unique, va plus loin que La Porte étroite, dans la mesure où la technique du journal et de la narration se relaient subtilement pour opérer le dévoilement, en fait pour démasquer.* » (p. 29)

Analysant la construction du roman, Marc Dambre met d'abord bien en lumière la signification de la répartition entre journal et récit, conséquence de la mauvaise foi du pasteur et de son désir semi-conscient de ruser avec lui-même, d'abord en feignant de raconter innocemment une histoire dont il sait déjà le sens, ensuite en anticipant sur les reproches qu'il sait justifiés : « *Ainsi s'impose la composition de deux cahiers en diptyque : aveuglement sournois / aveuglement délibéré, ou clarification aveugle / aveuglement mensonger.* » (p. 58) En revanche, la tentative de lire ce roman comme une tragédie en cinq actes semble moins convaincante, même si elle s'appuie sur une déclaration tardive de Gide ; il est toujours loisible d'ériger certains épisodes en actes sans que leur sens en soit précisé ; et il nous paraît plutôt qu'à transformer la *Symphonie* en tragédie classique, on court le risque de la simplifier dangereusement, en frappant d'alignement certains de ses replis. La figure du pasteur, en particulier, souffre d'être réduite à un rôle homogène : enfermé dans le rôle de « l'imposteur », il conditionne toute l'interprétation ultérieure. Les phrases assassines se multiplient à son égard (« *sa sonate évangélique n'était que triste sornette* », p.77) tandis que Gertrude, par contraste, apparaît comme une pure victime, « *eau vive* » opposée à l'« *eau immobile* » du pasteur narcissique.

Certes, Marc Dambre montre excellemment comment la fonction pastorale

sert à autoriser la narration ; en particulier il analyse les aspects stylistiques qui trahissent le caractère mensonger du discours du pasteur (pp. 113-6). Mais cet éclairage systématique efface les clairs-obscurs d'un livre où Gide a trop investi de lui-même pour qu'il puisse être lu de manière univoque. La mauvaise foi de son héros est tout de même liée au désir de l'auteur d'évoquer son amour pour Marc, et d'esquisser son rêve d'un christianisme « dépaulinisé », deux sentiments qu'il ne pouvait envisager uniquement avec ironie, et dont l'échec n'est pas à imputer à la seule responsabilité du pasteur. Écrire que « l'ironie consiste à le punir par où il a péché », c'est absoudre un peu vite Jacques et le dogmatisme qu'il incarne, Amélie et son réalisme étroit, et même un certain rousseauisme naïf de Gertrude.

Replacée dans l'ensemble de l'œuvre gidien, *La Symphonie pastorale* représente l'étape ultime de la remise en cause de la parole biblique : prise comme référent absolu dans *Les Cahiers d'André Walter*, progressivement affaiblie et contestée dans *Le Retour de l'Enfant prodigue* et dans *La Porte étroite*, elle apparaît, dans la *Symphonie*, comme fondamentalement ambiguë : elle est source de division entre les deux exégètes professionnels que sont Jacques et son père ; en fonction d'elle aucun jugement, aucune absolution ni aucune condamnation définitives ne peuvent être prononcées. Si cette symphonie est pathétique, c'est bien parce que, plus encore que dans les livres précédents, derrière l'erreur patente du héros, il y a tout de même la participation, voire l'approbation de l'auteur, qui ne peut raconter sans frémir le naufrage de ses illusions les plus chères. La comparaison avec *Tartuffe* est donc impropre, car elle supprime le tragique de ce livre : la *Symphonie* n'est plus qu'« un conte voltairien moderne » (p. 128), et le pasteur un « Satan pantouflard » (p. 122). Comment comprendre alors que la morale de ce Satan s'épanouisse un peu plus tard dans *Les Nouvelles Nourritures* ? Si le pasteur fut aveugle, c'est par amour et par désir de croire autrement. Son tort n'est pas d'avoir détourné l'Évangile, mais d'avoir cru encore nécessaire de recourir à lui pour se justifier. La prochaine fois, il s'appellera Édouard, et saura se passer de cet alibi.

PIERRE MASSON.

André SUARÈS, *Âmes et visages*, tome I. *Portraits et Préférences : de Benjamin Constant à Arthur Rimbaud*. Édition établie, présentée et annotée par Michel DROUIN. Paris : Gallimard, 1991. Un vol. br., 20,5 x 14 cm, 263 pp.

Après *Âmes et visages : de Joinville à Sade*, Michel Drouin nous présente ce nouveau florilège des portraits littéraires qu'André Suarès a consacrés aux écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle. Il a dû se résigner à tailler dans l'abondance des études dispersées dans des revues (notamment *La Grande Revue* et *La Nouvelle Revue Française* à partir de février 1912), préfaces ou ouvrages divers, laisser de côté Balzac ou Gobineau, élaguer les textes sur Stendhal ou Baudelaire — deux des

plus grandes admirations du « Condottiere » —, pour présenter un volume équilibré, et surtout qui laisse place au « Dossier Rimbaud », contribution majeure à l'année du centenaire. Nous y retrouvons donc, selon une succession chronologique qui mène de Constant à Rimbaud, cette critique de « sympathie » si personnelle, qui opère autant par projection et transfert que par l'analyse, guidée par l'émotion et l'imagination, éprise de la vraie grandeur, celle de la littérature. Car c'est toujours un peu lui-même que Suarès cherche et dit dans ces portraits, que nous devinons derrière telles notations : « *Benjamin Constant est l'un des grands entre les hommes qui n'ont pu atteindre la vraie grandeur, presque en rien. Mais il en donne l'idée et parfois le frisson même* » (p. 15). « *J'ai la passion de ces âmes créatrices, qui soudain se dévastent et qui perdent leur puissance* » (p. 251), écrit-il encore à propos de Rimbaud.

Le recueil est structuré par la mutation de la poésie française au XIX<sup>e</sup> siècle, qui quitte le domaine de l'éloquence, de la rhétorique, du discours, pour trouver son essence dans la musique et dans l'art. Comme Gide, Suarès refuse de considérer Hugo comme « un grand poète », à cause de son insincérité, son éloquence, sa théâtralité, son manque d'humanité, et comme lui, il s'élève en 1902 contre le culte dont il fait l'objet. Mais vient Baudelaire, le plus grand génie poétique du siècle, « *le poète du combat contre le néant* » (p. 145), « *épris de musique comme personne avant lui, dans la poésie française* » (p. 160), qui ouvre la voie à trois maîtres : « *Verlaine est le chant ; Rimbaud, l'instinct sans règle et bientôt sans forme dans toute sa force jaillissante [...] ; Mallarmé, lui, fut l'art et le style. [...] Les poètes ont enfin été conquis à la musique et ils ont tordu le col à l'éloquence.* » (p. 197)

André Gide est doublement concerné par cet ouvrage. D'une part parce que, si les deux hommes ne se sont jamais vraiment appréciés, il a toujours suivi avec intérêt les chroniques et critiques de Suarès, *alias* Caërdal, a souhaité sa collaboration à *La Nouvelle Revue Française*, et s'est rencontré bien des fois avec ses jugements et ses valeurs. On l'a vu pour Hugo ; pour le « Chateaubriand » que publie *La N.R.F.* du 1<sup>er</sup> avril 1912, il lui exprimera son « indicible satisfaction ». Suarès, comme Gide, admire Stendhal et Dostoïevski : « *Balzac n'est déjà qu'un document d'histoire. Stendhal est immortel, comme un esprit. Dostoïevski est éternel, comme un Évangile. Stendhal est une intelligence de la vie, parmi toutes les intelligences. Dostoïevski est une passion et une connaissance.* » (p. 60) Suarès, comme Gide, voit en Mallarmé le sommet de la conscience artistique, qui a fait de la poésie « *une espèce de musique plastique* » (p. 202). L'un et l'autre, encore, se sont élevés contre un néo-classicisme revendiqué par la mouvance de l'Action Française.

Mais surtout André Gide occupe une place centrale dans ce qu'on a appelé « l'affaire Rimbaud », que Michel Drouin présente et suit avec précision (pp. 239-69), avant de publier les pièces d'un « dossier Rimbaud », élaboré par Suarès de 1912 à 1938 et demeuré en majeure partie inédit.

On a pu s'étonner en effet que Suarès ait gardé le silence de son vivant sur un Rimbaud qui fait partie de ses grandes admirations, comme il le confie à Gide en 1912 : « *Rimbaud m'occupe depuis fort longtemps. Il a marqué dans ma vie* »

(pp. 242-3). Le voilà prêt à percer le « mystère » de son existence, et le confie à Paterne Berrichon, le mari d'Isabelle, soeur cadette de Rimbaud, laquelle avait annexé le poète au point d'oser affirmer : « *En fait de biographie, je n'admets qu'un thème : c'est le mien ; je réfute tous les autres comme mensongers et offensants* ». Berrichon lui envoie aussitôt son ouvrage dans l'espoir de « *gagner un nouvel adepte [...] au culte idolâtre et bigot qu'il sert* » (p. 244). Mais bien entendu, Suarès flaire l'imposture et entend s'élever contre l'hagiographie familiale. Cependant Berrichon a sollicité Claudel d'écrire une préface aux inédits de Rimbaud qu'il destine à *La N.R.F.* Voilà donc Gide informé en 1912 du double projet : « *qui, de Claudel ou de Suarès, va, le premier, parler de Rimbaud, dans La N.R.F. ?* » (p.249). Étiemble, qui a consacré des volumes au « mythe de Rimbaud », s'est penché sur l'affaire en noircissant le rôle de Gide qu'il accuse d'hostilité à l'égard de Suarès, et c'est cette interprétation faussée que redresse la mise au point rigoureuse de Michel Drouin.

Gide est embarrassé et souhaiterait pouvoir faire coexister, dans la revue, les points de vue de Suarès et de Claudel, d'autant qu'il est « *beaucoup plus proche du rationalisme critique large et souple de Suarès [...] que du zèle apostolique de Claudel* » (p. 250). Mais ce sont les intérêts supérieurs de *La N.R.F.* qui vont guider ses interventions : il ne peut risquer de perdre pour la revue les inédits proposés par Berrichon, ni s'aliéner Claudel, « *caution indispensable contre les attaques incessantes venues de la droite catholique ou des cercles conservateurs* » (p. 256). Pourtant il encourage Suarès à maintenir sa contribution qui équilibrerait les vues d'un Claudel acquis au prétendu « catholicisme de Rimbaud » : « *Je tiens avant tout, lui écrit-il le 10 août 1912, au portrait de Rimbaud que vous m'avez promis pour décembre ou janvier* », et lui promet même d'écarter l'article de Claudel si celui-ci devait le « *contrarier* ». Mais Suarès a choisi de s'effacer devant Claudel, dont l'« *Arthur Rimbaud* » paraît dans *La N.R.F.* du 1<sup>er</sup> octobre 1912, précédant les « *trois lettres inédites* » proposées par Berrichon, non sans protester toutefois : « *Non, mon cher Claudel : Rimbaud n'est pas l'Ange que vous dites* » (pp. 263 et 328). C'est donc par amitié pour Claudel, et non à la suite des manœuvres de Gide, que Suarès a mis sous le boisseau son étude sur Rimbaud, qu'il enrichira pendant de longues années sans jamais la publier, et c'est l'essentiel de ces textes qui, pour la première fois, devaient dénoncer l'imposture familiale, qui nous sont maintenant révélés : « *tout me prouve que cette famille a fait tout ce qu'elle a pu pour nous donner une fausse image de ce fils et de ce frère honni, pendant la vie, et glorifié après la mort* » (p. 289).

On voit que cette publication peut, à la fois, permettre de redécouvrir Suarès, et de confronter, avec plaisir et intérêt, notre XIX<sup>e</sup> siècle littéraire au sien.

ALAIN GOULET.

# Chronique bibliographique

## AUTOGRAPHES

Dans son dernier catalogue, la librairie « La Vouivre » (11, rue Saint-Martin, 75004 Paris) offrait — pour 4000 F, n° A 17 — l'ensemble suivant de douze lettres, dont les dix premières de Gide au comédien et metteur en scène Marcel Hermand (dont le Fonds Gide de la Bibliothèque Littéraire Jacques-Doucet conserve deux lettres adressées à Gide) :

L. dactyl., signat. autogr., Cuverville, 20 nov. 1928, 4 pp. in-12, perforée, écrite au r° et au v°, 1 corr. manuscrite [Très intéressantes indications et conseils pour monter *l'Enfant prodigue* (musique, costumes, etc.)]. — L.a.s., à en-tête du 1 bis rue Vaneau, 4 mai 1932, 1 p. in-16, perforée, écrite au r° [Donne son autorisation pour monter *l'Enfant prodigue*. Il part pour le Maroc]. — L.a.s., à en-tête identique, 20 janv. 1933, 1 p. in-16, perforée, écrite au r° [À propos de *l'Enfant prodigue*]. — Télégr., Le Lavandou, 21 févr. 1933 [« Avec vous de tout cœur »]. — L.a.s., s.l., 21 févr. 1933, 1 p. in-16, perforée, écrite au r° et au v° [Il a envoyé une dépêche pour une représentation mais s'est trompé de date, elle n'aura lieu que le 23. Ayant quitté Paris il ne pourra assister à la pièce]. — Carte post. manuscrite signée, Cuverville, 23 mai 1934 [« Heureux [...] de vous revoir et de vous applaudir »]. — Carte post. manuscrite signée, La Galande, 18 juin 1934 [Absent de Paris, il ne pourra venir au théâtre]. — L.a.s., Cuverville, 19 sept. 1934, 1 p. in-16, papier bleu, écrite au r° [Donne son accord pour figurer dans un « Comité d'honneur »]. — L.a.s., [Paris], 7 déc. 1938, 1 p. in-16 écrite au r° [« Yves Allégret m'a fait part de votre intention de monter *Le XIII<sup>e</sup> Arbre avec Tartuffe* ! » Il veut lui parler de ce projet]. — L.a.s., à en-tête du 1 bis rue Vaneau, 15 janv. 1939, 1 p. in-12, écrite au r° [Lui recommande Lucien Combelle afin qu'il soit « placé le mieux »]. — L. dactyl., sign. manuscrite, de Mme Catherine Lambert-Gide à Jean Marchat, en-tête « Les Portes », île de Ré, 19 sept. 1955, 1 p. in-8° pliée en 2, écrite au r° sur pap. bleu [Elle s'inquiète de savoir si *Saül* a été accepté par le comité de lecture du Français]. — L. dactyl. de Jean

Marchat à Mme Lambert-Gide, Paris, 28 sept. 1955, 1 p. in-8° [Réponse à la lettre précédente, de nombreux membres du comité de lecture sont absents, il faut attendre].

Sous le n° 274, dans le catalogue de la vente publique organisée le 1<sup>er</sup> février dernier par la Galerie Simonson, un exemplaire du *Charles-Louis Philippe de Gide* (Figuière, 1911) dédié « à Henri Vandeputte, en cordial souvenir, André Gide », plaquette à laquelle était jointe une l.a.s., 1 p. in-12, dont notre ami Victor Martin-Schmets nous communique le texte (en ajoutant que cette lettre fut sans doute adressée audit Vandeputte) : « *Cuverville, / 2 Octobre 10. / Cher ami, / Jeudi, sortant du Mercure, vers midi je te chercherai devant [le] Luxembourg biffé] Odéon — façade du Luxembourg — porte des décors. Nous déjeunerions ensemble. / S'il y a un cheveu, écris "Monsieur le Gardien de la Villa Montmorency, pour remettre à Monsieur Gide". / Bien ton / A. Gide.* »

Au catalogue de la librairie de M. Thierry Bodin, Noël 1991 (communiqué par notre ami Bernard Duchatelet), sous le n° 87 :

«Manuscrit autographe signé, *Thésée*. 3 pp. in-4° (quelques légères piqûres). Précieux manuscrit d'une première ébauche de *Thésée*, à la fin de laquelle Gide a noté, d'une écriture postérieure : « *Manuscrit de date incertaine — 1912 peut-être — ; en tout cas d'avant guerre. André Gide* ». En effet, Gide, épris de mythologie grecque, a longtemps porté en lui le mythe de Thésée, et très tôt projeté d'écrire un *Thésée*, qu'il ébauchera en 1939 et rédigera en 1944 ; Gide a considéré *Thésée* (paru en 1946) comme son «testament ». Cette première ébauche a déjà le ton d'« autobiographie désinvolte » (Claude Martin) du livre de la fin. Elle présente des ratures et corrections.

« *J'ai laissé s'accréditer le bruit que les armes que je porte aujourd'hui aient été trouvées par moi sous une roche terrestre. L'on vient plus aisément à bout des hommes avec des armes que ceux-ci ne reconnaissent pas d'abord naturelles.* » En fait Thésée a forgé lui-même ses armes. Mais il raconte comment son aïeul Pithée lui fit croire que ses armes gisaient cachées sous un rocher. « *Dès ce jour je cherchai. [...] J'aurais soulevé l'impossible. [...] À la fin, l'avouerai-je, je prenais tel plaisir à mon labeur que presque j'oubliais les armes et que sentir ma force me suffisait. Oui vraiment le rocher arraché, quand je voyais comme un ricanement le baillement béant de la terre, qu'importe me disais-je : sous ce caillou n'était point l'arme mais ma force* ».... Et quand Pithée veut enfin remettre à Thésée les armes dont il est digne, Thésée les refuse : « *Celles que je souhaite à présent, pesantes à mon gré, c'est moi qui me les forgerai.* » 9 000 F.

[Reproduction en fac-similé de la dernière page : « *Du temps passa. En vain j'avais fouillé forêt et landes. Brusquement un matin au sortir du sommeil j'eus l'idée que je cherchais trop loin peut-être. Ce matin-là j'arrachai le seuil du palais. Pithée vint, me regarda faire un instant puis sourit. "Allons [vaillant biffé] fougueux Thésée ; voilà qui suffit ; calme-toi.. [Je t'attendais ici ajouté] Te voilà digne de tes armes. Reçois-les de ma main ; celles mêmes que Pélops [mon père ajouté] me donna. Viens les prendre."* Ce disant il m'entraînait dans le palais. Au chevet de son lit pendait le bouclier, l'épée... Je sens bien aujourd'hui que de m'éprouver comme il fit il fut sage, mais j'étais jeune et [m'irritai

biffé] me cabrai. Quoi donc ! c'est de ma crédulité qu'on abuse. L'histoire du rocher receleur n'est qu'un jeu ! [L'on ne me prendr biffé] Garde à présent tes armes, répondis-je, je n'en veux plus. Pour un bras vaillant elles seront encore trop légères. Celles que je [me veux biffé] souhaite à présent [pesantes à mon gré ajouté] c'est moi [même biffé] qui me les forgerai. »]

Au catalogue « Printemps 1992 » de la librairie Les Neuf Muses (Alain Nicolas, Paris), sous le n° 95 :

L. a. s. à son « *Cher Lugné-Poe* », Paris, 23 janvier 37, 1 p. 1/2 in-8°, envel. (1200 F) : Intéressante lettre adressée au directeur de théâtre et ami de l'auteur, Lugné-Poe, auquel André Gide a remis l'un de ses textes qu'il souhaiterait, en fait, retoucher : « *De toute manière, il faut que je remanie le texte et l'ordonnance du III et du IV. C'est même la première chose à faire et je vous prie de me retourner la dactylographie imparfaite, ou de me dire quand et où je puis la faire reprendre. Et quand cette pièce n'eût été qu'un prétexte pour vous revoir et vous retrouver tel qu'autrefois, voici qui me fait pardonner ses défauts* »...

Le Bulletin n° 802 (mai 1992) de la maison Charavay offre, sous le n° 43323 (pour 2 400 F) :

L. a. s., « *Saint-Clair, 4 janvier 31* », 1 p. 1/2 in-4°. Belle lettre relative à une souscription pour laquelle on sollicite sa signature. Son beau-frère, Marcel Drouin, lui en avait déjà parlé et il avait dit qu'on pouvait disposer de son nom. « *... Et de quel cœur je vous envoie mon adhésion, c'est ce que je ne puis assez vous dire. Quant à croire que cette requête puisse être de quelque réel secours, c'est une autre affaire. Je reste hélas ! extrêmement sceptique... L'Italie est, de tous les pays d'Europe, celui où elle peut éveiller le moins d'échos. N'importe ; si d'avoir jusqu'à présent (depuis l'affaire Dreyfus) systématiquement refusé de donner mon nom à n'importe quelle liste de souscriptions tendancieuses, si généreuses et légitimes qu'elles pussent être, donne à cette signature, aujourd'hui, un peu plus de poids, j'en suis heureux...* »

(Un extrait de la même lettre, mais plus court, a déjà figure dans nos relevés, BAAG n° 62, avril 1984, p. 310.)

### LETTRES INÉDITES

Longtemps attendu (le premier des trois tomes prévus était paru en 1986), le t. II du *Choix de lettres* de Jean Paulhan (établi par Dominique Aury et Jean-Claude Zylberstein, revu, augmenté et annoté par Bernard Leuilliot) est enfin paru (Paris : Gallimard, 1992, un vol. br., 22,5 x 14 cm, 541 pp., ISBN 2-07-072199-X, 210 F). Il publie 394 lettres pour la période couverte, 1937-1945, — dont quatorze adressées à Gide, la plupart entièrement inédites.

### TRADUCTIONS

André Gide, *Die Schule der Frauen. Erzählungen*. Munich : Deutscher

Taschenbuch Verlag, 1992, vol. br., 18 x 11 cm, couv. ill. par Celestino Piatti, 164 pp., ach. d'impr. en mars 1992, ISBN 3-423-01751-1, DM 9.80. [7e tirage de la traduction allemande, initialement parue en octobre 1966 dans la coll. de poche « dtv » (n° 1751), de *L'École des femmes* et de *Robert*, par Käthe Rosenberg, et de *Geneviève*, par Erich Ploog.]

Le sixième volume de la grande édition allemande des *Gesammelte Werke* de Gide vient de paraître (v. la Chronique bibliographique des nos 85, 89, 92 et 93 du BAAG). Il s'agit du tome VIII, vol. 2 des œuvres narratives (*Erzählende Werke*, 2. Band), gros livre de 511 pp. (ISBN 3-421-06468-7), qui contient, préfacées par Peter Schnyder, les traductions de *La Porte étroite* (*Die enge Pforte*, par Andrea Spingler, postface de Peter André Bloch), d'*Isabelle* (*Isabelle*, par Andrea Spingler, postface de Jean Lefebvre) et des *Caves du Vatican* (*Die Verliese des Vatikans*, par Thomas Dobberkau, postface de Marianne Kesting). On notera que ces trois traductions sont entièrement nouvelles.

*Montaigne. Testi presentati da André Gide.* Traduzione di Fausta Garavini. Milan : Adelphi, 1992, coll. « Piccola Biblioteca » n° 285. Vol. br., 18 x 10,5 cm, 184 pp., ach. d'impr. en mars 1992, ISBN 88-459-0876-3, L. 14.000. [« Montaigne, di André Gide », pp. 13-39 ; « Testi », pp. 43-174. Contrairement à ce que nous avons cru pouvoir annoncer (BAAG n° 93, p. 115), l'éditeur, nous a-t-il écrit, a « finalement décidé de publier la préface telle que Gide l'avait conçue pour l'édition américaine. C'était d'ailleurs, de notre part, une sorte d'hommage à la mémoire de Leonardo Sciascia, qui considérait cet ouvrage comme un de ses livres de chevet. »]

### LIVRES

André Gide, *Le Retour de l'Enfant prodigue*. Édition critique établie et présentée par Akio Yoshii. Fukuoka : Presses Universitaires du Kyushu, 1992. Un vol. rel. toile bleu marine sous jaqu. blanche, 23 x 15 cm, 265 pp., ach. d'impr. févr. 1992, ISBN 4-87378-295-3, ¥ 8 755. [Édition revue et corrigée, et très élégamment imprimée, de la remarquable thèse que notre Ami avait soutenue en Sorbonne en 1987. Ouvrage important, riche d'excellentes analyses et de nombreux documents inédits (dont trente lettres), qui a désormais sa place dans la bibliothèque de tout « gidien ». Le BAAG en rendra prochainement compte. Un bon de souscription à un prix préférentiel est inséré dans le présent numéro.]

Patrick et Roman Wald Lasowski, *André Gide, vendredi 16 octobre 1908*. Paris : Jean-Claude Latès, 1992, coll. « Une journée particulière ». Un vol. br., 22,5 x 14 cm, 155 pp. + 8 pp. ill. h.-t., ach. d'impr. avril 1992, ISBN 2-7096-1134-1, 110 F. [Suivant la formule de la collection, qui vise à raconter « une journée particulière » de la vie d'un écrivain, un petit livre d'agréable lecture et non sans pertinence, récit-essai autour du vendredi 16 octobre 1908, jour qu'une petite phrase du *Journal* a rendu célèbre : « J'achève *La Porte étroite* le 15 — et le 16 rase mes moustaches. » « Et si, comme se le demandent les frères Wald Lasowski, le XXe siècle commençait ce jour-là ? »...

## ARTICLES ET COMPTES RENDUS

Joanna Zurowska, « Gide et Chopin », in *Frédéric Chopin et les Lettres* (Actes du colloque de Varsovie, déc. 1988), Varsovie : Centre de Civilisation française de l'Université de Varsovie, 1991, pp. 119-25 (ouvrage diffusé en France par la Librairie Nizet). [ Pour l'essentiel, une exégèse des *Notes sur Chopin*, classées comme une manifestation de la réception « néo-classique » de l'œuvre du compositeur, après les phases romantique (Schumann), positiviste et moderniste (Przybyszewski). ]

Sophie Lucet, « Les pourfendeurs du succès : échos de la croisade symboliste à L'Ermitage », *Littérature et Nation* [Tours], n° 6, *Théâtre à succès vers 1900*, juin 1991, pp. 57-82.

Bernard Roussel, « Les inquiétudes esthétiques d'André Gide », *Cahiers François Mauriac*, n° 18 (Paris : Grasset, 1991), pp. 257-72.

Claude Dirick, « Georges Simenon et André Gide », *Traces* [Université de Liège, Travaux du Centre d'Études Georges Simenon], 1991, n° 3 (*Simenon et son temps*, Actes du colloque de Liège, 18-20 octobre 1990), pp. 25-40.

Sylvère Monod, « Gide / Conrad : histoire d'une amitié », *Magazine littéraire*, n° 297, mars 1992, pp. 56-8. [Par le maître d'œuvre de l'excellente édition des *Œuvres* de Conrad dans la Bibliothèque de la Pléiade, dont le tome V et dernier vient de sortir, le point sur les relations Gide-Conrad, à partir, notamment du livre récent de Walter Putnam et de la *Correspondance* Gide-Ruyters. ]

Jacques Guyaux, « André Gide et la Grèce », *La Revue générale* [Bruxelles], 1992, n° 2, pp. 73-9. [Suscité par le récent numéro du BAAG sur « Gide en Grèce », l'article propose d'abord un panorama cursif sur le thème grec dans l'œuvre de Gide, avant de traiter, *in fine*, du voyage de 1939. Pour grand public. ]

Peter Fawcett, « Pudeur and pederasty », *Times Literary Supplement*, 6 mars 1992. [Sur les livres de Patrick Pollard, *André Gide, homosexual moralist*, et d'Éric Deschodt, *Gide, le « contemporain capital* ».]

Carol L. Kaplan, compte rendu de *Décor et dualisme : L'Immoraliste d'André Gide*, de Paul A. Fortier, *French Review*, vol. LXV, 1992, n° 4, pp. 651-2. [ Cf. BAAG n° 85, janvier 1990, pp. 129-33. ]

Nous avons omis de mentionner en son temps (et nous remercions notre sociétaire Michel Lemoine de nous l'avoir signalé) le n° 1, janvier 1990, de *Che vuoi ?*, « revue du Groupe d'étude de Liège rattaché à l'École de la Cause freudienne (Section belge) », où étaient publiés deux articles : « Les enfances Gide », de Philippe Hellebois (pp. 2-6), et « De Gide à Simenon », de Christian Neys (pp. 7-15).

## TRAVAUX UNIVERSITAIRES

Notre amie Nathalie Richard a soutenu en octobre dernier, au département de Lettres modernes de l'Université de Nice, un excellent mémoire de Maîtrise, d'une ampleur inhabituelle (VI-257-XLIII pp.) et dont elle a bien voulu déposer

un exemplaire au Centre d'Études Gidiennes : *L'Aboutissement d'une vie : Modernité et classicisme dans Thésée d'André Gide* (dir. M. Antoine Tavera).

Notre Amie Hilary Hutchinson, « Associate Lecturer » au département de Français de la University of New England à Armidale (Australie), a soutenu, devant un jury composé des Prof. Michel Raimond (Sorbonne), C. D. E. Tolton (Université de Toronto) et S. B. John (Université du Sussex), sa thèse de doctorat intitulée *La Part de l'Influence dans la vie et l'œuvre immoraliste d'André Gide*. De ce travail, qui a été reçu à l'unanimité, l'auteur nous a adressé cette brève présentation : « Nous cherchons à souligner l'importance des écrits théoriques d'André Gide sur l'influence, en particulier quatre de ses théories qui ont été trop négligées par la critique gidienne jusqu'à présent. Nous soutenons l'argument que ces quatre théories sont d'une importance primordiale dans ses rapports personnels et dans ses lectures et qu'il transpose ce *modus operandi* à ses personnages dans son œuvre. Nous arrivons à la conclusion qu'elles constituent un véritable système auquel Gide a recours tout au long de sa maturité. La question de l'influence est surtout évidente dans son triptyque *L'École des femmes, Robert et Geneviève*, où elle l'emporte sur presque toute autre considération. C'est là où il examine explicitement ses idées sur l'influence au détriment de la valeur littéraire de ces ouvrages. »

Mme Hanan Zreik Moutraji, étudiante de l'Université de Lattaquié (Syrie), a soutenu le jeudi 16 avril à l'Université Stendhal (Grenoble III), devant un jury composé des Professeurs René Bourgeois (président), Claude Martin et Maurice Rieuneau (directeur de thèse) — ces deux derniers membres de l'AAAG —, une thèse de doctorat (nouveau régime) intitulée *André Gide devant la Science* (un vol. dactyl., 441 pp.), qui a obtenu à l'unanimité la mention « Honorable ». Un exemplaire en a été déposé au Centre d'Études Gidiennes de l'Université Lumière.

Notre nouvel adhérent Pierre Franck Zatuli, prêtre de nationalité zaïroise en études au Collège Saint-Paul de Rome, après avoir obtenu sa licence auprès de l'Université du Latran avec un mémoire sur *La Genèse du problème moral dans Les Cahiers d'André Walter et L'Immoraliste d'André Gide*, prépare maintenant une thèse de doctorat sous la direction du Prof. Filippi Nella : *De la pédagogie morale au problème moral. Actualité et enjeu de la problématique morale gidienne*.

Mlle Mondino, assistante d'Italien au Lycée du Parc à Lyon, prépare une thèse (Université de Turin, dir. Prof. Lionello Sozzi) intitulée *Littératures russe et française : Gide, Dostoïevski et Crime et Châtiment*.

Mlles Lorena Levorin et Emilia Vicinanza préparent toutes deux, la première à la Faculté de langues et littératures étrangères modernes de l'Université de Padoue, la seconde à l'Université de Naples, des thèses sur *Les Caves du Vatican*.

#### AUTOUR DE GIDE

Le 29<sup>e</sup> des *Cahiers Romain Rolland*, qui vient de paraître (Paris : Albin Michel, 1992, vol. br., 20,5 x 15 cm, 363 pp., ISBN 2-226-05860-5, 150 F), établi,

présenté et annoté par notre Ami Bernard Duchatelet, ne manquera pas d'intéresser tous les « gidiens ». Sous le titre *Voyage à Moscou*, y est publié le journal tenu par Romain Rolland durant son voyage à Moscou (22 juin-21 juillet 1935), suivi de plusieurs documents annexes et des « Notes complémentaires (de 1938) à mon récit de voyage en U.R.S.S. ». Un an avant Gide, Rolland se rend en Russie, mais n'y reste que quatre semaines (une à Moscou, les trois autres dans la maison de campagne de Gorki). Comme l'écrivait récemment un rédacteur de *La Quinzaine littéraire*, « il n'a pas le temps de voir grand'chose [...] Romain Rolland n'est pas aveugle, mais il a la vue basse. À son actif : une rencontre avec Staline où il a le courage de lui demander des explications [...], où il s'étonne de la nouvelle loi qui autorise le châtement des enfants, où il prononce le nom de Victor Serge, déporté politique. À son passif : la satisfaction de voir le tyran répondre à ses questions, c'est-à-dire à côté de la question, et le désir de ne pas casser les vitres. Rolland n'était pas le "stalinien" qu'on a dit, mais sa grande conscience bourrelée de scrupules était à éclipse. » Passionnant en effet, le compte rendu de son entretien avec Staline, point fort du recueil (pp. 126-34, 237-47 et 282), mais la lecture de tout le reste (et de la longue introduction de B. Duchatelet) est de grand intérêt et de grande importance.

*La nouvelle édition du Journal de Gide, revue, complétée et présentée par Éric Marty et Martine Sagaert, devrait paraître selon le calendrier suivant dans la « Bibliothèque de la Pléiade » :*

*Tome I (éd. Éric Marty) : fin 1992*

*Tome II (éd. Martine Sagaert) : fin 1993*

## VARIA

### JEAN RICHER (1915-1992) \*\*\*

Notre Ami Jean Richer, professeur de littérature comparée à l'Université de Nice, est mort à Nice le 21 février dernier, à soixante-dix-sept ans (il était né le 4 février 1915). Il était membre fidèle de l'AAAG depuis plus de douze années. Parmi ses nombreux travaux, rappelons sa grande thèse : *Nerval, expérience et création* (Hachette, 1964), et son édition des œuvres de Nerval dans la « Bibliothèque de la Pléiade ». Ancien déporté à Rawaruska, président fondateur de la Société Gérard de Nerval, il était chevalier de la Légion d'honneur et officier de l'ordre national du Mérite. L'AAAG tient à exprimer sa sympathie très attristée à Mme Renée Richer (dont nos lecteurs se rappellent les travaux sur Gide et la Grèce).

**LA « SAL » SURTAXE \*\*\*** Le coup a été fait en douce, en août dernier. Le Syndicat national de l'édition a protesté, Bernard Pivot a consacré quelques lignes à l'affaire dans *Lire* de janvier, sans aucun écho dans les médias. Tout le monde s'est apparemment résigné. De quoi s'agit-il ? D'un infime détail « technique » dans le nouveau mode d'affranchissement des paquets à destination de l'étranger :

l'envoi postal *par avion* est désormais seul possible, obligatoire ; même si ni l'expéditeur ni le destinataire ne sont pressés de recevoir un colis, la surtaxe aérienne (« S.A.L. » : nous avouons ignorer la signification de ce sigle, et n'osons formuler des hypothèses) est obligatoire. Ce qui signifie que l'envoi d'un BAAG de 200 grammes en Australie, par exemple, coûte maintenant 13,70 F au lieu de 5,70 (soit une augmentation de 140 %) ; celui des deux derniers *Cahiers* (1,4 K) coûte 87,60 F au lieu de 21,60 (soit plus de 300 %) ; une collection de sept volumes du BAAG (5 K) : 254 F au lieu de 54 (380 %) ... Quand — oubliant un instant le coup porté aux associations comme la nôtre — on pense à la crise que traverse présentement l'exportation du livre français...

**GIDE ET L'ITALIE \*\*\*** Nos plus anciens lecteurs n'ont certainement pas oublié *À Naples*, le texte de la conférence que fit Gide en juin 1950 à l'Institut Français de Naples et que le BAAG publia en 1976 (n° 32, d'octobre). Gide avait alors saisi l'occasion de « s'acquitter enfin d'une vieille dette de reconnaissance » envers ce qui fut sa seconde patrie (il y avait fait, en cinquante-sept ans, vingt-quatre sé-

jours...), et avait rassemblé ses souvenirs en une charmante gerbe. Notre ami Bruno Roy, créateur des éditions Fata Morgana, est l'heureux propriétaire du manuscrit autographe de ce texte et a eu l'heureuse idée d'en faire une édition qui, présentée par Claude Martin et illustrée de dessins de Valerio Adami — l'artiste bolonais installé à Paris, — paraîtra à la fin de cette année.

**ISABELLE EBERHARDT ET ANDRÉ GIDE** \*\*\* Nos lecteurs se rappellent qu'un article de Guy Dugas avait évoqué, à défaut d'une rencontre entre Isabelle Eberhardt et Gide qui lui semblait « peu probable » (*BAAG* n° 76, oct. 1987, p. 80), une certaine convergence dans la thématique des deux écrivains. Mme Edmonde Charles-Roux, qui va prochainement publier le second tome de sa biographie d'Isabelle (éd. Grasset), a été surprise de lire dans *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 345 (passage cité par Guy Dugas, p. 82, note 4), en date du 4 avril 1945 : « Je viens de terminer le livre d'Isabelle Eberhardt *Au pays des sables*. Gide me dit qu'il avait été étonné et combien touché d'apprendre qu'elle lui avait dédié son dernier livre. » Or ce livre (éd. Sorlot, 1944) n'est nullement dédié à Gide... Que peut-on en conclure ? À notre connaissance, il n'existe aucune mention d'Isabelle Eberhardt dans les écrits publiés de Gide (œuvres et correspondances) ; mais l'émotion dont fait état la petite Dame prouve qu'il savait depuis longtemps qui elle était. Dès avant 1900, il a été en relations avec Victor Barrucand (1864-1934), qu'il avait rencontré à *La Revue blanche* et au *Mercury*, qu'il a fréquenté en Algérie

(il lui a recommandé Rilke à l'occasion du séjour de celui-ci à Alger à la fin de 1910), et qui fut, comme on sait, l'ami, le « collaborateur » et l'exécuteur testamentaire d'Isabelle. Le seul moment où Gide aurait pu rencontrer celle-ci est son dernier séjour à Alger, en octobre-novembre 1903 (le précédent étant de novembre 1900, donc avant l'installation de Barrucand à Alger et avant que celui-ci ne rencontre Isabelle, au printemps 1902), et il n'en existe aucune trace. Mais relisons la phrase de la petite Dame (qui avait une mémoire prodigieuse, et qui n'a certainement pas pu inventer de toutes pièces l'histoire de la dédicace), et faisons attention aux *temps* : « Gide me dit qu'il avait été étonné d'apprendre... » — ne faut-il donc pas comprendre qu'il s'agit d'un *souvenir* de Gide, fort ancien (remontant à plus de quarante ans) et donc, au demeurant, sujet à caution ? Barrucand, à Alger en octobre ou novembre 1903, lui aurait alors parlé d'Isabelle Eberhardt et lui aurait dit qu'elle lui avait dédié, *ou avait eu l'intention de lui dédier* un livre (l'expression « son dernier livre » étant d'ailleurs bizarre, suspecte, Isabelle n'en ayant publié aucun avant sa mort [21 octobre 1904])...

**JEAN SCHLUMBERGER, VINGT-CINQ ANS APRÈS** \*\*\*

L'an prochain sera le vingt-cinquième anniversaire de la mort de Jean Schlumberger (26 octobre 1968). On sait qu'il sera, au premier chef, marqué par la publication, très attendue, de son ample *Correspondance* avec Gide (éditée par Pascal Mercier, en deux volumes chez Gallimard). Pour sa part, le Centre d'Études Gidiennes s'appête à publier la réédition, revue et aug-

mentée, des *Remarques sur l'œuvre de Jean Schlumberger* de Jean Lambert : premier livre qui ait été consacré à l'écrivain (paru à Alger, aux éditions Fontaine, en 1942), cet essai, en un demi-siècle, n'a pas pris une ride et est susceptible d'amener aujourd'hui de nouveaux lecteurs à l'œuvre de celui qui n'a pas été *que* « le grand et fidèle ami de Gide » mais, aussi, un romancier et un essayiste original et de haute tenue.

« EN DONNÉES CORRIGÉES DES VARIATIONS SAISONNIÈRES »... \*\*\* *Le Figaro littéraire* a eu l'idée d'un sondage original, enquête auprès de vingt écrivains (n° du 16 mars 1992, pp. 3 et 4) : quels sont, par rapport à leur gloire présente, les écrivains « surévalués », et quels, les « sous-évalués » ? Deux listes, la première de quarante noms, la seconde de cinquante-trois noms. Détachées en tête des « surévalués », trois dames : Marguerite Duras, Simone de Beauvoir et Marguerite Yourcenar, suivies par André Breton, Patrick Modiano, Robert Brasillach, Jacques Prévert, Albert Cohen, Claude Simon, — Gide venant en quatorzième position (précédé par Malraux, Le Clézio, Claudel et Gracq, suivi par Céline) ; mais il figure aussi dans le palmarès des « sous-évalués », en cinquième position après Pierre Jean Jouve, Jacques Perret, Roger Caillois et Supervielle... Et il partage avec S. de Beauvoir, Malraux, Brasillach, Giraudoux et Barrès le privilège d'être, aux yeux des écrivains-lecteurs français d'aujourd'hui (?), à la fois surévalué (pour MM. Alain Bosquet et François Sureau) et sous-évalué (pour Bernard Frank)...

ANDRÉ RUYTERS, QUARANTE ANS APRÈS \*\*\* À André Ruyters — mort en 1952 — la Maison de la Poésie de Namur consacra une « Soirée-rencontre » le 18 décembre prochain ; y prendront la parole Victor Martin-Schmets, Pierre Masson et Claude Martin (les trois responsables de l'édition de la *Correspondance* du « Mauvais Riche » avec Gide).

HENRI GUILLEMIN (1903-1992) \*\*\* Henri Guillemin, est mort le 4 mai dernier, à Neuchâtel, à quatre-vingt-neuf ans. Il n'aimait pas Gide, on le sait, il l'a écrit et répété souvent. Le temps étant venu de son oraison funèbre, contentons-nous de reproduire celle que ce grand critique et universitaire chrétien écrivit pour Gide, dans ses carnets, le 20 février 1951 : « La trajectoire de Gide ? Une histoire pitoyable et funèbre : un homme, sous nos yeux, acharné à venir à bout de son âme dans l'intérêt de ses satisfactions sexuelles particulières, et qui n'était plus, à la fin, qu'une créature poreuse, vacante, inhabitée, aussi légère et sèche qu'une pierre ponce. » (*Parcours*, Éd. du Seuil, 1989, p. 152).

NOS AMIS PUBLIENT \*\*\* Fruit d'un long travail, dans la collection des « Carnets bibliographiques » aux Lettres Modernes, vient de paraître un très précieux *Index de la correspondance de Guillaume Apollinaire* (un vol. br., 19 x 14 cm, 206 pp., 140 F). Répertoire chronologique de plusieurs centaines de lettres du poète, publiées ou inédites, adressées à quelque deux cent cinquante correspondants, avec, pour chacune, toutes les références utiles au chercheur.

## ***Hommage à C. Th. Dimaras (1904-1992)***

*Nous avons eu la tristesse d'apprendre la mort de notre ami Constantin-Th. Dimaras, membre de l'AAAG depuis 1978. Mme Hélène Tatsopoulos-Potychronopoulos, à qui il avait apporté son concours l'an dernier pour le numéro que le BAAG consacrait à « Gide en Grèce », nous a fait parvenir le texte d'hommage que nous publions ci-dessous.*

En la personne de C. Th. Dimaras, les cercles littéraires grecs ont perdu un esprit éclairé qui consacra toutes ses compétences à l'étude approfondie des lettres néo-helléniques depuis leurs origines et à la diffusion de leur prestige à l'étranger, notamment en France. La dette que plus d'une génération a contractée envers lui est telle qu'il est devenu un lieu commun en Grèce de diviser l'histoire littéraire en deux périodes, celle d'avant et celle d'après C. Th. Dimaras. Dernièrement encore, au cours d'un colloque à Athènes, un professeur étranger, entendant le nom de l'érudit sur toutes les lèvres, s'exclamait : « Dimaras aura été le maître de tout le monde en Grèce ! »

Né le 21 mai 1904, il appartenait chronologiquement à la « Génération de 1930 » qui s'assignait le but d'ouvrir de nouvelles perspectives à la littérature néo-hellénique. S'associant aux desseins novateurs de ce mouvement, C. Th. Dimaras déploya une activité intense dans plusieurs domaines. Tout d'abord, il commença ses études à la Faculté des Lettres de l'Université d'Athènes (tout en s'initiant parallèlement, pendant deux ans, aux sciences exactes à la Faculté de Médecine) et obtint sa licence, puis son doctorat à l'Université de Thessalonique. En 1926, il publia un essai sur la théologie des sophistes du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., qui fut suivi, un an plus tard, par une étude sur Parménide. C'est à cette époque que remonte sa collaboration régulière à plusieurs revues et journaux qui se poursuivra pendant un demi-siècle. Incontestablement, la performance essentielle de C. Th. Dimaras a été l'impulsion nouvelle qu'il a donnée aux études sur les Lumières néo-helléniques avec ses éditions critiques sur quatre figures marquantes : Adamantios Coray, Démètre Catargi, Étienne Coumanoudis et Constantin Paparrigopoulos. Il a d'ailleurs été, au début des années soixante, l'un des pères fondateurs de l'« Association de Recherches sur les Lumières en Grèce ». Mais nous ne pouvons omettre de mentionner ses études pénétrantes sur la poésie, en particulier sur le poète national Costis Palamas, mais aussi sur Constantin Cavafy et Georges

Séréfis. Enfin, il convient de signaler, avec l'attention qu'ils méritent, ses quatre ouvrages de référence, désormais classiques : *l'Histoire de la Littérature néo-hellénique* (en grec, 1948 et 1949 ; en français, 1965), *La Grèce au temps des Lumières* (en français, 1969), « *Illuminismo* » *néo-hellénique* (en grec, 1977), *Romantisme grec* (en grec, 1982).

Dans le domaine public, il fut nommé Directeur Général de la Fondation Nationale de Bourses, vers 1951, et Directeur de la Fondation Nationale (alors Royale) de Recherches, vers 1961. Lorsqu'en 1970 la dictature des colonels le suspendit de ces services, il accepta l'invitation de la Sorbonne lui proposant d'enseigner la littérature néo-hellénique et d'assurer la direction de l'Institut Néo-hellénique, postes qu'il occupa jusqu'en 1978. À cette date, il se retira de la vie professionnelle strictement dite, mais non point de la recherche à laquelle il pouvait alors s'adonner corps et âme, mettant en application la maxime de Diderot qu'il aimait à répéter avec une imperceptible pointe d'humour : « Mieux vaut s'user que se rouiller ». Depuis, il résidait à Athènes mais se plaisait à passer l'hiver à Paris, où il s'éteignit le 18 février 1992. Pour honorer sa contribution si considérable à l'avancement de la science, l'Université de Thessalonique lui avait récemment décerné le titre de Professeur émérite.

C'est à propos de notre participation au numéro du BAAG consacré à *Gide en Grèce* que nous avons eu le privilège de faire la connaissance de C. Th. Dimaras et de collaborer étroitement avec lui. Nous nous remémorons avec une vive émotion son chaleureux accueil et sa complaisance à nous faire part de ses souvenirs sur sa rencontre avec Gide.

Les liens de C. Th. Dimaras avec Gide remontent au temps de sa jeunesse, lorsque, fervent lecteur de littérature française, il fut transporté d'admiration en découvrant *Les Nourritures terrestres*, qu'il fit relier à la manière d'un livre religieux. Dès lors, il suivit de près l'œuvre gidienne, veillant à informer le public grec sur les étapes décisives de l'évolution spirituelle de l'écrivain. Ainsi, en 1933, il dorma dans la revue *Idea* un aperçu du retentissement suscité par la déclaration de Gide en faveur du communisme chez des intellectuels européens d'idéologies différentes. Quelques années plus tard, en 1939, par l'intermédiaire de Robert Levesque, alors professeur à l'Institut Français d'Athènes, il fit la connaissance de Gide de passage à Athènes pour Pâques. Séduit par sa forte personnalité, il improvisa, avec son épouse, un dîner, à l'occasion duquel il introduisit Gide et R. Levesque auprès d'un petit cercle d'amis choisis : le poète Georges Séréfis, l'écrivain Georges Théotokas et l'avocat Athanase Athanassiadis. Au cours de cette soirée mémorable du 12 avril 1939, les invités abordèrent plusieurs sujets qui leur tenaient à cœur. Désireux de présenter à Gide un aspect de la poésie grecque moderne, C. Th. Dimaras jugea opportun de lui lire quelques poèmes de Constantin Cavafy dans une traduction française parue antérieurement. Vivement intéressé, l'écrivain demanda des renseignements sur le poète et exprima le désir d'écouter un poème dans l'original. Il fut ensuite question de la traduction des poèmes de Cavafy qu'avait réalisée C. Th. Dimaras en collaboration avec Marguerite Yourcenar (traduction qui parut chez Gallimard en 1958), sur le talent de laquelle Gide s'exprima en termes admiratifs. En guise de remerciement pour

son hospitalité, Gide accorda deux dédicaces à C. Th. Dimaras, l'une aux *Nourritures terrestres* et l'autre à *Si le grain ne meurt*. Les événements se précipitant après l'occupation de l'Albanie par Mussolini le 7 avril, il dut quitter la Grèce plus tôt qu'il n'escomptait. Ce fut C. Th. Dimaras qui l'accompagna à la gare et qui enregistra, entre autres, les paroles suivantes : « Il faut tâcher de vivre pour voir la fin de tout cela. »

Ce départ ne signifiait nullement la fin des échanges entre les deux hommes. En effet, quelque temps après, en décembre 1940, C. Th. Dimaras invoquait la solidarité de Gide pour la Grèce envahie par l'ennemi. Particulièrement sensible à cette sollicitation, Gide répondit, malgré les risques encourus, dans une lettre du 31 décembre 1940, qui circula « sous le manteau » avant d'arriver à destination. Ce texte, empreint du plus ardent philhellénisme, fut publié pour la première fois par C. Th. Dimaras dans *La Revue d'Athènes* d'avril 1951, suivi de l'article « Gide et la Grèce ». Enfin, nous terminerons sur une dernière marque de l'estime de C. Th. Dimaras pour l'écrivain, déclarée lorsque celui-ci remporta le Nobel en 1947, soit l'année même où la Grèce espérait l'attribution du prix au poète Angélos Sikélianos. Souhaitant éviter un éventuel malentendu, C. Th. Dimaras s'empressa de proclamer la satisfaction des hommes de lettres grecs pour le couronnement de l'itinéraire gidien dans un article paru dans le journal *To Vima*, dont il envoya la coupure à Robert Levesque, en lui enjoignant de communiquer à Gide les sincères félicitations de ses amis d'Athènes.

Telle était l'intégrité de C. Th. Dimaras qui n'hésitait pas, quand il le jugeait nécessaire, à se prononcer sur des points parfois litigieux de la vie culturelle avec discrimination et détermination. Cet esprit de probité se reflète dans toute son œuvre qu'il prenait soin de revoir, d'augmenter, voire de refondre, le cas échéant, à chaque édition, convaincu qu'il était du fait que « les livres évoluent en même temps que leur auteur ». Les lecteurs grecs sont actuellement dans l'attente de la neuvième édition refondue de son *Histoire de la Littérature néo-hellénique* et de la parution de cinq volumes de *Mélanges* qui rassemblent un choix d'articles publiés dans des revues et des journaux pendant environ cinquante ans. On ne peut donc que former des vœux pour que les continuateurs de C. Th. Dimaras sachent tirer le profit maximal d'un si lourd héritage.

HÉLÈNE TATSOPOULOS-POLYCHRONOPOULOS.

**ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE**

***COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1992***

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. nominatif)	300 F
Membre fondateur étranger (+ 50 F pour frais divers)	350 F
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. numéroté)	250 F
Membre titulaire étranger (+ 50 F pour frais divers)	300 F
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	160 F
Abonné étranger (+ 50 F pour frais divers)	210 F

Règlements :

par virement ou versement au  
**CCP PARIS 25.172.76 A**

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide et  
envoyé à notre Trésorier :

M. Jean Claude  
Association des Amis d'André Gide

B. P. 3741  
54098 Nancy Cédex

(adresse définitive)

**Tous paiements en francs français et stipulés SANS FRAIS**

---

Publication trimestrielle      Comm. paritaire : 52103      ISSN : 0044-8133  
Imprimerie de l'Université Lumière (Lyon II) — 14, rue Chevreul, 69007 Lyon

Composition et mise en page : Claude Martin  
Directeur responsable : Pierre MASSON      Dépôt légal : Juillet 1992





ISSN 0044 - 8133  
Comm. parit. 52103

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

FACULTÉ DES LETTRES  
UNIVERSITÉ LUMIÈRE (LYON II)

18, quai Claude Bernard  
F 69365 LYON CÉDEX 07

PRIX DU NUMÉRO : 50 F